

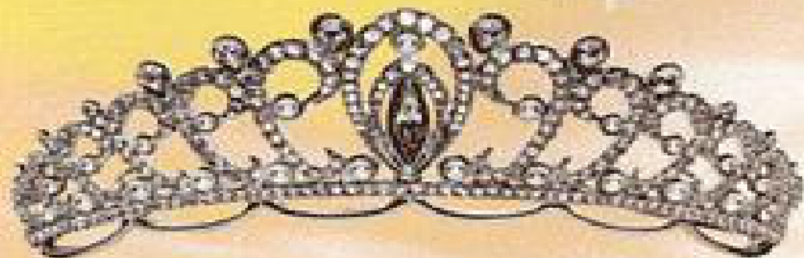


Un soupirant bien encombrant

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

Un soupirant
bien encombrant



Résumé :

Après l'accident qui a coûté la vie à ses parents, Laetitia Cavenham se retrouve sous la coupe de son oncle, un homme vulgaire qui hérite de tous les biens familiaux. Croit-il. Car le notaire annonce bientôt que feu le comte était ruiné après avoir fait des placements hasardeux. Quant au fiancé de Laetitia, il ne tarde pas à révéler sa vraie nature en prenant la poudre d'escampette. Seul son héritage l'intéressait ! Effondrée, Laetitia s'enfuit à Londres. Déguisée en femme d'âge mûr, elle se fait engager en tant que secrétaire chez le duc de Lymington. Un homme très intimidant, très beau et très misogyne.

1899

Dans un claquement de sabots sur les pavés, les cinq chevaux firent leur entrée dans la cour.

Laetitia mit pied à terre et tendit les rênes de Lady Black, sa jolie jument couleur d'ebène, au responsable des écuries de son père.

— Avez-vous fait une bonne promenade, mademoiselle ? demanda ce dernier.

— Excellente, merci, Below.

Il lui adressa un sourire amusé.

— Je parie que ces quatre messieurs n'ont pas réussi à vous suivre.

— Mes cousins et leurs amis sont des citadins habitués à se promener tranquillement dans Hyde Park. Je n'ai pas voulu les entraîner dans de grands galops.

— Pas de sauts de haies ni de troncs ?

— Oh, non !

Below haussa les sourcils.

— Et vous ne vous êtes pas trop ennuyée ?

La jeune fille rougit légèrement.

— Pas du tout.

Comment aurait-elle pu s'ennuyer en compagnie du séduisant Hugh Forbisher ? Dès qu'elle l'avait vu, elle avait été éblouie par son visage d'archange, sa blondeur, son sourire charmeur, ses manières décontractées...

— Trop décontractées, jugeait sa mère.

Laetitia n'osait pas la contredire.

« Il est moderne », se contentait-elle de penser.

Hugh Forbisher et Henry de Leystone étaient les amis de ses cousins, les jumeaux James et John. Elle connaissait ces derniers depuis toujours et les considérait un peu comme les frères qu'elle n'avait jamais eus.

Tous ces jeunes gens, des étudiants d'Oxford à l'allure d'adolescents, n'avaient pas plus de dix-neuf ans - à l'exception de Hugh Forbisher qui, du haut de ses vingt-deux ans, paraissait nettement leur aîné.

En apprenant cela, la mère de Laetitia avait décrété :

— Vingt-deux ans ? Eh bien, il n'est pas en avance dans ses études.

Laetitia ne devait faire son entrée dans le monde que quelques mois plus tard, à Londres. Elle serait alors présentée à Sa Majesté la reine Victoria selon les règles qui régissaient la haute société depuis des lustres.

— Nous allons quand même fêter ton dix-huitième anniversaire, ma chère enfant, avait décidé la comtesse de Cavenham.

Et elle avait invité John et James, en leur demandant d'amener deux amis, afin de pouvoir organiser quelques sauteries bon enfant auxquelles seraient conviés les jeunes des environs. Elle avait également prévu des pique-niques, des parties de canotage... Bref, on ne s'ennuyait pas au château de Cavenham.

Laetitia avait tout de suite été attirée par Hugh Forbisher. Avec ses cheveux blonds et son sourire charmeur, il avait l'air d'un dieu grec.

Ce n'était pas l'avis de sa mère.

— Je n'aime pas les amis de tes cousins. Henry de Leystone rit niaisement à propos de tout et de rien. Je le trouve stupide !

— Mère !

— Stupide, oui. Mais son père, que j'ai connu autrefois, était lui aussi très bête. Quant à Hugh Forbisher, il ne m'inspire pas confiance avec son menton trop mou et son regard jaune toujours à l'affût.

— Il n'a pas les yeux jaunes mais dorés.

— Des yeux jaunes comme ceux d'un fauve !

Laetitia avait protesté.

— Vous êtes sévère, mère !

— Non. Je vois clair.

Comment pouvait-on critiquer Hugh Forbisher ? Il plaisait à toutes les jeunes filles... Dès qu'elle l'avait vu, Laetitia avait senti son cœur battre un peu plus fort. Et comme elle avait été jalouse de celles qu'il avait fait valser au son du piano, dans le grand salon dont on avait roulé les tapis, sa mère estimant inutile d'ouvrir la salle de bal pour une simple sauterie.

Après avoir quitté les écuries, le petit groupe se dirigea vers le château en empruntant une allée bordée d'hortensias. La jeune fille s'arrêta pour cueillir deux ou trois fraises des bois qui avaient poussé là en cachette, échappant à la vigilance des jardiniers. Ceux-ci ne toléraient pas d'intrus dans le parc, estimant que la place des fruits et des légumes était dans le verger ou le potager, certainement pas au milieu des pelouses.

Laissant les autres poursuivre leur chemin, Hugh la rejoignit.

— Voulez-vous une fraise ? proposa-t-elle avec une totale spontanéité.

Il ouvrit la bouche et, soudain troublée, elle déposa entre ses dents blanches un petit fruit parfumé.

— Délicieuse... murmura-t-il.

« Parle-t-il de la fraise... ou bien de moi ? » se demanda-t-elle, le cœur battant, tandis qu'il la regardait avec intensité.

Après s'être assuré que ses amis étaient déjà loin, il posa les mains sur les épaules de la jeune fille.

— Vos lèvres ont la couleur des fraises des bois.

Intensément troublée, Laetitia eut l'impression que cet instant était le plus important de sa vie. C'était merveilleux d'aimer...

— La couleur des fraises des bois, reprit Hugh très bas. Ou des framboises, ou...

Sans terminer sa phrase, il l'attira contre lui et l'embrassa avec une soudaine voracité.

La respiration coupée, Laetitia ne sut comment réagir. Elle avait parfois rêvé de celui qui lui donnerait un premier baiser. Comment serait-il ? Brun, blond ? Genre beau ténébreux ou d'un naturel très affable ?

Elle savait maintenant que son prince charmant avait les traits de Hugh Forbisher. Mais ce baiser la désappointait étrangement. Pourquoi n'avait-elle pas été transportée au septième ciel ? Au lieu de cela, elle avait plutôt l'impression d'avoir été brutalement agressée.

« C'est... c'est peut-être une question d'habitude ? se dit-elle. Je ne m'attendais pas à... à ce que ce soit aussi soudain. »

Hugh avait-il senti son imperceptible mouvement de recul ? Déjà, il l'avait lâchée. Et lorsqu'elle rencontra le regard de ses yeux pleins d'amour, la jeune fille oublia cette première expérience plutôt décevante.

Il la reprit par les épaules.

— Pas... pas si vite, je vous en prie, s'entendit-elle balbutier, presque avec effroi.

Il éclata de rire.

— Vous êtes adorable !

Reprenant son sérieux, il poursuivit :

— Excusez-moi, je n'ai pas voulu vous effrayer.

— Je... je n'ai pas peur, mais...

— Vous êtes encore si enfant, parfois !

— J'ai dix-huit ans ! protesta-t-elle.

— Je le sais mieux que quiconque ! N'avons-nous pas fêté votre anniversaire avant-hier ?

Sa voix se fit pressante.

— Laetitia, je vous aime. Je vous ai aimée dès le premier instant que je vous ai vue, rayonnante de beauté et de jeunesse, dans le grand hall du château. Vous étiez vêtue d'une robe rose et vous étiez aussi jolie que... que...

Après avoir cherché pendant quelques instants, il termina :

— ... qu'une fleur.

— Merci, fit-elle avec émotion.

Quand il lui caressa la joue, la jeune fille ne se sentit pas agressée comme elle l'avait été quelques minutes auparavant.

— Je vous aime, Laetitia, reprit-il. Je vous aime et je voudrais que vous deveniez ma femme. Dites-moi que vous acceptez !

Elle hésita. Oui, tout allait trop vite ! Et pourtant, n'était-elle pas amoureuse du séduisant Hugh Forbisher ?

— Il... il faut que j'en parle à ma mère.

— Ce n'est pas à votre mère de prendre une décision qui ne regarde que vous, adorable Laetitia. Je veux passer tout le reste de ma vie à vous chérir. Nous serons si heureux ensemble ! Nous voyagerons partout dans le monde, je vous offrirai des chocolats, des orchidées, des bijoux, des toilettes, des équipages... tout ce que vous pouvez souhaiter ! Et puis, je...

Il s'interrompit brusquement : les autres, surpris par leur absence, les appelaient.

— Laetitia !

— Hugh !

Ce dernier jura entre ses dents.

— Ils sont capables de revenir sur leurs pas pour voir ce qui se passe ! s'exclama-t-il avec irritation. Dieu, qu'ils sont agaçants !

— Laetitia ! criaient ses cousins, les jumeaux. Où es-tu passée ? Tu te caches encore ? Arrête, tu n'as plus cinq ans !

Hugh caressa de nouveau la joue de la jeune fille et parut amusé en la voyant frissonner.

— Vous êtes comme une biche effarouchée. Dites que vous acceptez de m'épouser !

Une fleur, une biche... Ah, Hugh Forbisher s'y entendait pour trouver de jolis compliments ! Et il ne cherchait plus à l'embrasser. Il se contentait de lui sourire, plus beau que jamais avec ses cheveux dorés et ce sourire charmeur qui la troublait tant.

— Dites que vous acceptez de m'épouser ! insista-t-il.

— Oui, murmura-t-elle enfin.

Il déposa un très léger baiser au creux de sa paume.

— Je suis si heureux, déclara-t-il d'un ton pénétré.

Laetitia ne parvint pas à dire : « Moi aussi. »

— Ne... n'allez pas trop vite, redemanda-t-elle, d'un ton presque implorant.

Il lui pressa la main.

— Je l'ai compris. Pardonnez-moi... Je vous aime tant et vous êtes si belle que j'ai du mal à me contrôler. Vous me rendez fou ! Fou d'amour !

Les trois jeunes gens, qui avaient fait demi-tour pour venir à leur

rencontre, s'arrêtèrent net en les voyant main dans la main.

Très diplomates, les jumeaux feignirent de ne rien avoir remarqué.

— Ah, les voilà ! s'écria James. J'avais peur que tu ne sois tombée dans... euh, dans un fossé, Laetitia.

Et il repartit vers le château, accompagné par son frère. Henry de Leystone, qui n'avait pas leur discrétion, mit les poings sur ses hanches et se mit à ricaner bêtement.

— Tiens, tiens !

Hugh Forbisher lâcha la jeune fille.

— Oh, toi, hein ! lança-t-il d'une voix coupante. Je sais que les jumeaux ne commettront pas d'impair. Mais toi...

— Tu en as une opinion de ma personne !

— Écoute, tout ce que je te demande, c'est de garder le silence sur ce que tu viens de surprendre. D'accord ?

— Oh, là, là ! Puisque tu le prends sur ce ton... très bien ! Je n'ai rien vu.

— Tant que je n'aurai pas demandé la main de Laetitia à ses parents, je te prierai de ne pas te comporter en imbécile, comme à l'ordinaire.

— Je n'ai rien vu, je n'ai rien vu ! glapit Henry de Leystone avant de partir en courant rejoindre les autres.

— Quel imbécile, fit Hugh entre ses dents.

Laetitia le trouvait elle aussi très bête. Et elle n'avait pas oublié que c'était aussi l'avis de sa mère...

— Oui, ce Henry de Leystone est d'une rare stupidité, avait redit la comtesse. Je suis étonnée que tes cousins aient de pareils amis.

En soupirant, elle avait ajouté :

— Quand on est jeune, on est souvent mauvais juge.

Se souvenant que sa mère n'avait pas montré plus d'indulgence à l'égard de Hugh Forbisher, Laetitia se sentit mal à l'aise.

« Si je lui dis maintenant que nous nous aimons et que nous souhaitons nous marier, elle est capable de se fâcher et de s'arranger pour que nous ne puissions plus nous voir. »

Soucieuse, elle déclara :

— Je vous en supplie, Hugh, ne précipitez pas les choses.

— Vous me l'avez déjà dit, mon amour.

Et, de nouveau, il déposa un léger baiser au creux de la paume de la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas, je saurai vous attendre. Pour le moment, votre promesse me suffit. Je sais qu'un avenir merveilleux nous attend.

En traversant le grand hall, Laetitia jeta un coup d'œil à la pendule ancienne qui trônait sur une console dorée et constata qu'elle avait largement le temps de se rendre dans sa chambre afin de se changer.

Elle gravit l'escalier d'un pas aussi léger que si elle avait des ailes aux pieds.

D'ordinaire, la jeune fille sortait à cheval de bonne heure. Mais comme ses cousins ne se levaient pas très tôt, et leurs amis encore moins, ils n'étaient partis qu'à dix heures du matin.

Après avoir troqué son amazone en drap couleur feuille morte contre une légère robe d'été en mousseline dont le bleu assez soutenu rappelait la couleur de ses grands yeux tirant sur le violet, Laetitia brossa vigoureusement ses boucles blondes.

La glace de sa coiffeuse lui renvoya son reflet, et, rêveuse, elle abandonna la brosse au manche d'argent. Elle était si jolie avec son visage en forme de cœur, son petit nez droit, sa bouche couleur fraise... ou framboise.

Du bout des doigts, elle effleura ses lèvres, et son regard s'assombrit.

« Je n'ai pas aimé ce baiser. Comme c'est triste ! Mon premier baiser... »

Elle tenta de se raisonner. Un monde tout nouveau s'ouvrait à elle. Mais il s'agissait d'un monde dont elle ne possédait pas encore les clefs. Elle devait faire preuve de patience... et Hugh aussi !

« Comme le dirait ma mère, qui n'a pas toujours sa langue dans sa poche, et dont les jugements sont parfois blessants, je ne suis qu'une petite oie blanche tout juste sortie de pension. Une petite oie blanche qui connaît plusieurs langues étrangères et a appris beaucoup de choses... mais qui, en réalité, ne sait rien de la vie, du monde, des hommes... »

Elle laissa échapper un profond soupir.

La comtesse de Cavenham n'allait pas être très contente en apprenant que sa fille unique avait promis à Hugh Forbisher de l'épouser.

« Je vais avoir du mal à la convaincre qu'il possède mille qualités. Mais je suis sûre que dès qu'elle le connaîtra mieux, elle comprendra que j'ai fait le meilleur choix possible. »

La jeune fille réunit rapidement ses cheveux en catogan, à l'aide d'un étroit ruban de velours noir, et alla s'accouder à la fenêtre.

L'image de Hugh s'imposa à elle. Il était si beau avec sa chevelure dorée... et ce sourire !

« Mes amies n'avaient d'yeux que pour lui. Mais c'est moi qu'il aime ! » pensa-t-elle.

Et son cœur se gonfla d'allégresse.

« Moi aussi, je l'aime. Oh, comme je l'aime ! »

Elle crut l'entendre.

— Nous serons si heureux ensemble ! Nous voyagerons partout dans le monde, je vous offrirai des chocolats, des orchidées, des

bijoux, des toilettes, des équipages... tout ce que vous pouvez souhaiter !

L'herbe des massifs lui parut soudain plus verte, la couleur des fleurs plus éclatante, le ciel encore plus bleu... Tout semblait être à l'unisson de son bonheur nouveau.

Deux petites ombres ternissaient cependant le tableau. Tout d'abord, ce baiser qui n'avait pas réussi à la transporter au septième ciel. Et ensuite, il lui fallait bien reconnaître que Hugh était un très mauvais cavalier.

Elle haussa les épaules.

« Il ne faut pas attacher trop d'importance à cela. Il possède d'autres qualités. Et il n'y a pas que les chevaux au monde ! »

Perdue dans ses rêveries, elle sursauta quand le gong annonçant que le déjeuner serait servi dans dix minutes résonna à travers les étages.

Elle vérifia sa tenue. Oui, cette robe lui seyait à merveille. Et comme ses yeux brillaient !

« Je suis amoureuse ! »

Là-dessus, elle esquissa un pas de danse.

Laetitia était loin de se douter de la conversation que tenaient en cet instant même l'élu de son cœur et son ami Henry de Leystone. En attendant que le déjeuner soit servi, tous deux étaient allés faire quelques pas dans le parc.

— Félicitations, fit Henry de Leystone, admiratif et peut-être aussi un peu envieux. Tu as bien joué tes cartes !

— N'est-ce pas ?

— Tu n'as donné à personne le temps de faire la cour à la petite héritière.

En guise de réponse, Hugh Forbisher se contenta de ricaner.

— Ce n'est pas très fair-play, insista Henry de Leystone. Et les autres ?

— Quoi encore ? Tu crois que j'allais laisser passer une aussi belle occasion ?

Avec suffisance, Hugh Forbisher ajouta :

— De toute façon, vous êtes tous bien trop jeunes pour songer à vous marier.

— C'est vrai. Mais...

— Tu sais, je me retrouve dans une situation catastrophique. J'ai été renvoyé d'Oxford.

— Non !

— Disons que l'on m'a dit poliment que l'on ne voulait plus de moi dans cette prestigieuse université. Jamais je ne réussirai à obtenir un diplôme... Il paraît que je ne suis pas assez assidu.

— C'est la vérité. Tu ne penses qu'à t'amuser au lieu d'aller en cours.

— Bref, je dois arrêter mes études - ce qui ne me fait ni chaud ni froid. Au fond, j'ai surtout envie de mener la belle vie, moi !

— Tu n'es pas le seul.

— Mais vous avez tous des titres et des parents riches. Ce n'est malheureusement pas mon cas. Au contraire de toi et des jumeaux, je ne peux pas espérer hériter un jour d'une belle fortune.

— Comment cela ? s'étonna Henry de Leystone. Je croyais que les affaires de ton père étaient florissantes.

— Hélas, non ! Après avoir constaté certaines irrégularités dans les comptes, on l'a accusé de malversations alors qu'il n'y était pour rien. Son associé a pris la société en mains et l'a mis dehors comme un malpropre. Si bien que je ne peux plus compter que sur moi-même pour accéder à l'existence de mes rêves. Et pour cela, il n'y a que le mariage.

— Ou le travail.

Hugh Forbisher fit la grimace.

— Tu as envie de travailler, toi ?

— Pas spécialement...

— Eh bien, moi non plus. J'ai essayé le jeu, mais cela ne m'a pas réussi. Je sais parfaitement pourquoi ! Pour gagner gros, il faut miser gros. Or, pour miser gros, il faut de l'argent. Voilà pourquoi j'ai jeté mon dévolu sur la petite Cavenham.

— Quel cynique ! fit Henry de Leystone en riant.

— De nos jours, les cyniques sont les seuls à arriver à quelque chose, rétorqua Hugh Forbisher en se rengorgeant.

— Et toi, roi des cyniques, tu es parvenu à tes fins. Quand la petite Cavenham te regarde, on la croirait devant la huitième merveille du monde...

— Je sais, je sais... fit Hugh Forbisher avec indifférence.

— Une fois que tu l'auras épousée, tu ne pourras plus te plaindre. Il paraît qu'elle aura une dot énorme.

Hugh Forbisher se frotta les mains.

— Plus un bel héritage.

— Certains ont toutes les chances, fit Henry de Leystone avec envie.

Le déjeuner, constitué à midi d'un buffet, avec tout un choix de viandes froides, de pâtés en croûte ou de salades composées, était servi dans la grande salle à manger dont les portes-fenêtres étaient ouvertes sur la terrasse ensoleillée.

Arrivé le dernier en compagnie de Henry de Leystone, Hugh adressa un sourire complice à Laetitia, qui se sentit rougir. C'était si

doux de partager un tendre secret... Même si Henry de Leystone les regardait maintenant d'un air ironique.

En voyant Hugh se servir un grand verre de vin blanc glacé, les jumeaux parurent choqués.

— Attends que les parents de Laetitia soient là pour commencer, fit John d'un ton plein de reproche.

— Excusez-moi... mais je mourais de soif.

Là-dessus, Hugh but son vin d'un trait. Il reposa son verre vide avec un murmure de satisfaction.

— Excellent !

James lui adressa un coup d'œil peu amène.

— Moi aussi, j'ai soif. Mais j'ai la courtoisie d'attendre que nos hôtes arrivent.

Hugh leva les yeux au ciel.

— Dans quelques mois, nous serons au XXe siècle et vous avez encore des manières du XVIIe ! Il faut évoluer avec son temps, que diable !

— Il a raison, approuva Henry de Leystone.

— La politesse n'est pas une question d'époque, déclara John avec emphase.

— Pff!

Même si Laetitia trouvait Hugh un peu trop décontracté, elle le comprenait aisément. Elle aussi se sentait parfois écrasée par le poids des traditions et des convenances.

Le majordome arrivait, suivi par un valet qui apportait deux autres carafes de vin.

— Le gong a sonné depuis longtemps, Ridley, lui dit la jeune fille. Mes parents ne l'auraient pas entendu ?

— Ils ne sont pas encore rentrés, mademoiselle. Ils ont demandé une voiture. Je ne sais pas où ils sont allés, mais comme ils ne m'ont pas laissé d'instructions spéciales, je suppose qu'ils seront de retour pour le déjeuner.

— Ils ont peut-être été retardés ?

— Tout est possible, mademoiselle.

Laetitia réfléchit.

— Bon ! Nous les attendrons encore dix minutes. Puis, s'ils ne sont pas là, nous commencerons sans eux.

Hugh Forbisher se tourna vers Henry de Leystone.

— Je me mettrais bien tout de suite à table, lui dit-il à mi-voix. Je meurs de faim.

— Moi aussi. Mais que veux-tu... La demoiselle a décidé que nous devons attendre. Par conséquent, nous attendrons.

Hugh Forbisher serra les dents.

— Une fois que nous serons mariés, c'est moi qui ferai la loi,

marmonna-t-il.

Henry de Leystone s'étrangla de rire.

— Si elle pouvait imaginer ce qui l'attend, elle cesserait de te contempler avec adoration.

Cinq minutes s'écoulèrent. Henry de Leystone alla jeter un coup d'œil aux plats qui attendaient, alignés sur une longue desserte recouverte d'une nappe blanche.

— Tout cela paraît fort appétissant.

Quand le majordome revint pour vérifier le bon agencement du buffet, la jeune fille lui demanda dans quel véhicule étaient partis ses parents.

— Milord avait demandé le phaéton, mademoiselle.

Laetitia sourit.

— Il aime le mener lui-même...

« Et à vive allure... ajouta-t-elle intérieurement, tout en sortant par l'une des portes-fenêtres ouvertes. Dans cette voiture rapide, ils ne devraient pas tarder à être de retour. »

Elle s'accouda à la balustrade en pierre pour scruter l'allée du parc qui descendait jusqu'à la grille.

— Toujours rien... Bon, tant pis ! dit-elle en rejoignant les autres. Les dix minutes sont passées... ou presque.

Les jeunes gens, qui n'attendaient que ce signal, se servirent largement et allèrent s'installer dehors, sur l'une des tables en fer forgé de la terrasse.

Laetitia était assise en face de Hugh. Il ne cessait de la regarder, et elle sentait les battements de son cœur s'accélérer lorsqu'elle rencontrait son regard clair, lorsqu'elle voyait son sourire perpétuel. Un sourire qui semblait lui être exclusivement réservé...

« Comme je suis heureuse ! pensa-t-elle. Comme j'ai de la chance d'aimer et d'être aimée ! »

Ils en étaient déjà au dessert : tartelettes aux fraises ou aux abricots, quand un cri se fit entendre en bas de l'allée.

Un adolescent échevelé apparut et se mit à courir vers le château en agitant désespérément les bras.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'étonnèrent les jumeaux d'une même voix.

— C'est Tommy, le fils de l'un de nos fermiers, expliqua Laetitia. Un garçon travailleur et plutôt calme, d'ordinaire. Je me demande ce qui lui arrive...

Avec curiosité, elle le regarda monter les marches du perron deux par deux en poussant des cris inarticulés. Un valet apparut. Puis le majordome arriva et toisa l'adolescent d'un œil sévère.

— En voilà des manières, Tommy !

L'adolescent avait peine à reprendre haleine.

— Monsieur... monsieur Ridley...

— Calme-toi, voyons ! Tu es dans un état !

Visiblement épuisé, Tommy se laissa tomber sur l'une des marches et se prit la tête entre les mains. Devinant qu'il se passait quelque chose de grave, le majordome ne songea pas à le réprimander pour son manque de tenue.

— Allons, tâche de respirer posément, reprends-toi. Et une fois que tu te sentiras mieux, tu me raconteras ce que...

— C'est... c'est terrible, monsieur Ridley. La... la voiture de mi... milord et de milady a pris trop vite le tournant, près du bois de chênes. La voiture a versé...

Laetitia se leva d'un bond.

— Non ! Non, oh non !

Hugh Forbisher la rejoignit et la prit par les épaules. Elle se laissa aller contre lui.

— Non... répéta-t-elle dans un sanglot.

— Ils... ils ont été tous les deux projetés contre... contre le tronc du grand chêne, poursuivit le fils du fermier.

— Non ! cria Laetitia.

— C'est terrible, monsieur Ridley, redit Tommy. Terrible... Il y a du sang partout...

Laetitia se tenait au premier rang de la petite église du village de Cavenham, très droite dans ses voiles noirs.

Elle ne trouvait pas le courage de regarder les cercueils de ses parents, disposés côte à côte dans le chœur, au milieu d'une montagne de fleurs et de couronnes.

Beaucoup de gens avaient tenu à rendre un dernier hommage aux châtelains. Parents, amis, villageois... Tous ceux qui étaient venus assister à l'enterrement n'avaient pas réussi à trouver une place dans la nef, si bien qu'il y avait foule aussi bien dans l'église que dehors, sur la place ombragée de tilleuls.

James et John, étonnamment lucides et efficaces en dépit de leur jeune âge, s'étaient occupés de toutes les formalités avec l'aide du pasteur du village et du vieux secrétaire du comte de Cavenham.

Quand ils étaient allés le trouver, ce dernier avait poussé de hauts cris.

— Oh, je ne sais rien des affaires de milord ! Il voulait s'en occuper tout seul. Je me chargeais seulement des fermages et de la bonne marche du domaine. Seul le notaire pourra vous dire quelles étaient les dernières dispositions du défunt.

Les jumeaux avaient haussé les épaules du même mouvement.

— Ce n'est pas cela qui nous intéresse. Pour le moment, nous voulons seulement avoir les noms et les adresses des personnes à prévenir de la date de l'enterrement.

— Ah, pour cela, j'ai une liste régulièrement remise à jour.

— Comment est-ce possible ?

Devant la stupeur des jeunes gens, le vieux secrétaire avait expliqué avec tristesse :

— Milord ne pensait pas à sa mort, naturellement. Comment un homme aussi plein de vie aurait-il pu envisager un pareil drame ? Non, il songeait au mariage de sa fille, Mlle Laetitia. Il disait qu'elle allait bientôt faire son entrée dans le monde, qu'elle serait la plus jolie des débutantes et que de nombreux jeunes gens s'empresseraient de demander sa main.

John et James avaient échangé un regard atterré. Car il était hors

de question que leur cousine, désormais en grand deuil, aille faire la révérence à la reine cette année-là...

Même si les convenances interdisaient qu'une personne n'ayant aucun lien avec les disparus prenne place sur le banc réservé aux Cavenham, Hugh Forbisher s'était assis d'autorité aux côtés de la jeune fille. Quant à ses cousins, James et John, ils s'étaient installés discrètement au deuxième rang, ainsi que les autres membres de la famille.

Pendant que la cérémonie se déroulait avec toute la dignité voulue, Laetitia s'abîmait dans la douleur. Toute son existence s'était trouvée bouleversée en quelques secondes...

« Je ne pourrai plus jamais voir ce grand chêne au pied duquel on les a retrouvés, pensa-t-elle. D'ailleurs, je ne veux plus vivre à Cavenham. »

Dans chaque pièce, elle revoyait ses parents... Elle avait par moments l'impression d'entendre leurs voix, leurs rires. La vie semblait si douce quand ils étaient encore là !

Sous ses crêpes noirs, elle adressa un regard plein de reconnaissance à son voisin. Hugh avait su se montrer si attentionné depuis l'annonce de la terrible nouvelle ! Au cours des quelques jours horribles qui avaient précédé l'enterrement, il avait su la soutenir. .. et n'avait pas une seule fois tenté de l'embrasser.

« Heureusement qu'il est là, pensa-t-elle. Ainsi que James et John, qui se sont occupés des formalités. Jamais je n'aurais cru ces joyeux drilles capables de se montrer aussi responsables. »

Un peu plus tard, devant l'imposant caveau de la famille Cavenham, la jeune fille ferma les yeux au moment où l'on descendait les cercueils.

« Voilà ! Tout est fini... Jamais je ne reverrai ceux que j'aimais tant. »

Grâce au ciel, Hugh était là.

— Courage, chuchota-t-il.

Il lui pressa la main sous les voiles avant de s'écarter légèrement afin de laisser place aux nombreuses personnes qui souhaitaient exprimer leur sympathie à l'orpheline.

Elle dut serrer des dizaines, des centaines de mains, tout en remerciant ceux qui lui exprimaient leurs condoléances.

Le dernier de tous, un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un costume noir quelque peu élimé, vint se planter devant elle avec une insolence calculée.

— Laetitia !

Elle se raidit, surprise qu'un parfait inconnu s'adresse à elle de cette manière familière.

— Monsieur ?

— Tu ne sais pas qui je suis ? lança-t-il avec un sourire moqueur.

Choquée, elle commença :

— J'avoue que...

Le visage de cet homme lui semblait pourtant vaguement familier. Mais où avait-elle déjà vu ce visage aux bajoues de débauché, ces yeux injectés de sang, soulignés par des poches bleutées trahissant l'abus d'alcool et le manque de sommeil ? Elle ne parvenait pas à s'en souvenir.

— Il faut dire qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, reprit-il. À l'époque, tu étais encore un bébé.

La jeune fille retint un haussement d'épaules.

— Dans ce cas...

— Tu ne devines toujours pas qui je suis ?

— Je suis désolée, mais...

— Peter de Cavenham. Le frère cadet de ton père...

Avec une soudaine emphase, il ajouta :

— ... et ton oncle, ma chère enfant.

Voilà pourquoi ce visage lui semblait familier ! Les traits de Peter de Cavenham, en plus veule, évoquaient ceux de son père.

Une brève exclamation lui vint aux lèvres. Toujours prévenant, Hugh se rapprocha d'elle.

— Que se passe-t-il ?

— Euh... rien.

La jeune fille tenta de se ressaisir.

— Ce monsieur n'est autre que Peter de Cavenham, le frère de mon père, expliqua-t-elle.

Hugh Forbisher s'inclina courtoisement, tout en se présentant.

La jeune fille se sentait horriblement mal à l'aise. Elle savait que ses parents tenaient son oncle Peter en piètre estime. Joueur, hâbleur et amateur de bon vin comme de jolies danseuses, il avait dépensé en quelques années sa part de la fortune familiale.

Elle était en pension quand Peter de Cavenham était venu crier misère auprès de son frère. Le comte s'était senti obligé de l'aider en lui versant une pension - dont son cadet avait jugé le montant ridicule.

— Une pension, ces quelques billets ? Une misère, oui...

Son aîné était resté inflexible.

— On peut vivre correctement avec cela. Peut-être apprendras-tu enfin à mieux gérer tes dépenses ?

— Je t'en prie, ne me fais pas la leçon.

Peter était parti en claquant la porte et, depuis, n'avait pas remis les pieds au château. Il ne donnait plus signe de vie à son frère, se contentant de communiquer au notaire les innombrables adresses de banques où celui-ci devait verser sa pension. Car, apparemment, il avait décidé de courir le monde, allant de l'Amérique à l'Asie, en

passant par l'Afrique...

En dépit de son abattement, Laetitia s'efforça de trouver quelque chose d'aimable à dire.

— Je vous croyais en Australie, mon oncle.

— J'en suis revenu il y a quinze jours. Je m'apprêtais à partir pour les Indes quand j'ai vu, tout à fait par hasard, l'annonce de la mort de mon frère et de sa femme dans un journal.

D'un ton aigre, il ajouta :

— Heureusement que je suis tombé là-dessus. Car, bien entendu, personne ne s'était donné la peine de me prévenir de la date des obsèques.

— Mais je vous croyais en Australie, mon oncle, répéta la jeune fille. Jamais une lettre ne serait arrivée à temps ! Je pensais vous écrire demain pour vous mettre au courant de cette triste nouvelle.

— Vraiment ?

En ricanant, il ajouta :

— L'enfer est pavé de bonnes intentions.

« Comme il est désagréable et antipathique ! se dit la jeune fille. Mon père semblait heureux de le savoir très loin. Je commence à comprendre pourquoi. »

Étonnés de la voir converser aussi longtemps avec celui qui était pour eux un parfait inconnu, James et John la rejoignirent.

Avec effort, elle fit rapidement les présentations :

— Mes cousins James et John de Cavenham... Mon oncle Peter, le frère de mon père.

Les jumeaux, qui avaient forcément entendu parler de la réputation de Peter de Cavenham, le saluèrent avec froideur.

— La foule commence à se disperser, déclara Peter de Cavenham. Nous regagnons le château ? Tu m'offres une place dans ta voiture, ma chère petite nièce ?

— Volontiers, mon oncle. Comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

— Par le train. Les temps sont durs. Je n'ai pas de voiture... moi !

Sous ses longs voiles noirs, la jeune fille se sentit mal à l'aise. Son père avait réussi à tenir Peter à distance. Mais elle devinait déjà qu'il risquait de s'imposer à elle et qu'elle aurait bien du mal à s'en débarrasser.

« Et je ne peux pas m'imaginer vivant à Cavenham en compagnie de cet homme », pensa-t-elle.

Avec soulagement, elle se dit encore :

« Heureusement, Hugh est là ! »

Curieusement, ce dernier avait l'air de trouver Peter de Cavenham sympathique. En quittant le cimetière, tous deux discutaient à mi-voix comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Après avoir reçu ceux qui avaient été invités à partager une légère

collation au château, Laetitia s'était réfugiée dans le petit salon où sa mère avait l'habitude de se tenir.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle.

Recroquevillée dans un fauteuil, elle fixait un point du tapis sans vraiment le voir. Elle aurait voulu pleurer, mais elle avait versé tant de larmes au cours des jours précédent que ses yeux demeuraient secs.

La porte s'ouvrit brusquement et Hugh Forbisher fit irruption dans la pièce. Son beau visage était crispé de fureur.

— Qu'est-ce que j'apprends ?

La jeune fille passa une main tremblante sur son front.

— Que vous arrive-t-il, Hugh ?

— Il paraît que c'est votre oncle qui héritera du château ! Pas vous !

— En effet.

— Et cela vous laisse indifférente ?

— J'étais au courant, mais j'avais oublié... fit la jeune fille avec lassitude.

— Oublier une chose pareille !

Elle haussa les épaules.

— J'avais autre chose à penser !

— Pardon, ma douce Laetitia, dit-il en lui baisant la main. Je ne songe qu'à protéger vos intérêts et quand j'ai su qu'un homme qui ne s'était pas manifesté pratiquement depuis votre naissance allait s'emparer de la demeure que vous aimez tant... je me suis mis en colère.

La jeune fille tenta de rassembler ses esprits.

— La demeure familiale et le titre reviennent automatiquement à l'homme le plus proche du défunt. Le frère cadet de mon père, en l'occurrence. Cela se passe presque toujours ainsi. Vous n'étiez pas au courant ?

— Si, bien sûr. Mais comme vous étiez fille unique, j'aurais pensé...

Laissant sa phrase en suspens, il interrogea :

— Alors, tout va lui appartenir ? La demeure familiale, les tableaux ?

Il pointa l'index en direction du Van Dyck de toute beauté qui était suspendu au-dessus de la cheminée.

— Celui-ci aussi ?

— Oui, bien sûr.

— Les meubles ? L'argenterie ? Mais c'est terrible !

Il se reprit.

— Je suis navré pour vous.

— Pourquoi ? Vous savez, je n'attache pas plus d'importance aux titres qu'aux biens matériels.

— C'est facile à dire. Mais réfléchissez un instant. Vous n'avez plus

de maison !

— En tant que fille du défunt comte, j'aurai toujours le droit de loger à Cavenham.

— Ce n'est pas pareil !

Hugh se mit à faire les cent pas.

— Le titre... soit ! Mais le château... Honnêtement ! Jamais je n'aurais pensé que votre père allait le léguer à quelqu'un qu'il ne tenait pas en grande estime.

— Comment avez-vous appris cela ? s'étonna la jeune fille, choquée.

— Votre oncle me l'a dit lui-même. En tout cas, lui est ravi ! Pensez... Il a hâte de savoir ce qui va lui revenir, outre le titre et le château. Il a déjà convoqué le notaire.

Laetitia se fâcha.

— Mais de quoi se mêle-t-il ?

Hugh haussa les épaules.

— C'est lui le nouveau comte de Cavenham. C'est lui le châtelain. Il va tout diriger ici.

Ce soir-là, quand le gong résonna, Laetitia se demanda si elle aurait le courage d'aller dîner. Premièrement, elle n'avait pas faim. Et, deuxièmement, la perspective de retrouver les personnes qui étaient venues de loin et passaient la nuit au château lui paraissait au-dessus de ses forces.

Elle s'obligea cependant à descendre.

« C'est mon devoir. Et Hugh sera là pour me soutenir comme il m'a soutenue au cours de ces derniers jours », pensa-t-elle.

Elle portait une robe noire ayant appartenu à sa mère car, bien entendu, elle n'avait eu ni le temps ni le courage d'aller faire des achats à Londres.

La jeune fille avait tellement tergiversé que lorsqu'elle arriva dans la salle à manger, le repas avait commencé.

« Ils ne m'ont même pas attendue », se dit-elle, choquée.

Ce n'était pas tout ! Le nouveau comte occupait le fauteuil de son père, à la tête de la table ! En voyant cela, elle faillit laisser échapper une exclamation horrifiée.

« Comment ose-t-il ? Si vite ? »

Elle faillit repartir en courant, tant ce manque de correction, le jour même de l'enterrement des châtelains, la bouleversait.

Mais elle ne pouvait pas agir ainsi. Elle se devait de faire bonne figure devant les personnes âgées de la famille venues rendre un dernier hommage aux disparus. Après avoir adressé un pauvre sourire à l'une de ses vieilles tantes qui la regardait avec compassion, elle s'apprêta à rejoindre sa place habituelle, à la gauche du châtelain.

Mais ce siège fut pris d'autorité par une jolie femme très décolletée et incroyablement maquillée, tandis qu'une autre s'installait à la droite du nouveau comte, là où s'asseyait d'ordinaire la défunte comtesse.

Il n'y avait plus qu'une chaise libre, tout au bout de la table où avaient été relégués ses cousins James et John, ainsi que Hugh Forbisher et Henry de Leystone.

La jeune fille les rejoignit.

— Qui sont ces femmes ? lui demanda James à mi-voix.

— Je l'ignore.

Hugh Forbisher laissa échapper un ricanement bref.

— Des danseuses ou des actrices, c'est évident ! Il paraît que le nouveau comte est arrivé avec elles ce matin.

— Je ne crois pas qu'elles étaient à l'enterrement, remarqua John.

— Vous voulez rire ? Les femmes de ce genre n'ont rien à faire dans une église. Un valet m'a dit que ces deux-là étaient allées d'une pièce à l'autre du château en poussant des « oh ! » et des « ah ! » à n'en plus finir.

Henry de Leystone se mit à ricaner à son tour.

— Eh bien, l'ambiance va changer ici !

Indignée, Laetitia s'exclama :

— C'est... c'est honteux !

— C'est ainsi, fit Hugh en haussant les épaules. Votre cousin reçoit qui il veut...

D'un ton plein de ressentiment, il termina :

— ... puisqu'il est chez lui.

On en était déjà à la pièce de résistance. La jeune fille prit une tranche de filet de bœuf et une demi-cuillerée de légumes sur le plat que lui tendait un valet. Mais elle n'y toucha pas, tandis que les jeunes gens, autour d'elle, attaquaient leur rosbif avec appétit.

« Si mon oncle reçoit des femmes d'aussi mauvais genre, je ne peux pas rester au château. Où vais-je aller ? » se demanda-t-elle avec anxiété.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Hugh se pencha vers elle et murmura :

— Il vous reste toujours le bel hôtel particulier des Cavenham, à Londres.

« Vivre à Londres ? pensa Laetitia. Pendant deux ou trois semaines, soit. Mais toute l'année ? Je détesterais cela. Je suis si heureuse au milieu de la nature... »

Soudain, elle s'inquiéta. Puisque son oncle possédait désormais le château et tout ce qu'il contenait, était-il également devenu propriétaire des chevaux ?

« Mon père m'avait offert Lady Black ! Personne ne peut me la prendre. »

Hugh toucha le bout de son escarpin de sa chaussure. Elle ne bougea pas, croyant qu'il confondait son pied et celui de la table. Mais quand la jambe du jeune homme vint se coller avec insistance contre la sienne, elle comprit que son geste était délibéré. Gênée par cette soudaine intimité qu'elle considérait presque comme une agression, elle déplaça légèrement sa chaise.

Hugh pinça les lèvres. Puis il sourit. Un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Pardon d'être trop pressant, chuchota-t-il. Mais vous êtes si jolie et vous avez l'air si triste... J'ai voulu vous apporter un peu de réconfort.

Encore plus bas, il ajouta :

— Vous n'êtes pas seule au monde. N'oubliez jamais que je suis là. Elle lui adressa un regard reconnaissant.

— Merci...

Comprenant que l'heure n'était pas à la fête, le majordome précipitait le service. On en était déjà au dessert - un pudding au caramel - quand le nouveau châtelain frappa dans ses mains.

— Champagne !

Scandalisée, la jeune fille se leva.

— Non !

— Je suis le maître ici, lui rappela-t-il.

— Un jour comme celui-ci, comment osez-vous...

— Sache, ma chère nièce, que la vie continue.

Il fit mine d'écraser une larme.

— Cela ne m'empêche pas de pleurer mon frère...

Écœurée par son hypocrisie, Laetitia réussit à déclarer d'une voix étranglée :

— Excusez-moi...

Sur ces mots, elle quitta la salle à manger.

— Quelle pimbêche ! Il va falloir la mettre au pas, marmonna son oncle, irrité par son attitude.

Elle ne l'entendit pas : elle était déjà dans l'escalier. Ses larmes, qu'elle croyait taries, coulaient de nouveau, inondant ses joues. Une fois dans sa chambre, elle se jeta sur son lit et enfouit sa tête au creux de l'oreiller.

— C'est horrible ! fit-elle entre deux sanglots.

Comment allait-elle pouvoir supporter la compagnie de cet homme ? Elle comprenait maintenant pourquoi son père ne voulait plus entendre parler de lui, sinon à mots couverts, quand, par exemple, il évoquait le « mouton noir de la famille ».

La vie était si belle quelques jours auparavant ! Ses parents étaient toujours là, elle était tombée amoureuse d'un bel archange blond au sourire charmeur, et rien ne semblait devoir troubler ce tranquille

bonheur.

En quelques secondes, tout cela avait été balayé. Elle avait sombré dans l'horreur. Mais au fond de sa détresse subsistait cependant une petite lueur d'espoir : Hugh l'aimait, Hugh voulait l'épouser...

Maître Winsley, le notaire que Laetitia connaissait depuis toujours, arriva le lendemain matin au château.

Le majordome le conduisit dans le bureau du défunt comte de Cavenham, dont l'oncle de la jeune fille avait pris possession - comme du reste.

— Ah, vous voilà, maître ! Asseyez-vous, je vous prie, dit Peter de Cavenham.

— Merci, milord. Mais j'aurai besoin de place pour étaler mes dossiers.

La table de travail Regency était couverte de papiers et de divers documents, car Peter de Cavenham avait déjà ouvert tous les tiroirs. Il les entassa dans un coin avant de proposer son propre fauteuil au notaire avec une mauvaise grâce manifeste.

— Alors, où en sommes-nous ? demanda-t-il tout en marchant de long en large. Vous connaissez bien les affaires de mon frère, je suppose. Quel est le montant de sa fortune ?

Sa brusquerie parut surprendre maître Winsley.

— C'est-à-dire que...

Le nouveau comte se frotta les mains.

— Je suppose que tout cela me revient ?

Le premier moment de surprise passé, le notaire réussit cette fois à demeurer imperturbable.

— Il faut réunir la famille.

— Est-ce nécessaire ?

— Les choses doivent être accomplies dans les règles, milord.

— Bien ! fit Peter de Cavenham avec irritation.

Il sonna et donna quelques ordres au valet. Ce dernier hésita.

— C'est que... plusieurs personnes sont déjà parties, milord.

— Ces vieux croûtons ? Aucune importance.

Sans tenir compte du haut-le-corps du notaire, il ricana.

— De toute façon, cela m'étonnerait qu'ils soient concernés par la lecture du testament.

Dix minutes plus tard, Laetitia vint serrer la main du notaire. Ce dernier s'éclaircit la voix.

— Permettez-moi, de nouveau, de vous présenter mes condoléances, mademoiselle.

— Merci, maître.

D'autres personnes firent leur entrée dans le bureau. Les cousins de la jeune fille, James et John, ainsi que deux de ses grand-tantes qui

n'avaient pas voulu partir de trop bonne heure.

Hugh arriva sur ces entrefaites.

— Vous ne faites pas partie de la famille, vous, que je sache ! lança le nouveau comte.

— Pas vraiment. Mais, euh... euh...

— Seuls les membres de la famille peuvent assister à l'ouverture du testament, déclara le notaire.

Il en fallait davantage pour décourager Hugh Forbisher qui rejoignit Laetitia.

— Mlle de Cavenham est dans un tel état que j'ai pensé que ma présence, en ce moment pénible...

Le notaire lui coupa la parole.

— Je suis navré, monsieur, mais je le répète : seuls les membres de la famille peuvent assister à l'ouverture du testament.

Visiblement dépité, Hugh Forbisher fut bien obligé de quitter la pièce.

Maître Winsley attendit quelques instants avant de prendre la parole d'un ton grave.

— Enfin, quand je parle de l'ouverture du testament...

Il soupira.

— En réalité, il n'existe pas de testament. Milord m'avait demandé de détruire celui qu'il avait écrit quelques années auparavant pour en rédiger un nouveau. Il m'avait fixé rendez-vous...

Il marqua une pause avant de poursuivre d'une voix qui tremblait un peu :

— ... au lendemain du jour tragique où il a trouvé la mort avec milady.

Les yeux de Peter de Cavenham se mirent à briller.

— Pas de testament ? Dans ce cas, c'est moi qui hérite de tout ! s'exclama-t-il.

Sur ces mots, il éclata de rire.

— C'est moi qui hérite de tout, répéta-t-il triomphalement. De la fortune, de l'hôtel particulier à Londres, de...

— L'hôtel particulier a été vendu.

— Bah, tant pis ! Il me reste le château et l'argent. Après avoir été traité comme un paria pendant tant d'années... avouez que ce n'est que justice !

Laetitia n'avait aucune réaction. On aurait cru que cela ne la concernait pas.

Choqué par l'attitude du nouveau châtelain, le notaire déclara d'un ton sec :

— Ne vous réjouissez pas trop vite, milord. Il ne reste rien. À peine de quoi dédommager les domestiques auxquels il va falloir signifier leur congé.

Le nouveau comte sursauta.

— Rien ? Comment cela, rien ? Où serait passée l'énorme fortune des Cavenham ? Mon frère n'était pas follement dépensier, que je sache.

— Le défunt milord vivait largement, mais raisonnablement.

— Alors ?

La bouche de Peter de Cavenham se tordit dans une vilaine grimace.

— Alors, que signifie tout ceci ? répéta-t-il. S'il s'avère que vous m'avez escroqué, vous ne l'emporterez pas au paradis !

— Oh ! s'écrièrent James et John de la même voix, tandis que les vieilles tantes de Laetitia échangeaient un regard indigné.

Peter de Cavenham haussa les épaules.

— Il faut appeler un chat... un chat. Je n'ai jamais eu peur des mots, moi. Certains notaires ne sont que des crapules, tout le monde sait cela. J'aurais quand même pensé qu'ils étaient plus honnêtes en province...

Il menaça le notaire du doigt.

— Expliquez-moi comment une fortune considérable a pu disparaître en un tournemain.

Maître Winsley soupira.

— Vous pourrez consulter tous les documents à l'étude. Le défunt comte de Cavenham, négligeant mes mises en garde, s'était laissé éblouir par les beaux discours d'un Américain qui lui avait promis de décupler sa fortune en la plaçant à New York.

— Quoi ? Mais il faut retrouver ce voleur, l'obliger à rendre ce qu'il a pris, l'envoyer en prison, le pendre, le...

— Ce monsieur, qui avait donné un faux nom à milord, a disparu.

— Avec *mon* argent !

Peter de Cavenham jura.

— Ce n'est pas possible !

Soudain, il s'effondra.

— Il y a quarante-huit heures, j'apprends que mon frère est mort. Je me frotte les mains...

Laetitia se raidit.

— Oh ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

Son oncle ricana.

— Donc, je me frotte les mains : le titre va me revenir ! Ainsi que le château et au moins de quoi l'entretenir, car je me disais que mon cher frère n'avait pas pu me laisser complètement démunie. J'arrive ici, je me réjouis quand on me dit que le testament a été détruit et que mon frère n'a pas eu le temps d'en rédiger un autre. Et maintenant, je découvre qu'il ne reste pas un sou ? Arrêtez, je vais avoir une attaque cardiaque !

Laetitia se leva.

— Monsieur, vous êtes odieux !

Il la toisa.

— Tu ne trouves pas qu'il y a de quoi se mettre en colère ?

Le notaire tenta de les calmer.

— Je vous en prie... A quoi bon faire un esclandre ? Surtout dans un moment pareil ! Respectez la mémoire des défunts.

Sans tenir compte de cet appel à la raison, le nouveau comte poursuivit :

— Tu pourrais te fâcher aussi, ma belle. Après tout, te voilà sans rien ! Qui va vouloir épouser une jolie fille sans dot ? Moi, j'ai encore le château, grâce au ciel, ainsi que tout ce qu'il contient. Au moins, je peux tirer de l'argent de cela et...

— Le château est hypothéqué, milord, dit le notaire. De toute façon, vous n'avez pas le droit de vendre ce que vous êtes censé transmettre à vos héritiers. Il en va de même des meubles et des tableaux.

Peter de Cavenham jura de nouveau.

— Me voilà comte, pair du royaume... et sans un sou vaillant ! Comment vais-je me débrouiller ?

Laetitia ne se souciait guère du sort de son oncle. En revanche, celui des fidèles serviteurs la préoccupait.

— Que vont devenir les domestiques qui travaillent au château depuis si longtemps ? Nous considérons qu'ils font presque partie de la famille ?

— Bah, ils chercheront un autre emploi, lança Peter de Cavenham.

La jeune fille lui fit face.

— Vous n'avez donc pas de cœur ?

— Quand il s'agit d'argent ? Non.

Le notaire adressa au nouveau comte un regard peu amène avant de se tourner vers Laetitia.

— Comme je l'ai dit un peu plus tôt, mademoiselle, il reste de quoi les dédommager. Quant à l'entretien du château...

Cette fois, il s'adressa à Peter de Cavenham.

— Il vous suffira, milord, de garder deux ou trois personnes.

— Pour une demeure de cette taille ?

— Vous pourrez toujours condamner des pièces. Par ailleurs, milord, vous n'allez pas être complètement démuné.

— Comment cela ?

— Si vous m'aviez laissé parler, je vous l'aurais déjà expliqué, milord, fit maître Winsley avec une pointe d'impatience. Bon an, mal an, les fermages devraient vous rapporter de quoi vivre.

De nouveau, un vilain rictus tordit la bouche de Peter de Cavenham.

— Modestement, je suppose ?

— Modestement, milord.

— Et ma nièce ? Ne me dites pas que je vais être obligé de me charger d'elle !

Le notaire hésita avant de déclarer :

— En théorie, milord ?

— Comment cela ?

— Selon la loi, vous êtes désormais le tuteur de Mlle de Cavenham.

— Ah, merci ! Que vais-je faire d'une fille de dix-huit ans ?

Il haussa les épaules.

— Bah, je vais la marier en vitesse...

Le devinant capable de choisir un mari pour elle, Laetitia comprit que l'heure n'était plus aux tendres secrets.

— Je suis déjà fiancée.

Son oncle parut soulagé.

— Voilà qui me simplifie la vie.

— Ma chère enfant, vous êtes désormais en deuil et il faudra attendre au moins un an avant de célébrer la cérémonie, remarqua l'une des tantes de la jeune fille.

Fugitivement, Laetitia pensa qu'il lui faudrait dire adieu au grand bal que sa mère, probablement dans l'ignorance de leur situation financière, avait l'intention d'organiser pour fêter son entrée dans le monde.

Cela la laissait indifférente. Elle n'avait jamais été spécialement attirée par les mondanités, les toilettes et les bijoux.

« Et que représente un bal en comparaison de tous les terribles chocs que je viens de recevoir ? »

Peter de Cavenham jeta un coup d'œil méprisant aux vieilles femmes vêtues de noir.

— Si vous croyez que je vais lui offrir un grand mariage. Non, elle n'a qu'à épouser son fiancé dans la plus stricte intimité et débarrasser le plancher, lança-t-il grossièrement.

Laetitia lui jeta un regard plein de dégoût.

— J'avais raison : vous êtes odieux. Je comprends pourquoi mes parents refusaient de vous recevoir.

— Si c'est pour m'insulter, je ne vous garderai pas longtemps sous mon toit.

— C'était le mien jusqu'à présent, fit-elle avec amertume.

— Les choses changent, ricana-t-il.

James se pencha vers sa cousine.

— Si tu ne veux pas rester ici, tu pourras venir à la maison. Mère serait très heureuse de t'accueillir.

— Merci, fit-elle avec reconnaissance.

En réalité, elle avait déjà d'autres projets. Son oncle venait de lui

donner une idée. Puisqu'elle n'était plus la bienvenue chez elle, puisque Hugh l'aimait... pourquoi ne pas l'épouser au cours d'une cérémonie très discrète ?

« Il saura me protéger, m'entourer... me redonner goût à la vie », pensa-t-elle.

La jeune fille retrouva Hugh Forbisher dans le petit salon où était suspendu un Van Dyck. Debout devant la fenêtre, les mains dans les poches, le jeune homme contemplait le parc ensoleillé d'un air morose.

— Hugh ?

Il se retourna.

— Alors, vous avez vu le notaire ? lança-t-il avec brusquerie. Le château doit vraiment revenir à votre oncle ?

— Oui. Et, malheureusement, ce n'est pas tout.

Il parut surpris.

— Ne me dites pas qu'il va également mettre la main sur l'hôtel particulier de Londres !

— Cette demeure a été vendue.

— Oh, non !

Encore mal remise de cette pénible confrontation avec son oncle, Laetitia se laissa tomber sur un canapé.

— Vous avez l'air épuisée, remarqua Hugh Forbisher.

— Je le suis.

— On dit que les lectures de testament sont souvent des révélateurs. Tout le monde se dispute... C'était le cas ?

— Un peu.

La jeune fille tapota les coussins recouverts de soie crème.

— Venez vous asseoir près de moi, Hugh.

Elle attendit qu'il ait pris place à ses côtés pour déclarer :

— Je suis ruinée.

Hugh pâlit.

— Rui... ruinée ? Vous ?

— Mon père a été victime d'un escroc.

La tension de ces dernières minutes avait été trop forte. Elle éclata en sanglots.

— C'est terrible, Hugh.

Il la prit par les épaules et lui caressa les cheveux.

— Calmez-vous, je vous en conjure. Cela me fait mal de vous voir dans cet état.

Laetitia continuait à sangloter à perdre haleine. Sa tête était

baissée, si bien qu'elle ne pouvait pas voir le visage de Hugh Forbisher. Un visage tendu, des yeux rétrécis, calculateurs...

Il pinça les lèvres.

— Comment est-il possible que votre père ait pu faire confiance à un escroc ?

— C'était un... un Américain. Il lui avait promis de décupler ses capitaux. Mon père a commis l'erreur de lui confier presque tout ce qu'il possédait...

— Ce n'était pas très intelligent.

Sans relever ce commentaire peu délicat, la jeune fille poursuivit :

— Il ne reste rien, à part le château, qui est hypothéqué.

— C'est terrible !

— De toute façon, le château appartient désormais à mon oncle. Il va devoir renvoyer tous les domestiques et tâcher de survivre grâce à l'argent des fermages.

— Et vous ?

— Moi ?

Elle eut un geste désabusé.

— Je n'ai plus rien.

— Rien ? répéta-t-il avec horreur.

— Rien. De plus, figurez-vous que mon oncle est désormais mon tuteur !

— Il va veiller sur vous.

— Lui ? Vous voulez rire ! C'est un être abject.

— Je le trouve plutôt sympathique. Je crains que votre chagrin ne vous empêche de juger avec toute l'impartialité voulue.

— Mes parents ne voulaient plus le voir, je comprends maintenant pourquoi.

— Pauvre Laetitia, dit Hugh en continuant à lui caresser les cheveux.

Mais son regard demeurerait calculateur... Peu à peu, les larmes de la jeune fille se tarirent.

— Comment vous remercier d'être aussi gentil, aussi compréhensif ?

Il marqua un instant d'hésitation avant de déclarer :

— Je vous aime.

— Et je vous aime. Je vous aime tant !

En se blottissant contre lui, elle enchaîna :

— Je n'ai plus que vous au monde ! J'ai pensé...

— Oui ?

— J'ai pensé que nous pourrions nous marier tout de suite.

Il se figea.

— Nous... nous marier ? Mais... vous êtes en grand deuil !

— Pourquoi ne pas organiser une cérémonie très discrète ? C'est

d'ailleurs ce qu'a suggéré mon oncle.

— Il faut... il faut réfléchir.

— Personne ne sera au courant. Nous attendrons que la période de deuil soit terminée pour annoncer notre union dans les journaux.

— Il faut réfléchir, redit Hugh Forbisher.

— Pour moi, c'est tout réfléchi. Étant donné les circonstances, je ne vois pas d'autre solution.

Il eut un sourire forcé.

— Je vais penser à ceci, ma chère Laetitia. Là-dessus, prenant la main de la jeune fille, il déposa un léger baiser au creux de sa paume.

— Oui, je vais tâcher de voir ce que nous pouvons faire.

Un peu plus tard, accoudée à la fenêtre de sa chambre, Laetitia contemplait le paysage familial.

Elle allait donc devoir quitter tout cela ?

« Il est évident que je ne suis plus la bienvenue dans la demeure où je suis née », pensa-t-elle avec amertume.

Ses parents ne parlaient jamais de Peter de Cavenham, mais elle savait qu'ils le tenaient en piètre estime. Et elle comprenait maintenant pourquoi ils ne tenaient pas à le voir.

« Mon Dieu ! Comment aurais-je pu imaginer que mon existence allait basculer ainsi du jour au lendemain ? » se demanda-t-elle, le cœur lourd.

Heureusement, Hugh était là ! Elle rougit en se rappelant qu'elle lui avait proposé d'avancer la date de leur mariage. Une jeune fille n'était pas censée faire les premiers pas...

« Il m'aime, il m'a dit qu'il voulait m'épouser. Que ce soit la semaine prochaine ou dans un an... quelle différence ? »

Elle en était là de ses pensées quand elle vit une voiture s'arrêter devant le perron.

« Encore des visiteurs venus présenter leurs condoléances », se dit-elle.

Un valet portant la livrée vert bouteille des Cavenham descendit les marches du perron.

« Bientôt, il n'y aura plus de serviteurs ici, se dit-elle, pendant que le domestique ouvrait la portière. Plus de majordome, plus de cuisinière, plus de femmes de chambre... »

À son grand étonnement, personne ne descendit de voiture.

« Oh ! Ce sont peut-être mes tantes qui partent ? Il faut que j'aille leur faire mes adieux. »

Mais au lieu des deux vieilles dames vêtues de noir, ce fut Hugh Forbisher et Henry de Leystone qui apparurent, suivis d'un autre valet qui portait leurs bagages.

Laetitia se raidit.

— Ce n'est pas possible ! fit-elle à mi-voix. Il s'en va ? Sans même me dire au revoir ?

Sans réfléchir, elle descendit quatre à quatre et arriva juste au moment où Hugh Forbisher s'apprêtait à gravir le marchepied.

— Hugh ! s'écria-t-elle. Vous... vous partez ?

Visiblement mal à l'aise, il se retourna.

— Excusez-moi. Je suis rappelé d'urgence à Londres : mon père est souffrant.

— Quand reviendrez-vous ?

— Je ne le sais pas encore. Pardon, mais comprenez que je suis pressé, inquiet...

Un soupçon vint à la jeune fille.

— Comment avez-vous été prévenu ?

— Euh... un télégramme.

Laetitia n'en crut pas un mot. En une fraction de seconde, la triste réalité lui apparut. Sous le beau visage de celui qu'elle comparait à un archange blond, elle vit enfin ce que sa mère avait tout de suite détecté : la veulerie.

Elle crut entendre la voix de la défunte :

— Il ne m'inspire pas confiance avec son menton trop mou et son regard toujours à l'affût.

Jamais Hugh ne l'avait aimée. Jamais ! Tout ce qu'il souhaitait, c'était épouser une riche héritière. Et maintenant qu'elle n'avait plus un penny, il ne voulait plus-d'elle.

« Encore un choc », se dit-elle.

Dans un sursaut d'orgueil, elle se jura de ne pas pleurer. À aucun prix, elle ne montrerait à Hugh Forbisher combien son attitude lui faisait mal.

Sans prononcer une seule parole, elle se contenta de le fixer avec un intense mépris.

Il grimaça un sourire.

— Oui, je suis terriblement inquiet, redit-il.

La jeune fille lui tourna le dos. Quelques instants plus tard, la voiture partait. Henry de Leystone attendit qu'elle ait franchi la grille pour se tourner vers son ami.

— Ce n'est pas bien, ce que tu viens de faire, dit-il avec une gravité inhabituelle chez lui.

Hugh Forbisher haussa les épaules.

— Tant pis.

— Non, ce n'est pas bien. La pauvre ! Elle vient de perdre ses parents...

— Et moi, je l'ai échappé belle. Imagine un peu ? La riche héritière était sans le sou...

— Je croyais que tu l'aimais... un peu, quand même.

— Elle ou une autre ! En fin de compte, seul son argent m'intéressait.

— Tu n'es qu'un cynique.

— Tu me l'as déjà dit.

Haussant les épaules, Hugh Forbisher lança :

— Et alors ? Tu ne sais pas encore qu'il faut une bonne dose de cynisme pour réussir dans la vie ?

Le lendemain matin, Laetitia revêtit une amazone. Il y avait plusieurs jours quelle n'était pas montée à cheval et cela lui manquait.

« Lady Black doit elle aussi manquer d'exercice », se dit-elle.

Une fois arrivée dans le hall, elle contempla d'un air mélancolique le grand bouquet de roses posé sur une console.

Elle avait très mal dormi. Tous ces chocs successifs avaient été si rudes ! Mais le dernier avait représenté la dernière goutte. Grâce au ciel, ses yeux s'étaient enfin dessillés. Elle qui était persuadée d'avoir rencontré l'homme de sa vie, elle qui croyait aimer... Quelle déception !

Elle savait maintenant que les sentiments qu'elle avait éprouvés à l'égard de Hugh Forbisher n'étaient qu'un pâle reflet de l'amour.

« Je le déteste, je le méprise ! Oh, comment ai-je pu me laisser abuser ainsi ? » se demanda-t-elle.

Son oncle sortit du bureau.

— Ah, tu es là, Laetitia ?

Il ricana.

— Tu vas monter à cheval ? Profites-en.

— Je n'ai pas vraiment le cœur à me promener.

— Profites-en quand même, répéta-t-il d'un air sarcastique. En attendant, peux-tu venir un instant, s'il te plaît.

Elle hésita. Puis, jugeant qu'il valait mieux faire preuve de docilité plutôt que de désobéir à celui qui venait de devenir son tuteur, elle obtempéra.

— Oui, mon oncle ?

Sans même proposer à la jeune fille de s'asseoir, il se carra dans le fauteuil du défunt comte.

— Ce stupide notaire nous a appris une bien mauvaise nouvelle. Tu n'avais aucun soupçon de la situation financière de tes parents ?

— Aucun, mon oncle.

— Tout cela est plutôt fâcheux. Je ne m'attendais guère à me retrouver avec un château hypothéqué sur les bras... et pas d'argent.

— Vous aurez les fermages, mon oncle.

— Peuh ! Ce n'est pas avec le revenu de quelques fermes que je vais pouvoir vivre sur un grand pied.

Il se mit à jouer avec le coupe-papier d'ivoire.

— Alors toi, tu vas te marier ?

— Non, mon oncle.

— Qu'est-ce que tu racontais hier ?

— Mes fiançailles sont rompues, mon oncle.

— Ah, les filles ! Un jour c'est oui, un jour c'est non. Tu t'es disputée avec ton amoureux ?

— Même pas, mon oncle. Nous avons rompu de... d'un commun accord.

— Qui était-ce ? Le jeune Forbisher, je parie ?

La jeune fille ne répondit pas. Les yeux rétrécis, Peter de Cavenham poursuivit :

— Une fois qu'il a appris que la riche héritière était devenue une pauvre, je parie que le petit fiancé a déguerpi sans demander son reste. Je me trompe ?

De nouveau, Laetitia demeura silencieuse. Son oncle éclata de rire.

— Remarque, j'en aurais fait autant à sa place.

Il haussa les épaules.

— De toute façon, je n'ai rien à faire de tes histoires de cœur. N'empêche que je n'ai aucune envie d'avoir la charge d'une fille de ton âge.

Il examina la jeune fille.

— Soit, tu n'auras pas de dot, mais tu es jolie.

A mi-voix, comme pour lui-même, il ajouta :

— Cela peut se monnayer.

Laetitia sursauta.

— Qu'avez-vous dit, mon oncle ? interrogea-t-elle, pas vraiment sûre d'avoir bien entendu.

— Rien, rien...

Le regard du nouveau comte s'évada tandis que, toujours pour lui-même, il poursuivait :

— Bon, il va falloir aviser. Ah, j'étais loin de prévoir autant de problèmes en venant ici.

Il paraissait soudain très loin. La jeune fille se dit que le moment était venu de s'éclipser discrètement. Elle était en train de se demander si elle devait faire une révérence ou pas quand son oncle se souvint de sa présence.

— Tu es toujours là, toi ? Cela tombe bien.

Il se leva et donna un coup de pied au gros coffre-fort.

— Il y a peut-être de l'argent là-dedans. Connais-tu la combinaison de ce machin ?

Laetitia la connaissait par cœur, mais un sixième sens l'avertit de n'en rien dire.

— Oh, non, mon oncle ! assura-t-elle en s'efforçant de mettre le

maximum de sincérité dans sa voix.

Il jura.

— Il ne me reste plus qu'à trouver un serrurier pour l'ouvrir.

En ricanant, il poursuivit :

— Ou un malfrat pour le percer.

— Vous n'avez plus besoin de moi, mon oncle ?

— Si ! Demande au majordome de me faire préparer une voiture.

Je vais aller annoncer aux fermiers que, à partir d'aujourd'hui, les fermages seront augmentés.

— Vous ne pouvez pas agir ainsi, mon oncle ! protesta la jeune fille. Les fermiers travaillent dur, leurs redevances sont calculées au plus juste, selon...

— Je t'ai demandé ton avis ? coupa-t-il grossièrement. Ah, je vois qu'il va falloir te mettre au pas, espèce de péronnelle !

Un quart d'heure plus tard, Peter de Cavenham s'installait dans une calèche dont les portières laquées de vert foncé étaient ornées d'une discrète couronne comtale.

— Allons d'abord chez le vieux Coppey, ordonna-t-il au cocher.

— Le vieux Coppey est mort depuis au moins dix ans, milord. Son fils a repris la ferme.

— Ah, bon ? fit le nouveau comte avec indifférence. Bah ! Le vieux ou le jeune...

Laetitia se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Fred Coppey allait apprendre que son fermage allait être augmenté !

« Ce n'est vraiment pas le moment ! Il a perdu une partie de ses récoltes à cause de la grêle... et il vient d'avoir des jumeaux ! »

Mais elle savait déjà que même si Coppey plaider sa cause, son oncle ne voudrait rien entendre.

« Jusqu'à présent, tout le monde était heureux à Cavenham. Et maintenant, tout part à vau-l'eau. Les domestiques n'ont plus qu'à chercher d'autres places, les fermiers vont se trouver pressurés... C'est terrible ! »

Elle se décida enfin à se rendre aux écuries.

— Bonjour, mademoiselle Laetitia, dit Below d'un air sombre.

— Bonjour, Below. Peut-on me seller Lady Black, s'il vous plaît ?

Le responsable des écuries jeta un coup d'œil vers le box de la jument noire.

— Bill vous a vue arriver. Il est déjà en train de passer la bride à votre jument.

— Vous semblez soucieux, Below.

— On le serait à moins ! Depuis la mort de milord et de milady, tout va de mal en pis.

La jeune fille soupira.

— Oui...

— Le nouveau milord m'a annoncé que nous pouvions tous chercher des emplois ailleurs. Il ne gardera que le vieux Mills, en diminuant ses gages de moitié sous prétexte qu'à son âge, il ne peut plus faire grand-chose.

— Quelle honte ! Mills est un excellent palefrenier.

— C'est ce que je lui ai dit, mais si vous croyez qu'il m'a écouté ! Et ce n'est pas tout ! Le nouveau milord veut se débarrasser de tous les chevaux ! Il n'en veut plus que quatre, pour les attelages.

Laetitia sursauta.

— Il ne va pas vendre Lady Black !

— Quand je lui ai appris que cette jument vous appartenait, ça ne lui a fait ni chaud ni froid. « Elle sera vendue comme les autres », a-t-il déclaré.

Laetitia comprit soudain pourquoi son oncle, voyant qu'elle allait monter, lui avait dit plusieurs fois : « Profites-en ! » Elle faillit éclater en sanglots.

— Je... je... je ne veux pas que l'on vende Lady Black !

— Si vous croyez que le nouveau milord changera d'avis ! Vous me permettez un conseil, mademoiselle Laetitia ?

— Je vous en prie, Below.

— Confiez donc Lady Black à Coppey. Son fils, Freddy, n'a que douze ans, mais c'est un cavalier étonnant.

— Vous avez raison.

— Il veut devenir jockey. Avec un bon cheval à monter régulièrement, il fera très vite de grands progrès.

— Quelle bonne idée !

— Et si, par hasard, les choses s'arrangeaient un jour, vous pourrez toujours récupérer votre jument. Vous connaissez Coppey, il est d'une honnêteté scrupuleuse.

— Vous croyez que les choses s'arrangeront un jour ? demanda la jeune fille avec amertume.

Below parut plus sombre que jamais.

— Au train où vont les choses, ça m'étonnerait.

Laetitia fit une promenade plus longue que d'habitude à travers bois. Elle savait que son oncle devait passer chez les Coppey, et elle ne tenait nullement à le rencontrer.

Après avoir vérifié que la calèche de son oncle ne se trouvait pas dans la cour de la ferme, elle y entra, mit pied à terre et attacha Lady Black à un anneau en fer forgé. Le fermier, un solide quadragénaire, se précipita vers elle.

— Oh, mademoiselle Laetitia ! Nous venons de recevoir la visite du nouveau milord ! Je pensais qu'il venait refaire connaissance...

Avec autant de colère que de désespoir, il poursuivit :

— Pas du tout ! C'est à peine s'il m'a salué. Pourtant, nous avons

souvent joué autrefois ensemble... Savez-vous ce qu'il m'a annoncé ? Que les fermages étaient doublés !

— Doublés ! s'exclama la jeune fille.

Mme Coppey arriva sur ces entrefaites en pleurant à chaudes larmes.

— Comment allons-nous faire, mademoiselle Laetitia ? Nous avons essayé d'expliquer à milord qu'il nous demandait l'impossible. Il n'a rien voulu entendre !

— Pourriez-vous le faire fléchir ? demanda le fermier. C'est qu'il a l'intention de pressurer tous les fermiers !

— Je le sais.

— Plus personne ne parviendra à joindre les deux bouts. Il ne se rend pas compte... Si nous devons lui donner une somme pareille chaque mois, nous n'allons pas tarder à nous retrouver sur la paille.

— C'est terrible, murmura la jeune fille. Je voudrais bien vous aider, mais cela m'est malheureusement impossible.

Brièvement, elle expliqua que ses parents étaient ruinés et que son oncle tentait de faire feu de tout bois.

— Il a également l'intention de renvoyer les domestiques et vendre tous les chevaux.

— Mon Dieu ! s'exclama Coppey.

— Mais il veut que nous mourions de faim ? se lamenta sa femme.

— Si je pouvais faire quoi que ce soit, je n'hésiterais pas, assura Laetitia. Hélas, jamais mon oncle ne voudra m'écouter.

Elle baissa la tête.

— Il... il ne ressemble en rien à mon père.

— Ça, c'est certain ! lança le fermier d'un ton bien senti. Déjà, enfant, il était...

Il s'interrompit brusquement. Laetitia remarqua qu'il était soudain devenu très rouge sous sa peau tannée.

— Bah, à quoi bon remuer le passé !

— Je n'ai aucune idée de ce qu'il va advenir du domaine, fit Laetitia avec anxiété. Mais je crains le pire.

— Moi aussi, renchérit Coppey d'un air sombre.

— J'étais venu vous trouver au sujet de Lady Black, la jument pursang que mon père m'avait offerte. Mon oncle veut la vendre...

— Il n'en a pas le droit puisqu'elle vous appartient.

— Il en faut davantage pour le retenir. Below, le responsable des écuries, m'a donné une idée. Puisque votre petit Freddy est un bon cavalier et veut devenir jockey, je pourrais vous confier Lady Black en attendant... en attendant que la situation s'améliore au château.

Le visage de Coppey s'éclaira.

— C'est Freddy qui va être content !

— Mais il vous faudra nourrir cette jument, payer le maréchal-

ferrant...

— Pour ça, pas de problème, mademoiselle Laetitia. J'ai du foin, de la paille et de l'avoine. Quant au maréchal-ferrant, c'est un ami. Avec lui, on peut s'arranger.

— Dans ces conditions, je vais vous laisser Lady Black dès maintenant. J'ai trop peur que mon oncle ne précipite les choses.

— C'est à ce point ?

La jeune fille retint un sanglot. Détournant la tête pour que les fermiers ne voient pas ses grands yeux bleus brillants de larmes, elle balbutia :

— Il n'éprouve pas plus de compassion pour les animaux que pour les êtres humains.

Refusant l'offre de Coppey, qui voulait la ramener en carriole, Laetitia avait regagné le château à pied, en coupant à travers les champs et les bois.

La jument avec laquelle elle s'entendait si bien et qu'elle aimait tant était restée chez le fermier. C'était la seule manière de la sauver. Et même si elle savait que Lady Black serait bien soignée et montée régulièrement, cela l'avait désolée de lui faire ses adieux.

En montant la grande allée, elle se sentit observée. Elle leva les yeux vers les fenêtres du premier étage et aperçut une sorte de masque jaunâtre. Un peu comme une tête de cire...

« Ou une tête de mort », pensa-t-elle en frissonnant.

La tête disparut et elle se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Le majordome l'accueillit dès qu'elle pénétra dans le hall.

— Je vous attendais, mademoiselle Laetitia.

Ses cheveux gris, d'ordinaire impeccablement coiffés, semblaient se dresser sur son crâne.

— Je ne peux pas y croire ! Milord nous a fait appeler, la femme de charge et moi, et nous a annoncé que nous étions tous renvoyés !

— Hélas !

— C'est... c'est vrai ?

— Hélas ! répéta-t-elle.

— Mais ce n'est pas possible ! Je vous en supplie, intercédez en notre faveur, mademoiselle ! Nous sommes tous là depuis tant d'années... Qu'allons-nous devenir ? D'autant plus que milord a dit que nous aurions juste nos gages du mois, pas un sou de plus.

La jeune fille n'osa pas lui dire que le notaire avait, en principe, prévu un peu plus que cela.

« Plus rien n'est sûr, maintenant... »

À voix haute, elle déclara :

— Le nouveau milord est maintenant le maître, Ridley, je ne peux rien... Il vient de doubler tous les fermages. Les fermiers sont désespérés.

Le vieux maître d'hôtel paraissait au bord des larmes.

— C'est terrible ! Terrible... Comment vais-je annoncer cela aux domestiques ? Je n'ai pas encore osé leur parler.

Laetitia lui prit les mains.

— Je suis navrée, Ridley. Mes parents étaient ruinés... Tout va devenir très difficile ici.

— On ne s'attendait pas à un coup pareil... même si personne n'aime le nouveau milord, déclara le majordome d'un ton plein de ressentiment.

La jeune fille ne fit pas de commentaire... mais elle n'en pensait pas moins.

Au lieu d'aller dans sa chambre, elle se rendit dans celle de sa mère. Il y flottait toujours le parfum de la défunte, délicat mélange d'eau de rose et de lavande.

Elle réussit à retenir ses larmes, mais ce fut la gorge nouée qu'elle ouvrit les placards. Elle prit toutes les tenues noires quelle put trouver. Il y avait là plusieurs robes du jour, deux toilettes du soir et un ensemble de voyage.

« Tout cela est très élégant, quoique légèrement démodé. Bah, qu'importe ! Cela vaut mieux que rien. Et avec quel argent pourrais-je acheter une nouvelle garde-robe ? » se demanda-t-elle avec amertume.

Elle pensa soudain aux bijoux de sa mère, qui devaient lui revenir de droit. Si les précieux joyaux réservés aux grandes occasions se trouvaient dans le coffre-fort, ceux que la comtesse de Cavenham portait le soir : son collier de perles, sa bague de fiançailles et un étroit bracelet de diamants devaient comme toujours être dans le premier tiroir de la commode.

Laetitia y trouva comme elle s'y attendait un petit coffret en bois précieux orné de nacre dont elle souleva le couvercle... pour découvrir qu'il était vide.

Elle demeura pendant quelques instants interdite.

« Qui a bien pu prendre cela ? » se demanda-t-elle enfin.

Les domestiques avaient toute sa confiance. Elle était sûre qu'aucun d'entre eux ne serait venu fouiller dans les affaires de la morte.

En revanche, son oncle...

À cette pensée, elle se sentit glacée.

« C'est horrible de penser cela... Mais je le crois capable de tout. »

Plusieurs fois dans la journée, en allant se promener dans le parc ou le verger, Laetitia aperçut l'étrange tête jaunâtre aux fenêtres.

« Je dois rêver », se redit-elle.

Elle s'efforça de rire.

« À moins que ce ne soit le fantôme dont parlait mon grand-père ? Ce fameux fantôme que personne n'a jamais vu. »

En fin d'après-midi, la jeune fille revêtit l'une des robes du soir ayant appartenu à sa mère pour descendre dîner. Certes, elle aurait préféré qu'on lui monte un plateau dans sa chambre, mais elle comprenait qu'elle ne pouvait pas agir de la sorte.

« Mon oncle est désormais le maître ici. Mieux vaut éviter les occasions de le mettre en colère. »

Ses vieilles tantes étaient parties. Ses cousins aussi. Elle allait donc probablement se retrouver en tête à tête avec le nouveau châtelain.

En quoi elle se trompait ! Elle entendit tout d'abord des bruits de voix dans le grand salon. Puis des éclats de rire aigus lui vrillèrent les oreilles, juste au moment où elle arrivait dans le hall.

Elle faillit faire demi-tour, mais un valet lui avait déjà ouvert la porte.

Les deux femmes que son oncle avait amenées au château, vêtues de robes très décolletées aux couleurs criardes, étaient en train de boire du champagne. Il y avait aussi un vieillard chauve, vêtu d'un habit du soir qui flottait autour de sa maigre silhouette.

En le voyant, Laetitia faillit laisser échapper une exclamation de stupeur. C'était lui, la tête de cire dont les yeux aux aguets avaient semblé la suivre toute la journée !

Il leva sa coupe.

— Peter nous traite royalement ! s'écria-t-il d'une voix de fausset un peu chevrotante.

Le rire aigu des femmes résonna de nouveau.

— Et comment ! Champagne à tous les repas...

Le nouveau comte pinça les lèvres.

— Profitez-en, mes belles. Les caves, qui ne contenaient déjà plus grand-chose, seront bientôt vides. Et alors... finie la belle vie !

Il jura.

— Ah, si je m'attendais à cela !

Le vieillard au crâne couleur de vieil ivoire avisa soudain Laetitia qui était restée sur le seuil, ne sachant si elle devait s'enfuir ou rester.

— Ah, la voilà enfin ! s'exclama-t-il de sa voix chevrotante. Joli brin de fille.

Et, ajustant son monocle :

— Vous me cachez celle-ci, Peter ! Vous vouliez la garder juste pour vous ? Désolé, je l'avais déjà remarquée.

Le nouveau comte se mit à rire.

— Chut, Lewis ! C'est ma nièce...

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Voici la fille de mon défunt frère. Je suis devenu son tuteur. Ma chère Laetitia, permets-moi de te présenter l'un de mes meilleurs amis, sir Lewis Corlton.

La jeune fille fit la révérence au vieil homme qui s'extasia.

— Vous avez une bien jolie nièce, Cavenham.

— N'est-ce pas ?

— Délicieuse ! Absolument délicieuse.

— On n'y touche pas, Lewis, fit le nouveau comte avec sévérité.
Elle est malheureuse : elle vient de perdre ses parents.

— Pauvre petite, s'apitoya le vieil homme.

— Et elle a une peine de cœur : son fiancé l'a quittée. Il faut la consoler.

Le vieillard rejoignit Peter de Cavenham.

— Je ne demande que cela, chuchota-t-il en lui donnant un coup de coude.

Il baissa encore la voix, si bien que Laetitia ne put l'entendre ajouter :

— Rien ne me plaît davantage qu'un tendron.

— Tant pis pour vous, Lewis.

Le nouveau comte parlait lui aussi très bas.

— Je suis responsable de ma nièce, pas question de la traiter comme une gourmandine.

Il adressa un clin d'œil à son interlocuteur.

— Nous parlerons de cela plus tard. J'ai une proposition à vous faire.

Le vieil homme recula d'un pas.

— Je me méfie de vos propositions. Pour jouer de mauvais tours à vos amis, vous êtes toujours prêt.

Peter de Cavenham parut offusqué.

— Moi ? Jamais ! Il s'agit d'une transaction très honnête.

— Je vous écoute.

— Plus tard, ai-je dit !

Laetitia ne pouvait pas entendre cette conversation, mais devinant qu'elle était concernée, elle se sentait très mal à l'aise.

Sir Lewis Corlton lui apporta une coupe de champagne.

— Tenez, belle enfant.

— Je vous remercie, sir Lewis. Mais je ne bois pas d'alcool.

— Une petite goutte de champagne vous aidera à voir la vie en rose.

— Étant donné les circonstances, ce serait bien difficile.

— Ma chère enfant, sachez qu'aucune situation n'est jamais désespérée. Laissez un homme en âge d'être votre père vous le dire.

« Il a plutôt l'âge d'être mon grand-père », pensa la jeune fille en prenant la coupe qu'il lui tendait.

Pour éviter d'autres discours, elle trempa ses lèvres dans le liquide pétillant.

Les deux femmes se remirent à rire bruyamment à une plaisanterie salace du nouveau châtelain.

« Mon oncle n'a pas jugé bon de les présenter, songea Laetitia. Ce qui sous-entend qu'elles ne sont pas fréquentables. Dans ce cas, pourquoi les a-t-il invitées ? »

Elle connaissait déjà la réponse à sa question. Son oncle ne vivait pas du tout selon les critères de la bonne société. Et encore moins selon ceux de la morale...

Le majordome fit son entrée au salon.

— Le dîner est servi, milord, déclara-t-il avec froideur.

— Merci, Ridley.

Les deux femmes l'encadrèrent pour se rendre dans la salle à manger, et Laetitia fut bien obligée de poser la main sur le bras que lui offrait sir Lewis.

Un valet vint servir le potage. Le nouveau comte fit la grimace en contemplant le contenu de son assiette.

— Qu'est-ce ?

— Un potage aux pommes de terre, milord.

— Beurk ! Il n'y a pas d'asperges ? Pas de pâté en croûte ? Pas de saumon fumé ou de foie gras ?

— Non, milord.

— Et quelle est la suite du menu ?

— Du lapin aux carottes, milord.

— Beurk ! Vous vous moquez de moi ?

— Les garde-manger sont vides, milord.

C'était faux, Laetitia l'aurait juré. Mais elle devinait que les domestiques, apprenant le sort qui leur était réservé, s'étaient arrangés pour mettre la nourriture en lieu sûr.

« Comment peut-on leur en vouloir de se venger comme ils le peuvent ? » se demanda-t-elle.

— Bah ! Heureusement qu'il y a du champagne ! s'exclama l'une des femmes.

Elle se tourna vers son amie.

— N'est-ce pas, duchesse ?

— Naturellement, marquise.

Et toutes deux se remirent à rire. Laetitia les observa entre ses cils baissés et faillit laisser échapper une exclamation indignée en voyant que l'une portait le bracelet en diamants de sa mère et l'autre son collier de perles. Aucune d'elles n'avait eu le front d'arborer la bague de fiançailles en saphirs et en diamants. Mais son oncle l'avait peut-être mise dans sa poche en espérant la vendre un bon prix.

Elle se leva.

— Excusez-moi, mais je... je ne me sens pas très bien.

— Va te reposer, fit son oncle avec indifférence.

— Vous n'allez pas m'abandonner, ravissante créature ! s'écria sir Lewis en lui saisissant le poignet entre des doigts étonnamment durs.

J'étais si heureux de dîner à vos côtés !

Il lui adressa un sourire, découvrant une rangée de dents jaunies et à moitié déchaussées.

— Excusez-moi, répéta-t-elle en se dégageant avec brusquerie.

Elle quitta la salle à manger, poursuivie par le rire moqueur des femmes.

Le majordome, devinant probablement qu'elle ne resterait pas toute la soirée avec une telle compagnie, l'attendait dans le hall.

— Une femme de chambre va vous monter un plateau, mademoiselle.

D'un air complice, il ajouta :

— Ce sera meilleur que ce qu'ils ont dans la grande salle à manger.

La jeune fille s'efforça de sourire.

— Je veux bien le croire.

— On ne traite pas de cette façon des gens qui ont servi loyalement milord et milady depuis des années.

— Je suis de votre avis, Ridley.

En soupirant, elle ajouta :

— Mais je ne peux rien faire.

— Je l'ai bien compris, mademoiselle Laetitia.

— De toute façon, je n'ai pas très faim, Ridley.

— Personne n'a faim ce soir au château, mademoiselle. À part...

Il désigna la porte que Laetitia venait de fermer.

— À part ceux-ci.

Laetitia avait à peine touché à l'excellent dîner qu'on lui avait apporté. Elle s'était mise au lit, mais comment aurait-elle réussi à s'endormir, quand elle ne cessait de revivre les instants qu'elle venait de passer dans la jolie salle à manger dont sa mère avait récemment changé les tentures ?

« Vivre sous le même toit que ces gens-là ? Je ne peux pas. Mon oncle est odieux, les deux femmes qu'il a amenées d'une incroyable vulgarité. Quant à ce sir Lewis Corlton aux manières doucereuses... »

Elle frissonna.

« Lorsque je suis avec eux, j'ai l'impression d'être salie. »

Si elle s'était écoutée, elle aurait fui le château. Le courage lui manquait. De toute façon, partir, c'était bien joli... Mais pour aller où ? Et comment vivre sans argent ?

Elle se prit la tête entre les mains.

« Mon Dieu, que dois-je faire ? »

Elle eut soudain envie de boire un verre de lait. Cela l'aiderait peut-être à trouver le sommeil ? Après avoir passé un négligé en soie sur sa chemise de nuit, elle descendit aux cuisines.

« Je ne risque pas de rencontrer qui que ce soit. Il est près de minuit, tout le monde a dû se retirer pour la nuit. »

En-quoi elle se trompait : il y avait de la lumière dans le bureau de son père, dont la porte était entrouverte.

Son oncle et sir Lewis, installés dans de confortables fauteuils, jouaient aux cartes tout en buvant du cognac et en fumant les plus gros cigares du défunt comte.

Peter de Cavenham jeta ses cartes.

— Encore perdu !

— Vous me devez cinquante livres sterling, mon ami.

L'oncle de la jeune fille jura.

— Vous voulez me ruiner ?

Le vieillard laissa échapper un rire aigret.

— Ne l'êtes-vous pas déjà ?

— Au moins, je possède un château.

— Un château hypothéqué.

Laetitia n'avait pas l'habitude d'écouter aux portes. Mais elle ne parvenait pas à s'éloigner.

Son oncle jura de nouveau.

— Et ce stupide notaire qui s'imagine que je peux vivre convenablement avec ce que rapportent les fermes !

— Augmentez les fermages.

— C'est déjà fait. Ces imbéciles ont crié comme des putois... ce qui m'a laissé de glace. Mais ce sera loin d'être suffisant. Savez-vous ce que je vais faire ? Engager un peintre pour copier les tableaux afin de vendre les originaux. Il y a ici des toiles de maître qui valent très cher.

Sir Lewis feignit d'être choqué.

— C'est très mal, cela ! Vous êtes censé transmettre ces œuvres d'art à vos héritiers.

Peter de Cavenham se mit à ricaner.

— Je me moque bien de mes héritiers. Charité bien ordonnée commence par soi-même. De toute façon, ce n'est pas avec une courtisane ou une danseuse que j'aurai un fils !

— Mariez-vous, maintenant que vous avez un titre. Épousez une riche Américaine, par exemple. Une millionnaire qui rêve de devenir comtesse.

— Tiens, ce n'est pas si bête !

Laetitia savait qu'elle aurait dû s'éloigner. Mais elle restait dans le hall, comme hypnotisée.

— Votre problème, Cavenham, c'est que vous ne savez pas vous limiter, déclara sir Lewis Corlton d'un ton docte. Auriez-vous déjà oublié que vous avez récemment failli vous retrouver en prison pour dettes ? Si vous aviez deux doigts de sagesse, vous cesseriez de jouer.

— Mais c'est ma raison de vivre, comme dirait l'autre, rétorqua Peter de Cavenham en ricanant.

— Jouer quand on en a les moyens, très bien.

— Comme vous ?

— Exactement. Mais quand on doit de l'argent à tout le monde, ce n'est pas une solution.

— Et si je gagnais ?

— Voilà des années que je vous connais. Soit, il vous arrive parfois de gagner... un peu. Et de perdre... souvent.

— Cesser de jouer ? Vous parlez d'or, mon ami. Mais quand on a la passion du jeu... Vous devriez me comprendre mieux que quiconque, vous qui ne parvenez pas à vous débarrasser de la passion des femmes.

— Justement, je voulais vous entretenir à ce sujet. Votre nièce me plaît.

Peter de Cavenham se mit à rire.

— J'ai vu cela !

— Je la veux.

Laetitia se sentit glacée. Quoi, ce vieil homme chauve avait jeté son dévolu sur elle ? L'espace d'un instant, l'image de Hugh Forbisher s'imposa à elle. Lui, au moins, était jeune et beau. Malheureusement il ne s'intéressait qu'à sa dot.

Elle ne plaisait donc qu'à des hommes cupides ou à des vieillards ? À cette pensée, le désespoir l'envahit.

« Rencontrerai-je un jour quelqu'un qui m'aimera pour moi-même et que j'aimerai de tout mon cœur et de toute mon âme ? Je voudrais tant être heureuse comme mes parents l'ont été ! »

Mais le moment était bien mal choisi pour penser à l'amour !

— Je la veux, répéta sir Lewis Corlton avec fièvre. J'ai envie de fraîcheur, de candeur, de pureté... Cela me changera des courtisanes ! Quand je l'ai vue dans le parc, je me suis senti revivre. Elle me rendra ma jeunesse.

Laetitia retint sa respiration.

« Mon Dieu ! Quelle horreur ! »

— Dites donc, Corlton ! s'écria le nouveau comte. Vous n'allez pas disposer de ma nièce comme d'une midinette !

La jeune fille se sentit un peu rassérénée. Son oncle prenait donc sa défense ? Oh, comme elle se trompait ?

Elle crut défaillir en entendant la suite :

— Vous la voulez ? Eh bien, mon cher, il va falloir l'épouser.

— Qu'à cela ne tienne ! J'y suis prêt.

Avec fièvre, le vieillard poursuivit :

— Oui, je suis prêt à tout pour que cette ravissante créature m'appartienne, pour qu'elle réponde à mes moindres désirs, pour...

— Pas si vite, mon ami ! coupa le nouveau comte. N'oubliez pas que je suis son tuteur. J'accepte de vous la donner en mariage, mais en échange, vous me remettrez cent mille livres sterling.

— Cent mille livres sterling ! Vous êtes devenu fou, Cavenham ?

— Non. Je sais compter, j'ai besoin d'argent et comme vous en possédez beaucoup, pourquoi me gênerais-je ?

— Cynique !

— Cent mille livres sterling et ma nièce sera à vous. Attention ! Une fois que vous lui aurez passé la bague au doigt, naturellement.

— Cent mille livres ! répéta le vieillard d'une voix étranglée.

— Bah, ce n'est pas cela qui vous privera ! Si vous souhaitez être heureux pendant les quelques années qui vous restent à vivre, il faut y mettre le prix.

Avec bonne humeur, il lança :

— Un peu plus de cognac ?

Sur des jambes qui la portaient à peine, Laetitia remonta dans sa chambre et ferma sa porte à clef, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. Par mesure de prudence, elle fit même coulisser le petit verrou

doré.

Ah, le verre de lait était bien oublié !

« C'est terrible ! » pensa-t-elle en s'asseyant au bout de son lit.

Ses mains tremblaient. Un peu plus tôt, elle rêvait de quitter le château et de fuir les personnes antipathiques qui l'avaient envahi... tout en se disant qu'elle n'aurait jamais le courage de partir. Elle comprenait maintenant qu'il lui était impossible de rester dans ces conditions.

« Car même si je refuse catégoriquement d'épouser cet horrible vieil homme, mon oncle m'y forcera. Pour mettre la main sur une véritable fortune, je le crois prêt à tout. À me droguer et à me traîner jusqu'à l'autel par les cheveux. »

Soudain, elle entendit un léger grattement à sa porte. Puis, les yeux agrandis d'horreur, elle vit la poignée tourner dans un sens, puis dans l'autre...

— Ma... ma jolie Laetitia ! fit une voix chevrotante.

Terrifiée, la jeune fille demeura figée sur place.

« Grâce au ciel, j'ai pensé à donner un tour de clef ! »

Elle ne le croyait pas ce vieillard chétif capable de forcer la porte d'un coup d'épaule. Et encore moins de se procurer une échelle afin de passer par la fenêtre !

— Laetitia !

La poignée cessa de tourner. Puis sir Lewis Corlton s'éloigna d'un pas mal assuré.

« Il a certainement trop bu », pensa la jeune fille.

Elle prit une profonde inspiration.

« Oui, il faut que je m'en aille, se dit-elle encore. Cette nuit même, je quitterai le château. »

Mais pour cela, il lui fallait un minimum d'argent. « J'espère que mon oncle n'a pas encore trouvé le moyen d'ouvrir le coffre-fort. Je sais que mon père y gardait toujours une certaine somme... »

Elle commença à faire ses bagages, mettant dans un sac de voyage en cuir souple les robes de sa mère, un peu de lingerie, ses objets de toilette, ainsi que son bracelet en perles et le collier d'or que sa grand-mère lui avait offert autrefois et qu'elle n'avait jamais porté, car sa mère estimait qu'un tel bijou ne convenait pas à une jeune fille n'ayant pas encore fait son entrée dans le monde.

Puis elle revêtit l'ensemble de voyage en drap noir qui avait appartenu à la défunte. Ces vêtements semblaient avoir été coupés pour elle, car sa mère avait gardé la silhouette d'une adolescente.

Lorsqu'elle jugea que son oncle et sir Lewis devaient maintenant dormir, elle descendit sur la pointe des pieds, une lampe à pétrole à la main, et se rendit dans le bureau de son père.

Elle retroussa le nez en pénétrant dans cette pièce qui sentait le

tabac refroidi. Une bouteille de cognac était posée sur la table, à côté de cendriers débordants de mégots. Une autre, complètement vide, gisait sur le tapis.

Sans perdre de temps, elle alla faire jouer la combinaison du coffre-fort, puis elle tourna les manettes. La porte s'ouvrit, découvrant une petite liasse de billets de dix livres sterling qu'elle mit dans sa poche sans même les compter.

« Me voilà sauvée... pour le moment, du moins ! De toute façon, j'ai l'intention de travailler. »

Par la suite, elle pourrait toujours vendre le collier d'or de sa grand-mère... Cela la fit penser aux bijoux de sa mère. Comment avait-elle pu oublier cela ? Dans une sacoche en daim noir, posée sur l'étagère la plus haute du coffre-fort, elle découvrit les étuis contenant la rivière de diamants, le collier d'émeraudes, celui de rubis, le précieux diadème et les bagues de prix. Sans hésiter une seconde, elle s'en empara.

« Je ne vais sûrement pas laisser cela à mon oncle ! D'autant plus que, logiquement, ces bijoux devraient me revenir. »

Après avoir soigneusement fermé le coffre-fort, dans lequel ne restaient plus maintenant que des papiers dépourvus de valeur, elle regagna sa chambre.

« Oui, me voilà sauvée », se redit-elle en mettant la sacoche en daim au fond du sac de voyage.

Mais comment allait-elle partir ?

« Je demanderai à Below de me conduire à la gare où je prendrai le premier train pour Londres. »

À la perspective de se lancer ainsi dans l'aventure, elle se sentit envahie d'angoisse.

« Mère, veillez sur moi ! Si vous pouvez me voir de là-haut, vous comprenez que je ne peux pas rester ici », se dit-elle en essuyant une larme.

Il ne lui restait plus qu'à attendre que l'aube se lève. Tout habillée, elle s'allongea sur son lit. Mais son état de nervosité était tel quelle savait déjà qu'elle ne parviendrait pas à dormir.

— Que faites-vous ici à une heure pareille, mademoiselle Laetitia ? s'étonna Below, le responsable des écuries.

Le jour n'était pas encore levé. A la lueur de l'une des lanternes qui éclairaient la cour pavée, il vit que la jeune fille était en tenue de voyage et portait un grand sac.

— Vous... vous partez ?

— Il n'y a qu'à vous que je peux faire confiance, Below. Ai-je tort ? Il parut choqué.

— Bien sûr que non. Si vous avez besoin d'aide, je suis là.

— Vous ne direz rien à mon oncle ?

— Mademoiselle Laetitia, comment pouvez-vous me poser une pareille question ? Autant je respectais le défunt milord, autant je...

Sans achever sa phrase, il se détourna.

— Mieux vaut que je ne dise pas ce que je pense de celui qui vient de s'installer à la place de votre père. Mais sachez que tout le monde le déteste déjà sur le domaine.

— Cela ne m'étonne pas, Below.

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— Je ne veux pas rester un jour de plus au château.

Le responsable des écuries parut inquiet.

— N'est-ce pas une décision un peu prématurée ? Vous devriez attendre un peu, voir comment s'organisent les choses...

— Avez-vous vu sir Lewis Corlton ?

— Le vieil homme qui est arrivé hier dans une superbe berline tirée par quatre chevaux de toute beauté ?

— Je n'ai pas vu cet attelage. Mais j'ai vu sir Lewis.

Laetitia frissonna d'horreur.

— Il veut m'épouser ! Et mon oncle, qui est devenu mon tuteur, est prêt à me vendre.

— Vous... vous vendre ?

— Je l'ai entendu demander à sir Lewis cent mille livres sterling pour consentir au mariage.

— Ce n'est pas possible ! Ils plaisantaient ?

— Pas du tout. Et cette nuit, sir Lewis a essayé d'entrer dans ma chambre. Heureusement que j'avais fermé la porte à clef !

Below sursauta.

— Mais c'est très grave, cela ! L'avez-vous dit à votre oncle ?

— Vous pensez qu'il me défendrait ? lança-t-elle avec amertume.

— Non, hélas !

— Dans ces conditions, je ne vois qu'une solution : la fuite.

— Vous voulez quitter la demeure où vous êtes née, mademoiselle Laetitia ?

— Si je ne pars pas, je vais devenir, avec la bénédiction de mon oncle, le jouet d'un vieux débauché.

— C'est terrible !

Le responsable des écuries réfléchit un instant.

— Avez-vous de l'argent ?

— J'en ai suffisamment pour le moment. Et j'ai emporté les bijoux de ma mère. Tout au moins ceux que mon oncle n'avait pas offerts aux... aux dames qu'il a invitées.

— Quelle honte ! Savez-vous seulement où aller ?

— Euh... C'est-à-dire que...

— Pourquoi n'iriez-vous pas vous installer chez moi ? suggéra-t-il. Ma femme serait ravie de vous recevoir.

C'était bien tentant ! La jeune fille savait qu'elle serait accueillie avec chaleur chez ces braves gens.

Mais comment pouvait-elle leur imposer sa présence alors que Below allait se retrouver sans emploi ? Par ailleurs, les villageois risquaient de parler... Et si son oncle apprenait qu'elle s'était réfugiée tout près du château, il n'hésiterait pas à aller la chercher.

« Ce n'est pas qu'il tienne à moi, mais pour lui, je représente cent mille livres. Une véritable fortune ! »

À voix haute, elle déclara :

— Je vous remercie infiniment, Below. J'apprécie beaucoup votre proposition. Cependant, je ne pense pas qu'il serait très prudent que je reste dans les environs.

— Je comprends, admit-il.

Après un silence, il redemanda :

— Savez-vous seulement où aller ?

Laetitia n'en avait aucune idée. Mais comme elle ne voulait pas inquiéter ce brave homme qui la connaissait depuis toujours, elle répondit :

— J'ai l'intention d'aller demander l'hospitalité à la mère de mes cousins James et John.

En réalité, elle avait déjà décidé de ne pas imposer sa présence - la présence d'une cousine pauvre - à sa cousine Mathilde, la mère des jumeaux.

« Non, je dois me débrouiller seule. Ah, heureusement que j'ai entendu mon oncle et ce sir Lewis Corlton disposer de moi comme de... d'une marchandise ou d'une jument. »

Rassuré, le responsable des écuries hocha la tête.

— Ah, très bien !

— Puis-je vous demander de me conduire à la gare, s'il vous plaît, Below ?

— Naturellement, mademoiselle. Vous savez bien que vous pouvez compter sur moi. Mais vous avez tout votre temps : le premier train pour Londres ne part pas avant six heures et demie.

— J'aime mieux être en avance qu'en retard.

Below attela deux chevaux à une calèche. Et moins de dix minutes plus tard, ils descendaient au petit trot un chemin herbeux qui permettait de rejoindre la route car, par prudence, Below avait évité d'emprunter la grande allée du château.

Comme l'avait prévu Laetitia, la gare était encore fermée quand ils arrivèrent devant.

— Je ne peux pas vous laisser là toute seule, fit Below d'un air soucieux.

— Et pourquoi pas ? Regagnez vite le château, Below. Je ne veux pas que vous ayez des ennuis si mon oncle s'aperçoit que vous m'avez

aidée.

— Quels autres ennuis voulez-vous qu'il me fasse ? De toute façon, je suis renvoyé.

Plus soucieux que jamais, il ajouta :

— C'est pour vous que je m'inquiète, mademoiselle Laetitia.

— Vous avez tort. Je vais être en sécurité chez mes cousins. Surtout, ne racontez à personne que j'ai pris le train pour Londres.

— Ça va sans dire, mademoiselle Laetitia.

La jeune fille soupira.

— Quand je pense que, quelques jours auparavant, notre vie se déroulait sans aucune histoire. Et brusquement...

En la voyant essuyer une larme, le responsable des écuries s'écria :

— Je vous en supplie, mademoiselle Laetitia, ne pleurez pas !

Elle s'efforça de sourire.

— Vous avez raison. Cela ne sert à rien.

Il descendit de voiture et lui tendit son sac avant de lui serrer chaleureusement la main.

— Bonne chance, mademoiselle.

— À vous aussi, Below. Maintenant, rentrez vite !

Elle se haussa sur la pointe des pieds et embrassa la joue rugueuse de cet homme qui travaillait au château depuis près de vingt ans. N'était-ce pas lui qui l'avait mise sur son premier poney, alors qu'elle marchait à peine ?

— Merci pour tout, Below.

— Bonne chance, mademoiselle, répéta-t-il.

Quelques instants plus tard, la voiture partait.

Laetitia la suivit des yeux et attendit qu'elle ait disparu pour aller se réfugier sous une sorte d'appentis.

La gare était toujours fermée. Tout se déroulait exactement comme elle l'avait prévu.

Après avoir ôté le chapeau noir que sa mère avait acheté pour assister aux obsèques d'un lointain cousin, elle cacha sa chevelure blonde sous une perruque grise qui sentait la naphthaline. Elle l'avait trouvée au grenier, dans la malle où l'on rangeait les accessoires des bals masqués. Cette étrange coiffure dotée à la fois d'un sévère chignon et d'une frange quelque peu grasseuse la transformait totalement.

Elle mit ensuite les lunettes cerclées d'acier qu'elle avait découvertes dans la même malle. Des lunettes dont les verres n'étaient pas correcteurs, mais tout simplement transparents.

« J'ai l'air d'avoir au moins soixante ans », se dit-elle.

Ainsi déguisée, elle ne serait pas importunée et trouverait plus aisément du travail. Qui, en effet, accorderait sa confiance à une jeune personne de dix-huit ans à peine ? Avec sa tenue noire, elle était sûre

de correspondre parfaitement au personnage dont elle voulait donner l'image : celle d'une institutrice d'un certain âge. Une institutrice pas très commode...

Une dizaine de minutes plus tard, le chef de gare, qui tenait également les fonctions de guichetier, ouvrit la porte de cette petite station de campagne. Jusqu'à présent, Laetitia était la seule voyageuse.

— Je voudrais un billet pour Londres, s'il vous plaît, monsieur, demanda-t-elle.

— En quelle classe ?

Elle hésita. En temps ordinaire, elle aurait choisi une première classe, et un compartiment pour dames seules. Mais la demoiselle de bonne famille qui devait être présentée à Sa Majesté la reine Victoria au cours de la saison prochaine avait disparu, faisant place à une vieille demoiselle à l'air plutôt revêche. Et, même si cette soi-disant vieille demoiselle ne manquait pas d'argent pour le moment, elle devait ménager ses finances.

— En seconde, s'il vous plaît, répondit-elle enfin.

— Voilà, madame, fit le chef de gare sans se donner la peine de mieux la regarder.

« Il ne m'a pas reconnue ! » se dit la jeune fille avec satisfaction.

Quand le train arriva, elle monta dans un wagon de deuxième classe où avaient déjà pris place trois personnes. Un employé aux manches de lustrine et au visage las, ainsi qu'une jeune mère de famille accompagnée par un petit garçon de trois ou quatre ans.

Dès que le train démarra, l'enfant s'agrippa à la jupe de Laetitia. Gênée, la mère le tira en arrière.

— Vas-tu laisser la dame tranquille ?

— Oh, il ne me dérange pas, assura la jeune fille en souriant. Il est si mignon !

La mère de famille lui adressa un coup d'œil presque méfiant. Elle paraissait surprise de l'entendre parler avec autant de compréhension. Et Laetitia se sentit rougir... Car sa réaction ne correspondait pas à celle qu'aurait eue la personne dont elle voulait donner l'image.

Elle tourna la tête et feignit de contempler le paysage. Quand elle aperçut les tours du château entre les arbres, elle eut l'impression que son cœur se déchirait.

Quelques jours auparavant, elle avait enterré ses parents. Et avec l'arrivée de son oncle, tout ce qui constituait son existence avait fini de s'écrouler. Maintenant, elle était seule au monde...

« Mon Dieu, que vais-je devenir ? se demanda-t-elle avec angoisse. Mère, aidez-moi, je vous en supplie ! »

Elle suivit des yeux un petit nuage blanc qui flottait dans le ciel et, mentalement, continua à s'adresser à sa mère.

« Vous aviez raison de mal juger Hugh Forbisher. Il est parti au moment où j'avais le plus besoin de lui. Quant à mon oncle Peter, le frère de mon père, il était prêt à me vendre à un horrible vieillard ! Dans ces conditions, comment aurais-je pu rester à Cavenham ? »

Deux vieilles dames aux mines acerbes montèrent dans leur compartiment à l'arrêt suivant. Reconnaisant vraisemblablement Laetitia pour l'une des leurs, elles lui adressèrent un sourire pincé.

La jeune fille fit mine de dormir jusqu'à l'arrivée du train sous les hautes verrières de la gare de Paddington, une heure et demie plus tard.

Elle prit son sac, adressa un rapide signe de la tête aux autres voyageurs et sauta d'un bond sur le quai -avec beaucoup plus de légèreté que ne l'aurait fait une dame respectable.

D'ordinaire, c'était avec ses parents qu'elle se rendait à Londres en voiture. Quand, très rarement, ils empruntaient le train, une calèche aux armes du comte de Cavenham les attendait toujours devant la gare. Cette fois, il ne fallait pas y compter...

Laetitia ralentit le pas.

« Que faire, maintenant ? Je pourrais prendre une chambre dans l'un de ces petits hôtels, là-bas... »

Elle se souvint soudain qu'une pension de famille très correcte se trouvait non loin de l'hôtel particulier de ses parents.

« Dans cet élégant quartier que je connais bien, je me sentirai plus à l'aise qu'ici », se dit-elle.

Elle monta dans le premier fiacre de la longue file, après avoir donné le nom de la rue.

Le cocher lui adressa un coup d'œil indifférent.

— Quel numéro ?

— Je ne m'en souviens plus. C'est une pension de famille qui s'appelle... Ah ! Brookfield House !

Il hocha la tête.

— Oui, je vois.

La voiture partit au petit trot de son cheval noir. La jeune fille eut un pincement au cœur en pensant à Lady Black. Elle tenta de se raisonner.

« Je ne devrais pas m'inquiéter. Elle sera bien soignée chez les Coppey, et je peux compter sur Freddy pour la sortir régulièrement. »

Une larme glissa sur sa joue. Elle l'écrasa avec brusquerie.

« A quoi bon m'appesantir sur mon malheur ? Il faut que je fasse appel à toutes mes forces pour affronter cet inconnu qui s'ouvre devant moi. »

À cette pensée, elle frémit.

« Que vais-je devenir ? » se demanda-t-elle, peut-être pour la cinquantième fois.

La voix du cocher la ramena à l'instant présent. Perdue dans ses pensées, elle ne s'était pas aperçue qu'ils se trouvaient devant la Brookfield House.

Elle régla la course et entra dans le petit hall de cette pension de famille qui sentait bon l'encaustique et la lavande.

Une femme au chignon blanc apparut et la dévisagea sans beaucoup d'aménité.

— Madame ?

— Mademoiselle, corrigea la jeune fille.

Comprenant qu'elle ne pouvait plus donner son véritable nom, elle déclara :

— Mlle Lettice... Lettice... euh, Forbisher.

Elle s'en voulut aussitôt d'avoir choisi le nom de celui qui l'avait cruellement trahie. Mais il était trop tard.

— Oui, mademoiselle Forbisher ?

— Auriez-vous une chambre libre ?

— Pour combien de temps ?

— Euh... je ne le sais pas encore. Je viens d'arriver à Londres et il faut que je cherche un emploi.

Elle paraissait soudain perdue, et son interlocutrice se radoucît quelque peu.

— Vous avez de la chance : une petite chambre vient de se libérer sous les toits. Si du moins cela ne vous ennuie pas de monter quatre étages ?

Soulagée d'avoir trouvé un abri, la jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Pensez ! Quatre étages ? Ce n'est rien.

La directrice de la pension haussa les épaules, tout en agitant une sonnette de cuivre.

— Certaines personnes ont des rhumatismes. Vous avez de la chance de ne pas en souffrir.

— Je l'admets, fit Laetitia avec une gravité feinte.

En réalité, elle était ravie de constater à quel point son déguisement était réussi.

« Tout le monde s'y laisse prendre ! »

Une domestique apparut.

— Vous m'avez appelée, madame ?

— Oui, Jane. Conduisez Mlle Forbisher à la chambre n° 15, s'il vous plaît. Elle a été faite ?

— Oui, madame.

— Allez y jeter un coup d'œil, mademoiselle Forbisher. Et si cela vous convient, vous viendrez me régler trois jours à l'avance.

Prévenant les éventuelles objections de cette cliente inconnue, elle ajouta :

— C'est la règle ici.

— Je comprends parfaitement, madame.

La jeune fille se retrouva dans une pièce mansardée qui lui rappela les chambres des domestiques, au château. Le mobilier était composé d'une armoire et d'une commode en pitchpin, d'une table de toilette, de deux chaises et d'un lit étroit recouvert de piqué blanc.

— Alors ? interrogea la domestique.

— Cela me semble très bien.

— On monte un broc d'eau chaude une fois par jour, le soir vers sept heures, récita l'employée. Le petit déjeuner est servi à huit heures du matin et le dîner à huit heures du soir. Ils sont comptés dans le prix de la pension. Nous ne préparons pas de déjeuner.

— Parfait.

— Alors, vous la prenez ?

— Bien sûr.

— Je vais dire ça à madame Brookfield. Une fois que vous serez installée, n'oubliez pas de descendre la régler.

— Non, non. Ne vous inquiétez pas.

Laetitia rangea les quelques effets qu'elle avait emportés. L'armoire ne fermait pas à clef, et la serrure de la porte lui parut bien fragile. Même si cette pension de famille paraissait fort convenable, elle jugea plus prudent de ne pas y laisser son argent ni les bijoux de sa mère.

« Il ne manquerait plus que l'on me vole tout cela ! se dit-elle avec inquiétude. Je serais vraiment perdue, et il ne me resterait plus qu'à me jeter dans la Tamise... »

Elle distribua ses billets et les bijoux dans ses poches et après avoir fermé soigneusement sa porte, descendit.

— Il paraît que la chambre vous convient ? demanda Mme Brookfield.

— En effet.

— Dans ce cas, vous me devez, pour les trois nuits à venir, quatre-vingt-dix shillings.

Cela parut très raisonnable à la jeune fille qui s'empessa de régler la somme demandée, à la grande surprise de la directrice de la pension de famille, qui s'attendait à ce qu'elle proteste et était prête à baisser son prix.

— Maintenant, vous allez chercher du travail ? demanda-t-elle avec bonne humeur, après avoir enfoui l'argent dans sa poche.

— C'est cela.

— Quel genre de travail ?

— Institutrice, secrétaire...

— Il y a une agence de placement au coin de la rue.

— Vraiment ?

— Adressez-vous à Mme Greasby de ma part, vous serez bien

reçue.

Laetitia pénétra dans la salle d'attente de l'agence de placement : une pièce éclairée par une unique fenêtre donnant sur une cour étroite. Le bureau de Mme Greasby devait se trouver derrière la porte sur laquelle était apposée une pancarte annonçant pompeusement : *Direction.*

Sur une estrade, assise derrière une table en bois blanc, une employée alignait des colonnes de chiffres sur un gros registre. Elle jeta un coup d'œil indifférent à la nouvelle venue, tout en lui indiquant une place au bout de l'un des bancs dépourvus de dossier qui s'alignaient devant elle.

« On se croirait à l'école du village », pensa Laetitia.

Dix ou douze personnes se trouvaient déjà là. À leur allure et à leurs vêtements, la jeune fille devina qu'il s'agissait de femmes de chambre ou de valets en quête d'un emploi. Personne n'osait parler. On aurait entendu une mouche voler.

« Je me demande si je suis venue frapper à la bonne porte, s'inquiéta la jeune fille. Je suis prête à travailler, mais je n'ai pas spécialement envie de devenir domestique... sinon en dernier recours. »

Une femme à l'air harassé sortit du bureau de Mme Greasby. Elle se dirigea vers l'estrade.

— Il n'y a rien pour moi, fit-elle à mi-voix.

Avec désespoir, elle poursuivit :

— Je vous en supplie, si l'on venait vous demander une bonne repasseuse...

L'employée eut un geste agacé.

— Je sais, je sais ! J'ai pris votre nom et votre adresse. Nous vous préviendrons dès qu'il y aura une place pour vous.

— Mais je...

— N'insistez pas, je vous prie.

Après le départ de la femme, l'employée fit signe à Laetitia de s'approcher.

— Nom, adresse ? demanda-t-elle en ouvrant un carnet.

— Mlle Lettice Forbisher. Je loge actuellement dans la pension de Mme Brookfield.

— Une amie de Mme Greasby, fit son interlocutrice d'un air approbateur. Que cherchez-vous comme emploi ?

— J'aimerais un poste d'institutrice ou de secrétaire.

L'employée ôta ses lunettes.

— Vos références ? Vos certificats ?

— Euh... je ne les ai plus.

La jeune fille improvisa.

— Tout a été brûlé dans l'incendie de la maison d'une cousine chez laquelle j'étais allée passer quelques jours.

— Hum ! Facile à dire... Pour qui avez-vous travaillé ?

— J'ai été la gouvernante de la fille du comte de Cavenham, Mlle Laetitia. Ensuite, je suis devenue la secrétaire de milord. Il était très content de moi.

Tout en prenant quelques notes, l'employée demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée ?

Laetitia baissa la tête.

— Le comte et la comtesse sont morts dans... dans un accident.

— Ah, oui ! Je suis au courant : cette histoire a fait les gros titres des journaux. Vous avez de l'instruction ?

— J'ai fait mes études à Shepton. J'ai également passé un an à Paris et un an à Florence en fin d'études. Je parle couramment français et italien.

— L'Institution de Shepton ! s'exclama l'employée avec un visible étonnement. Comment se fait-il que vous ayez pu aller dans un pensionnat aussi prestigieux ?

— Mes parents avaient encore de l'argent quand... quand j'étais jeune. Puis ils ont eu des revers de fortune, et j'ai dû commencer à travailler.

Son interlocutrice ferma son carnet.

— Bien. Retournez vous asseoir. Mme Greasby vous verra tout à l'heure.

La jeune fille fut appelée environ vingt minutes plus tard, alors qu'elle s'était préparée à passer après ceux qui étaient arrivés avant elle.

On l'introduisit dans le petit bureau de la directrice de l'agence, une femme d'une soixantaine d'années dont les formes opulentes étaient comprimées dans une robe en satin noir aux reflets légèrement verdis.

La jeune fille esquaissa une petite révérence.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, mademoiselle Forbisher.

« Oh, pourquoi ai-je eu l'idée stupide de prendre ce nom détesté ? » se demanda Laetitia.

Elle n'avait pas osé en donner un autre, craignant que l'agence ne

prenne des renseignements à son sujet à Mme Brookfield. Tandis que Mme Greasby l'examinait des pieds à la tête, elle s'efforça de sourire.

— Donc, vous êtes instruite, vous parlez français et italien. Mon assistante me dit que vous avez été gouvernante, puis secrétaire chez le comte de Cavenham, mais que vos références ont brûlé ?

— C'est cela, madame.

La jeune fille soupira.

— Si milord et milady n'avaient pas trouvé la mort dans ce terrible accident, il est probable que je serais toujours au château de Cavenham aujourd'hui. Je me trouve un peu... un peu perdue.

— Et vous voilà à Londres, en quête d'un emploi.

— Je suis venue dans ce quartier que je connaissais bien, car le comte et la comtesse y possédaient un hôtel particulier.

Mme Greasby hocha la tête.

— Exact. Ils l'ont vendu, je ne sais pourquoi. Je suppose qu'ils préféreraient vivre à la campagne.

Laetitia ne jugea pas utile de faire de commentaires.

— Bien ! fit la directrice de l'agence. Pour l'instant, je n'ai rien pour vous, mais si quelque chose se présentait, je vous enverrai tout de suite un message. Vous logez actuellement chez Mme Brookfield ?

— C'est cela, madame.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure.

— Vous... vous n'avez vraiment aucun poste à me proposer ?

— Je viens de vous le dire, mademoiselle Forbisher.

À ce moment-là, un homme fit irruption dans le bureau, malgré les tentatives de l'employée pour l'empêcher d'aller plus loin.

— Ce n'est pas possible ! Milord est furieux !

Vêtu d'une redingote noire, cet homme aux impressionnants favoris gris devait être un majordome, devina Laetitia.

— Milord part demain pour Paris ! Il comptait sur vous pour lui trouver un secrétaire... Et rien ? Toujours rien ?

— Malheureusement, monsieur Greenwood, mes recherches ont été vaines jusqu'à présent. Croyez bien que je le regrette et...

— Milord ne peut pas partir sans un secrétaire ! Et un secrétaire qui parle couramment français !

— C'est bien là le problème. J'ai des secrétaires, j'ai des comptables, mais ils ne parlent pas de langues étrangères et...

— Voilà déjà une semaine que je suis venu vous trouver. Cela vous donnait largement le temps de trouver cet oiseau rare ! Que vais-je dire à milord, moi, maintenant ? Qu'il n'aura personne pour l'aider à la rédaction de son ouvrage sur les nouveaux mouvements artistiques en France ?

Laetitia n'hésita pas.

— Je pourrais aider votre maître, déclara-t-elle. Je suis secrétaire,

je parle français, j'ai passé un an à Paris, et l'art me passionne.

Le majordome la toisa, visiblement décontenancé. Puis il haussa les épaules.

— Milord veut *un* secrétaire. Il n'a jamais parlé d'*une* secrétaire.

— Sinon, je vous aurais immédiatement proposé Mlle Forbisher, assura la directrice de l'agence, attrapant la balle au bond. C'est une excellente secrétaire dont son dernier employeur, le comte de Cavenham, n'a jamais eu qu'à se louer.

— Vous étiez la secrétaire du comte de Cavenham ? demanda le majordome à la jeune fille.

— Oui, monsieur. Pendant de longues années... jusqu'à sa mort tragique.

— Tragique, en effet ! Milord, qui avait bien connu le comte et la comtesse de Cavenham, en a été très affecté.

« Qui peut bien être cet homme qui connaissait mes parents ? » se demanda la jeune fille, intriguée.

Tant de lettres de condoléances étaient arrivées au château après les obsèques...

Le majordome hésita.

— Écoutez, étant donné l'urgence de la situation, je crois que je peux vous conduire auprès de milord. On verra bien quelle sera sa réaction.

En baissant la voix, il ajouta :

— Entre nous, il est assez misogyne. Si vous étiez une jeune personne un peu... euh, un peu...

« Avenante ? » suggéra Laetitia intérieurement.

— Jamais je ne vous proposerais de venir vous présenter.

— Puisque le temps presse, emmenez donc Mlle Forbisher, dit Mme Greasby qui devait tenir à sa commission. Dites-lui bien que je n'ai personne d'autre pour le moment.

— Je l'ai compris. Bon ! Vous venez, mademoiselle ?

Tout allait soudain trop vite !

« Et si, par hasard, j'avais déjà rencontré ce milord ? »

Avec inquiétude, elle demanda :

— Est-ce loin ?

— Non, c'est tout près d'ici. Pourquoi ? Vous avez des rhumatismes ?

« Décidément, mon déguisement est parfait : tout le monde pense que je souffre de rhumatismes ! » pensa Laetitia, amusée.

— Vous marchez difficilement ? insista le majordome.

— Non, pas du tout.

— Le duc Charles de Lymington habite tout près d'ici.

Le duc de Lymington ! Son hôtel particulier, le plus beau de la rue, se trouvait à deux ou trois cents mètres de celui des Cavenham.

Laetitia avait souvent admiré cette impressionnante demeure précédée d'une cour pavée et, surtout, le magnifique jardin que l'on apercevait derrière.

Elle savait que le duc était venu parfois dîner chez ses parents mais elle n'avait jamais eu l'occasion de le rencontrer, car elle était encore en pension à l'époque.

Quelque peu soulagée, elle sourit.

— Très bien, monsieur. Je vous suis.

— *Une* secrétaire ! Une femme ! Mais où avez-vous la tête, Greenwood ?

Les échos d'une voix furieuse parvinrent jusqu'à la jeune fille, que le majordome avait laissée dans un hall somptueux orné de statues grecques.

— Milord, c'est cela... ou bien vous partez demain sans secrétaire.

— Du chantage, Greenwood ?

— Je ne me le permettrais pas, milord. Mais Mme Greasby n'ayant personne d'autre à vous proposer, je me suis permis de revenir avec cette dame. Peut-être pourriez-vous au moins la voir ?

— Ah ! Vous prenez par moments de ces initiatives, Greenwood...

Il y eut un silence.

— Enfin, si elle est là... soupira le duc.

— Je vous l'amène tout de suite, milord.

Le duc laissa échapper un rire bref.

— Vous ne perdez jamais de temps, Greenwood.

Quelques instants plus tard, le majordome vint chercher la jeune fille.

— Milord va vous recevoir.

— Il n'a pas l'air très content, ne put-elle s'empêcher de remarquer.

— Oh ! Je n'avais pas bien fermé la porte ? Vous l'avez entendu ?

— Que peut-il donc reprocher aux femmes ?

— Je vous ai dit qu'il était un peu misogyne.

— Un peu seulement ?

— Disons beaucoup.

À mi-voix, il ajouta :

— Sa fiancée lui a joué autrefois un mauvais tour. Il s'est aperçu qu'elle n'en voulait qu'à sa fortune.

Gêné, le majordome se redressa.

— Mais pourquoi faut-il que je raconte cela, moi ? marmonna-t-il. Allons, venez !

Il emmena la jeune fille le long d'un couloir dont les fenêtres donnaient sur le jardin fleuri de roses et de clématites, puis il ouvrit la porte d'un bureau-bibliothèque.

L'homme qui se tenait debout derrière une table de travail surchargée de dossiers se leva à l'entrée de la jeune fille.

— Bonjour, mademoiselle, fit-il avec brusquerie.

Il fixa Laetitia de son regard gris étincelant de colère.

— Asseyez-vous.

C'était un homme d'une trentaine d'années aux cheveux sombres en désordre. Il avait ôté sa veste et relevé les manches de sa chemise sur ses avant-bras musclés et bronzés.

« Comme il est beau ! » se dit la jeune fille.

Aussitôt, elle s'en voulut d'avoir de telles pensées.

« Je ferais mieux de lui donner une bonne impression de moi. Car cela m'arrangerait beaucoup de partir en France. Ce n'est pas là-bas que l'horrible sir Lewis Corlton pourrait me retrouver, tandis qu'à Londres... qui sait ? »

L'apparence réservée de Laetitia parut calmer l'aristocrate.

— Vous êtes secrétaire ?

— Oui, milord.

— Et vous vous appelez...

— Lettice Forbisher, milord.

— Montrez-moi vos références.

— Mon dernier employeur aurait été bien en peine de m'en donner. C'était le comte de Cavenham, qui est mort dans un terrible accident voici une dizaine de jours.

Sans que sa voix tremble, elle poursuivit posément :

— J'ai été sa secrétaire pendant toutes ces dernières années, et je pense qu'il était satisfait de mon travail, sinon il m'aurait renvoyée car il était très exigeant. Avant cela, j'ai été la gouvernante de sa fille.

Le duc hocha la tête.

— Ah, oui ! Les Cavenham avaient une petite fille...

« Elle a grandi, et vous la voyez devant vous, milord. »

— Je crois l'avoir aperçue une fois chez eux, à Londres. Une enfant blonde de neuf ou dix ans... poursuivit le duc. Les Cavenham possédaient un hôtel particulier non loin d'ici.

— En effet, milord. Au n° 12.

— C'est cela. Je ne comprends pas pourquoi ils ont vendu cette belle demeure...

Laetitia n'allait certainement pas lui donner d'explications. Voyant que le duc semblait s'être quelque peu radouci, elle n'hésita pas à déclarer :

— Je suis maintenant à la recherche d'un emploi et Mme Greasby, ne parvenant pas à trouver de secrétaire correspondant exactement à vos desiderata, m'a poussée à venir me présenter. Je peux vous dire, milord, que je suis travailleuse, discrète et prête à faire mon maximum pour vous donner satisfaction.

— Hum ! Je suppose que vous vous occupiez du courrier du comte de Cavenham, de sa comptabilité, etc.

— C'est cela, milord.

— Mon propre secrétaire se charge de tout cela. De toute façon, il restera à Londres pendant mon séjour à Paris. Mais j'ai besoin d'emmener avec moi une personne intelligente, capable de classer tous les documents que j'ai déjà réunis au sujet des artistes qui révolutionnent la peinture.

Les grands yeux bleus de la jeune fille étincelèrent derrière ses lunettes cerclées de métal.

— Oh ! Les impressionnistes ? Renoir, Monet, Manet...

— Vous avez entendu parler d'eux ? s'étonna-t-il.

— Naturellement. J'admire les impressionnistes, tout comme ces grands peintres que sont Cézanne et Gauguin.

Elle sourit.

— Il y a aussi le douanier Rousseau et son univers naïf.

Toutes les préventions que le duc avait à l'égard d'une secrétaire disparurent comme enchantement.

— Jamais je n'aurais pensé demander à Mme Greasby de me trouver quelqu'un connaissant la peinture française actuelle ! Quel miracle !

Il parut soudain inquiet.

— Mais parlez-vous français, mademoiselle Forbisher ? demanda-t-il dans la langue de Molière.

Elle lui répondit dans son excellent français :

— Oui, milord. Mme Greasby sait que je suis allée à Shepton.

— Shepton ? Vraiment ?

Voyant le duc hausser les sourcils, elle enchaîna :

— Mes parents disposaient encore de certains moyens à l'époque. Cela m'a permis de faire mes études dans cette excellente institution pour jeunes filles. Études que j'ai terminées à Paris et à Florence, ce qui me vaut de parler français et italien.

Elle soupira.

— Puis ils ont eu des revers de fortune...

« Ce qui est bien vrai, hélas ! »

— ... et j'ai dû travailler pour gagner ma vie, conclut-elle, toujours en français.

Le duc en revint à l'anglais.

— Je commençais à désespérer de trouver une personne capable de m'aider. Certes, j'aurais pu engager un secrétaire français ayant quelques connaissances du bouillonnement artistique actuel... Mais aurait-il parlé anglais ?

Quand il se leva, la jeune fille l'imita.

— Mademoiselle Forbisher, c'est le ciel qui vous envoie !

s'exclama-t-il. Greenwood, mon majordome, a eu raison de vous amener ici.

La jeune fille retint sa respiration.

— Je... je suis engagée ?

— C'est évident !

Il sonna.

— Greenwood va vous conduire auprès de mon secrétaire qui vous donnera toutes les précisions au sujet de votre salaire. Nous partirons demain matin à sept heures et irons jusqu'à Douvres en voiture. Habitez-vous loin d'ici ?

— Je loge dans la pension de famille de Mme Brookfield, à deux pas. Je serai ici à sept heures.

— Parfait. Soyez ponctuelle, surtout !

— Cela va sans dire, milord.

Sur ces mots, Laetitia fit une révérence.

— Merci infiniment de m'avoir engagée, milord.

Greenwood arriva sur ces entrefaites.

— Vous avez sonné, milord ?

— Oui. Conduisez Mlle Forbisher auprès de mon secrétaire, s'il vous plaît, Greenwood.

— Tout de suite, milord.

La jeune fille fit une autre révérence avant de quitter la pièce. Si elle s'était écoutée, elle aurait sauté de joie dans le couloir !

— Alors ? demanda le majordome. Tout va bien, j'ai l'impression ?

— Oui, je suis engagée.

— Bravo ! Je suis content... Parce que si milord avait décidé que vous ne faisiez pas l'affaire, j'aurais eu droit à un savon.

— En fin de compte, je ne passerai qu'une nuit ici, madame, dit Laetitia à la directrice de la pension de famille.

Mme Brookfield fronça les sourcils.

— Déjà ? On ne rembourse pas les avances.

— Je le comprends parfaitement.

La jeune fille n'allait pas regretter les shillings qu'elle avait déjà versés.

« Demain, je pars pour la France ! J'ai trouvé un travail passionnant, je serai correctement payée, et je vais revoir les magnifiques tableaux qui m'ont fascinée lorsque j'étais à Paris... »

Une période un peu moins noire s'ouvrait donc devant elle ?

— Mme Greasby vous a déjà procuré un emploi ? demanda Mme Brookfield.

— Je vais devenir la secrétaire du duc de Lymington, qui écrit un livre sur les tendances artistiques actuelles.

— Les... les tendances artistiques actuelles ? répéta son interlocutrice, qui paraissait soudain un peu perdue. Tiens donc...

Elle fronça les sourcils et passa à autre chose.

— Le duc de Lymington, avez-vous dit ? Ce cynique...

— Cynique, lui ? s'étonna Laetitia. Je n'en ai pas eu l'impression.

— Sa réputation n'est plus à faire. Il multiplie les aventures avec de jolies femmes. Des femmes mariées peu farouches qui s'ennuient... Elles croient avoir trouvé le grand amour, mais cela ne dure jamais, et une fois qu'il leur a signifié la rupture, elles n'ont plus que leurs yeux pour pleurer.

En haussant les épaules, Mme Brookfield poursuivit :

— Tout cela parce que milord aurait eu à vingt ans un chagrin d'amour ! Une jeune fille se serait moquée de lui, et depuis, il croit que toutes les femmes sont pareilles.

Laetitia commençait à comprendre les raisons de la misogynie de son employeur.

Mme Brookfield laissa échapper un petit rire.

— Remarquez, vous, vous ne craignez rien !

La jeune fille ne se vexa pas.

— Mais si vous aviez trente ans de moins, poursuivit la directrice de la pension de famille, il est probable que, comme toutes les autres, vous tomberiez amoureuse de lui...

Accoudée au bastingage du ferry-boat, Laetitia contemplait les falaises blanches de Douvres qui s'éloignaient lentement.

Quand elle était arrivée un peu avant sept heures du matin chez le duc de Lymington, une berline de voyage attendait déjà devant le perron. Un valet en livrée aidait le cocher à retenir les quatre pur-sang qui ne demandaient qu'à s'élancer sur la route.

C'était le majordome qui lui avait ouvert la porte.

— Ah, vous êtes à l'heure, mademoiselle !

— Naturellement. Ne dit-on pas que l'exactitude est la politesse des rois ?

— Outre une franchise absolue, milord tient à la ponctualité la plus rigoureuse. N'oubliez jamais cela. Le moindre petit retard vous vaudra quelques remarques cinglantes.

— J'espère que cela n'arrivera pas.

En riant, elle avait ajouté :

— Ne me faites pas croire que votre maître est un ogre.

Greenwood lui avait alors adressé un coup d'œil narquois avant de déclarer d'un air mystérieux :

— Il est un ogre pour certaines femmes. Mais vous n'avez rien à redouter. Même s'il avait très faim, il ne vous avalerait pas toute crue.

Il croyait que la vieille demoiselle qu'il avait en face de lui était incapable de comprendre des allusions qu'il devait considérer très

finies. Il ignorait que « Mlle Forbisher » savait à quoi s'en tenir au sujet de son employeur, après avoir eu droit aux ragots colportés par Mme Brookfield.

Pendant le voyage jusqu'à Douvres, le duc n'avait pas adressé une seule fois la parole à sa secrétaire. Le regard sombre, perdu dans ses pensées, il regardait le paysage défiler tandis que les quatre pur-sang qui composaient l'attelage allaient au grand trot.

La jeune fille examinait à la dérobée son beau profil. Un front haut, un nez légèrement aquilin, un menton volontaire...

« Oui, il est très beau, avait-elle de nouveau pensé. Je comprends que les femmes tombent amoureuses de lui. Mais cela ne risque pas de m'arriver ! S'il a été déçu par l'attitude d'une femme, ne l'ai-je pas été, moi aussi, par celle de Hugh Forbisher ? »

Et elle avait encore une fois regretté de ne pas avoir pensé à trouver un autre nom, lorsqu'elle avait dû donner son identité à l'agence de placement.

« C'est sans véritable importance. Le principal, c'est que j'échappe à mon oncle et à cet horrible sir Lewis Corlton. »

Elle se sentit soulagée.

« Maintenant, je leur ai échappé pour de bon. Jamais ils n'auront l'idée de me chercher à Paris. Et comment me retrouveraient-ils sous un pareil déguisement ? Mais je veux bien croire qu'ils tenteront de me retrouver. Car mon oncle doit être furieux à la pensée d'avoir perdu cent mille livres sterling ! Quant à sir Lewis, qui comptait sur moi pour recouvrer sa jeunesse enfuie... »

Elle frissonna.

« Mon Dieu, quelle horreur ! »

— Vous avez froid, mademoiselle ? demanda le duc de sa voix à la fois chaude et grave.

Il venait de s'accouder à ses côtés.

— Froid ? Oh, non, pas du tout, milord. Il fait un temps délicieux.

Le soleil brillait sur une mer très calme. Seule une brise légère soufflait, apportant une puissante odeur d'iode.

« Elle s'exprime d'une manière très cultivée, pensa Charles de Lymington. Ce qui n'a rien d'étonnant si elle a vraiment fait ses études à Shepton. »

À voix haute, il déclara :

— J'ai été surpris que vous connaissiez les noms des peintres qui ont révolutionné l'art.

— Lorsque j'étais à Paris, je courais toutes les expositions. Cela me passionnait.

— Je peux le comprendre, car je suis moi-même passionné par ces artistes de la lumière.

— *Les Artistes de la Lumière...* répéta-t-elle. Voilà qui ferait un bon

titre !

— Quelle excellente idée !

— Vous trouvez ? Oh, cela me fait plaisir ! s'exclama-t-elle avec chaleur.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle se sentit rougir.

« Je ne suis qu'une secrétaire, je ne dois pas l'oublier. J'ai tort de lui parler comme si j'étais son égale. »

Elle s'éclaircit la gorge.

— Certes, il ne faut pas tout rejeter. L'art académique a du bon, mais les impressionnistes sont fascinants.

— On ne parlait pratiquement pas d'eux à l'époque où vous avez terminé vos études.

« Aïe ! » se dit Laetitia.

Elle avait intérêt à réfléchir avant de dire quoi que ce soit. Cela lui rappela ce que répétait sa Nanny.

— Il faut tourner sept fois votre langue dans votre bouche avant de l'ouvrir, mademoiselle Laetitia.

La jeune fille tenta de rattraper son impair.

— Je suis retournée à Paris depuis.

Le duc demeura silencieux. Cette Mlle Forbisher l'intriguait. Pourtant, elle n'était guère séduisante avec ses cheveux gris fer, ses lunettes et ces vêtements noirs qui la faisaient ressembler à une corneille.

— Me permettez-vous de vous poser une question un peu indiscreète, mademoiselle ?

Un peu inquiète, la jeune fille se raidit. Qu'allait-il donc lui demander ?

— Je vous en prie, milord. Je répondrai à vos questions si... si je le peux.

— Je vous vois en grand deuil. Auriez-vous récemment perdu une personne de votre famille ?

Laetitia avait tant pleuré au moment de la mort de ses parents qu'elle croyait ses larmes taries à jamais. Or, à son grand embarras, elles jaillirent et se mirent à couler sur ses joues veloutées.

— Ex... excusez-moi, milord. Je ne m'attendais pas à... à une question aussi directe.

Déconcerté par ces sanglots inattendus, le duc lui tendit un mouchoir blanc fraîchement repassé.

— C'est à moi de m'excuser. Je m'en veux terriblement d'avoir parlé sans réfléchir. Voulez-vous aller vous reposer ? J'ai pris une cabine parce que je pensais travailler, mais je n'ai pas envie de rester enfermé. C'est la n° 15. Allez donc vous étendre un peu.

Elle leva vers lui d'immenses yeux bleus étonnés que ses lunettes cerclées de métal semblaient encore agrandir.

« Serait-elle myope ? » se demanda le duc.

— Me reposer ? Mais... je ne suis pas fatiguée.

— Vous avez récemment eu un grand chagrin et à votre âge, ces voyages sont épuisants... J'aurais dû penser à vous réserver également une cabine.

Laetitia se redressa.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, milord. Je suis solide et par ce beau temps, la traversée jusqu'à Calais ne sera pas bien longue. Je me trouve très bien ici, au grand air. Et je suis navrée de m'être mise à sangloter aussi stupidement. Cela ne se produira plus.

Il l'examina d'un air songeur.

— Faites comme vous voulez, mademoiselle Forbisher. La cabine restera libre, elle est à votre disposition si vous changez d'avis. Quant à moi, je vais marcher sur le pont.

La jeune fille le regarda s'éloigner d'un bon pas.

« Il est beau », se redit-elle une fois de plus en admirant sa haute silhouette et son allure à la fois élégante et sportive.

Son cœur se mit à battre un peu plus vite.

« Et comme il est gentil ! J'ai peine à croire qu'il soit le bourreau des cœurs sans pitié que m'a décrit Mme Brookfield. »

— J'ai demandé que l'on me réserve une suite au Ritz, dit le duc à Laetitia quand le train était sur le point d'entrer en gare du Nord, à Paris.

Un coup de sifflet retentit, la locomotive, en ralentissant, semblait haleter, puis un nuage de vapeur monta vers les hautes verrières noircies.

— Il s'agit d'un nouvel hôtel dont on m'a dit le plus grand bien, enchaîna-t-il.

— Ah ! Ce nouvel hôtel qui est ouvert depuis à peine un an place Vendôme ? Il paraît que c'est le premier palace au monde à offrir une salle de bains pour chaque chambre.

— C'est cela. Vous êtes au courant ? s'étonna-t-il.

— Je lis les journaux, je m'intéresse à tout.

— C'est ce que je vois. Mon valet, Gibson, qui est parti hier, devrait déjà être arrivé avec mes malles.

Il jeta un coup d'œil au sac de voyage de la jeune fille.

— Vous n'avez pas d'autres bagages ?

— Non, cela me suffit.

Décidément, cette Mlle Forbisher l'intriguait de plus en plus. Il l'examina tandis qu'elle regardait les structures métalliques.

« Elle a un ravissant petit nez droit, des lèvres pleines, une peau de pêche... mais elle n'est pas vilaine du tout ! Et quelles jolies mains ! Si on la détaille d'un peu plus près, on s'aperçoit qu'elle ne paraît pas son âge. Quel dommage que ses cheveux soient devenus prématurément gris ! »

Il se reprit.

« Je ne vais tout de même pas m'intéresser à une employée, même si elle est intelligente, cultivée, et - espérons-le ! - efficace. »

Si Laetitia n'osait pas poser de questions, elle était cependant soucieuse. Le duc avait certainement prévu de la loger au Ritz. Mais où ? Dans l'une des chambres réservées aux domestiques, ou bien aurait-elle droit à un meilleur traitement ?

« Bah, je verrai bien, se dit-elle. Après tout, je ne suis qu'une employée. Le principal, c'est que j'ai un toit au-dessus de ma tête. »

Elle frissonna.

« Et que je sois loin de mon oncle et de sir Lewis. »

De nouveau, Charles de Lymington s'inquiéta.

— Vous avez froid ?

— Non, pas du tout.

— Vous tremblez...

Elle s'efforça de sourire.

— Des pensées... pas très drôles me viennent parfois à l'esprit.

Excusez-moi, milord.

Le train s'arrêta et un petit homme roux vêtu d'un costume noir et du traditionnel gilet rayé de jaune et de noir des valets apparut à la portière.

— Bonjour, milord ! Avez-vous fait bon voyage ?

— Excellent, merci, Gibson. Voici Mlle Forbisher, la secrétaire qui va m'aider à mettre mon livre au point.

Le valet parut quelque peu surpris.

« Évidemment ! pensa Laetitia avec amusement. Il ne comprend pas que le misogyne qu'il a pour maître ait engagé *une* secrétaire. »

— Tiens donc, fit-il enfin. Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, Gibson, dit la jeune fille en lui tendant la main.

Pendant que le valet se chargeait de son sac de voyage et de celui du duc, elle descendit du train.

— Comme vous l'aviez demandé, milord, j'ai loué une voiture, dit le domestique.

— Parfait, Gibson.

Une élégante calèche tirée par deux fringants chevaux pommelés attendait devant la gare.

— Parfait, répéta le duc.

Sans réfléchir, Laetitia s'approcha de l'un des chevaux et quand elle lui caressa l'encolure, il souffla doucement.

— Vous n'avez pas peur des chevaux ? demanda le duc.

Elle laissa échapper un frais éclat de rire.

— Quelle idée ! Je les adore. Tous les matins, je...

Elle s'interrompit brusquement. Elle avait failli dire qu'elle avait l'habitude de monter régulièrement.

« Je ne dois à aucun prix oublier mon rôle. Je ne suis qu'une secrétaire, une dame d'un certain âge obligée de gagner sa vie. »

Le duc la fixait.

— Qu'alliez-vous dire ?

— Euh... je ne sais plus.

Il fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas si sûr.

La jeune fille devint écarlate.

— La ponctualité et la franchise sont les qualités primordiales que je requiers de mes employés, déclara-t-il d'un ton sec avant de lui

tourner le dos.

Gibson adressa à la secrétaire un clin d'œil complice, avec un geste qui semblait signifier : « Ne faites pas attention, milord a ses petites manies. »

Après avoir fermé les portières de la voiture, il grimpa-à côté du cocher. Pendant le trajet qui séparait la gare du Nord de la place Vendôme, le duc ne prononça pas un mot. Tout d'abord très mal à l'aise, Laetitia ne tarda pas à se laisser distraire par le spectacle sans cesse renouvelé de la rue.

Elle retrouvait l'animation des artères parisiennes. La circulation intense des boulevards, et, sur les larges trottoirs, cette foule typiquement parisienne : élégantes coiffées d'immenses chapeaux, livreurs pressés, petits vendeurs, joyeuses midinettes se tenant par le bras...

Un léger sourire lui vint aux lèvres. Pour la première fois depuis la mort de ses parents, le poids qui pesait sur sa poitrine semblait s'alléger.

Le duc ne lui prêtait aucune attention. Et cela la mit étrangement mal à l'aise. Que n'aurait-elle donné pour pouvoir partager avec lui sa joie de revoir Paris et de se sentir enfin revivre !

« Où ai-je la tête ? se demanda-t-elle avec sévérité. Je ne dois pas oublier ma position. »

Dès qu'ils arrivèrent dans le hall luxueux du Ritz, le directeur vint à leur rencontre.

— Milord, quel honneur de recevoir votre visite ! J'espère que notre hôtel sera à votre convenance.

— J'en ai entendu dire le plus grand bien.

Le directeur fit signe à deux employés de la réception de s'approcher.

— Pouvez-vous conduire M. le duc de Lymington jusqu'à sa suite, s'il vous plaît ?

— Avez-vous pu trouver une chambre non loin de la mienne pour ma secrétaire, comme je l'avais demandé ?

— Naturellement, milord.

Le directeur se tourna vers Laetitia et ses yeux s'arrondirent.

« Pourquoi paraît-il aussi étonné ? » se demanda la jeune fille.

S'était-il attendu à voir une personne jeune et jolie que le duc présentait comme une secrétaire, mais qui avait en réalité de tout autres attributions ?

« Ah, ces Français ! » pensa-t-elle, quelque peu choquée malgré tout.

Elle était cependant contente d'apprendre qu'elle serait logée dans une chambre confortable et pas dans l'une des soupentes réservées aux domestiques.

Ils prirent l'ascenseur pour monter au premier étage. La suite réservée au duc et la chambre destinée à sa secrétaire se trouvaient en effet côte à côte. Dans le large couloir tapissé d'un épais tapis, Charles de Lymington déclara :

— Une fois que vous serez installée, mademoiselle Forbisher, venez me rejoindre, s'il vous plaît. Je voudrais que vous commenciez tout de suite à mettre de l'ordre dans mes fiches.

— Très bien, milord. Il ne me faudra pas plus de cinq minutes : le temps de me laver les mains et de me recoiffer.

Ou, du moins, de se débarrasser pendant quelques instants de cette perruque qui lui tenait plus chaud qu'un bonnet de fourrure.

La jeune fille avait droit à une grande chambre à laquelle faisait suite une salle de bains moderne. Laetitia jeta un coup d'œil approbateur à la baignoire aux pieds de dragon, à la robinetterie en col de cygne et à la pile d'épaisses serviettes de toilette blanches.

Puis elle courut à la fenêtre pour admirer la haute colonne en bronze qui s'élevait au centre de la place, ainsi que l'architecture rigoureuse des immeubles.

« C'est superbe... » pensa-t-elle.

Malgré tout, cette passionnée de nature regrettait qu'il n'y ait pas un seul arbre dans ce décor de pierres.

Mais elle n'allait pas passer des heures à sa fenêtre ! Après avoir remis un peu d'ordre dans sa toilette, elle alla frapper à la porte voisine.

— Oui, entrez !

Cette voix chaude fit vibrer une sorte d'écho au tréfonds d'elle-même.

Elle pénétra dans cette suite composée d'un salon et d'une chambre dont la porte était close.

— Ah, vous voilà, mademoiselle. Il faut que vous m'aidiez à m'y retrouver dans tout cela.

Il désigna une table sur laquelle il avait jeté des monceaux de fiches et de papiers griffonnés en tous sens.

— J'ai pris des notes au fur et à mesure... Par exemple quand je visitais une exposition, ou bien quand j'avais le privilège d'entrer dans l'atelier d'un artiste, ou encore lorsque des réflexions me venaient à l'esprit. Maintenant, j'avoue que je me sens un peu perdu devant ce fatras.

Comme le jour où elle l'avait vu pour la première fois, le duc avait ôté sa veste et remonté les manches de sa chemise sur ses bras musclés.

Un trouble étrange envahit la jeune fille. S'efforçant de paraître naturelle, elle s'approcha de la table

— Me permettez-vous de jeter un coup d'œil à vos notes, milord ?

— Évidemment. C'est pour cela que je vous ai amenée ici.

Après avoir étudié quelques documents, Laetitia haussa les sourcils.

— Vous avez déjà beaucoup travaillé, milord, dit-elle, avec admiration.

Il lui adressa un coup d'œil sarcastique.

— Je le sais.

— Je veux dire que... qu'il y a là énormément de matériel.

— Mais comment classer tout cela ? C'est la tâche d'un secrétaire. Enfin, je veux dire d'une secrétaire... J'ai commencé cet ouvrage avec enthousiasme et je me trouve maintenant complètement dépassé.

— J'ignore quel est le plan de votre livre, milord.

— Moi de même, figurez-vous. C'est bien le problème.

Tout en examinant quelques fiches, la jeune fille demanda :

— Me permettez-vous une suggestion ?

— Dites toujours.

— Je pense qu'il faudrait, après une préface d'introduction dont je vois ici quelques pages, consacrer un chapitre à chacun des artistes. Sa vie, son œuvre, les controverses qui ont suivi ses premières expositions, tant parmi le public que dans la presse, etc. Puis viendra votre opinion, qui me paraît être la partie la plus intéressante des *Artistes de la Lumière*.

Le regard du duc s'éclaira.

— Bravo ! En trente secondes, vous avez trouvé ce que je m'échinai à chercher depuis des semaines !

— Ce n'était pas difficile. Il suffisait de regarder tout cela avec un œil neuf.

— Mademoiselle Forbisher, vous êtes étonnante ! Je vous laisse continuer à ranger mes documents. Je descends dîner.

Il consulta sa montre de gousset.

— Seigneur, j'avais totalement oublié l'heure ! Il est déjà très tard et je vous fais travailler alors que vous avez voyagé toute la journée. Cela ne vous ennuie pas de dîner avec moi ?

Sans attendre sa réponse, il sonna.

— Je vais demander que l'on nous monte deux repas, poursuivit-il. Je n'ai aucune envie de me changer pour descendre au restaurant. Et ainsi, nous pourrions parler de mon livre tout en mangeant. Cela nous fera gagner du temps.

— Très bien, milord, dit Laetitia.

Tandis qu'elle commençait à mettre un peu d'ordre dans les papiers qui s'amoncelaient sur la table, un groom frappa à la porte.

— Pouvez-vous nous monter deux repas, s'il vous plaît ? lui demanda le duc en français.

— Je vous apporte la carte, milord.

— Non, je n'ai pas le temps d'étudier vos menus. Voyez tout cela avec Gibson, mon valet. Il connaît mes goûts.

« Ceux de la secrétaire, bien sûr, ne comptent pas », se dit Laetitia avec ironie.

Elle s'assit et se remit à classer fiches et papiers griffonnés parfois en tous sens. Le duc se pencha vers la table. Troublée par sa proximité, elle se sentit soudain oppressée, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient.

— Il me faudrait des trombones pour les attacher, fit-elle d'une voix mal assurée qu'elle ne se connaissait pas.

Elle tenta de se dominer.

— Mais à cette heure tardive, les papeteries doivent être fermées, poursuivit-elle. Je vais aller demander aux employés de la réception de m'en donner quelques-uns.

— Excellente idée ! Vous êtes très efficace, mademoiselle Forbisher.

— Merci, milord, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans le couloir, elle respira profondément, tout en s'exhortant au calme.

« Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle, fâchée contre elle-même. Je ne vais tout de même pas tomber amoureuse de lui comme toutes ces stupides femmes qui, ensuite, n'ont plus que leurs yeux pour pleurer, selon Mme Brookfield ! »

Elle remonta avec une poignée de trombones, bien décidée à ne plus se laisser impressionner par le duc.

« D'autant plus qu'il me traite en employée. Il n'a pas eu le moindre geste déplacé. »

A cette pensée, elle eut envie de rire.

« Il ne va tout de même pas s'intéresser à une vieille demoiselle comme moi ! »

Son déguisement était très réussi. Personne ne lui prêtait vraiment attention.

« Je suis devenue presque invisible. Tout serait parfait si cette perruque ne me tenait pas si chaud ! »

Elle regagna la suite où deux valets venaient d'apporter le dîner sur une table roulante dont ils étaient en train de relever les côtés pour la transformer en table ronde. Elle se remit au travail tandis qu'ils disposaient les couverts face à face sur la nappe blanche. Les plats étaient maintenus au chaud sous des cloches d'argent.

— Homard thermidor, filet de bœuf aux pommes sautées et moka au café, milord, annonça l'un d'eux.

— Parfait.

L'autre ouvrit deux bouteilles.

— Sancerre et bordeaux, milord.

— Parfait, répéta le duc.

Il leur glissa à chacun un billet et attendit leur départ pour appeler la jeune fille.

— Laissez donc tout cela, mademoiselle.

Quelques minutes plus tard, elle s'assit en face de lui. Il souleva les cloches.

— Je crois que nous avons un homard en entrée, puis du filet de bœuf.

Mû par un scrupule tardif, il ajouta :

— J'espère que cela vous plaît.

— Je serais bien difficile si je disais que ce n'est pas le cas. Je vous remercie de m'avoir invitée, milord.

— Comme je vous l'ai dit, cela nous fait gagner du temps.

Le duc, qui l'observait, remarqua qu'elle savait se tenir parfaitement à table.

« Elle se comporte comme une personne de qualité, remarqua-t-il. Je ne m'attendais pas à cela de la part d'une employée... Mais d'après ce que j'ai compris, ses parents étaient assez aisés puisqu'ils ont pu l'envoyer à Shepton, cette institution réputée pour jeunes filles. »

Quand il voulut remplir son verre de vin blanc, elle l'arrêta.

— Non, merci, je ne bois jamais d'alcool.

— Un peu de cet excellent sancerre ne peut pas vous faire de mal. Jamais d'alcool, vraiment? Quand même, vous n'avez plus quinze ans.

« Mes quinze ans ne sont pas si loin que cela. »

À cette pensée, la tristesse la submergea. Son dix-huitième anniversaire avait été tout récemment fêté au château. Il y avait là ses cousins James et John, Henry de Leystone, Hugh Forbisher... Ses parents étaient toujours de ce monde, elle n'avait pas encore fait la connaissance de son oncle Peter... Ni de l'horrible sir Lewis Corlton ! Elle se croyait amoureuse et la vie lui semblait belle.

D'une seconde à l'autre, sa vie avait basculé.

« Maintenant, je suis seule au monde... et j'ai tant de chagrin ! »

Son homard thermidor n'avait soudain plus de goût.

« Si l'on savait que je dîne seule avec un homme dans une suite d'hôtel, ma réputation serait perdue. »

En voyant le visage mobile de sa secrétaire s'assombrir, Charles de Lymington demanda :

— Encore des pensées tristes, mademoiselle ?

« Il est très perspicace », se dit-elle.

Et, s'efforçant de sourire :

— Non, pas du tout.

Et elle dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Je plains ce pauvre homard qui vivait bien tranquillement au fond de l'océan...

Il éclata de rire et parut soudain plus jeune, plus accessible.

— Si je m'attendais à une réflexion pareille ! Décidément, mademoiselle Forbisher, vous m'étonnerez toujours !

— Moi ? interrogea-t-elle, perplexe. Pourtant, je suis bien banale.

— Ce n'est pas mon avis. Vous êtes une secrétaire étonnante. Vous avez tout de suite compris le but que je poursuivais et m'avez donné de précieux conseils.

Une légère rougeur monta aux joues de la jeune fille.

— Je suis heureuse de vous donner satisfaction, milord, murmura-t-elle d'une voix neutre.

Elle posa ses couverts sur son assiette.

— Je n'ai plus faim. Me permettez-vous de me lever de table et de continuer à classer vos papiers ?

— Il est déjà tard et vous avez eu une journée fatigante. Vous reprendrez tout cela demain matin. Demain après-midi, j'irai voir une exposition de Gauguin.

— Oh !

— Cela vous intéresse ?

— Énormément.

— Dans ce cas, je vous emmènerai avec moi. Au cours des jours suivants, j'ai l'intention de mener quelques recherches au sujet de ces peintres post-impressionnistes qui privilégient les couleurs brutes.

— Vous parlez des nabis ? J'ai lu deux ou trois articles au sujet de ce mouvement dans les journaux.

— Décidément, vous êtes au courant de beaucoup de choses, mademoiselle, dit le duc en la regardant avec étonnement.

Il s'aperçut soudain qu'une minuscule mèche dorée dépassait des cheveux gris de sa secrétaire.

« Ce vilain chignon serait donc une perruque ? » se demanda-t-il avec stupeur.

Il comprenait enfin pourquoi Mlle Forbisher avait une taille aussi fine, une silhouette aussi souple et juvénile ! Il comprenait aussi pourquoi son visage paraissait si peu en adéquation avec ses lunettes et son austère coiffure...

« C'est une jeune personne ! Que signifie tout ceci ? »

Il tenta de comprendre.

« Certes, elle est intelligente et cultivée, elle s'intéresse à l'art. Et, surtout, elle a exactement compris ce que je souhaitais. »

Peu à peu, sa colère montait. Il résista à l'envie d'arracher brutalement la perruque grise de cette soi-disant secrétaire et de lui demander des explications.

« Lettice Forbisher ! Est-ce seulement son nom ? Quel piège m'a-t-on encore tendu ? »

Son expression demeurerait cependant impassible. Laetitia était loin

de deviner les pensées qui l'agitaient.

— Remettez ce travail à demain, insista-t-il. Vous irez encore plus vite une fois que vous serez reposée.

— Si vous insistez, milord... Cela ne vous ennuie pas que je laisse tout cela sur la table ?

— Non, pas du tout.

— À quelle heure voulez-vous que je commence à travailler ?

— A neuf heures.

— Eh bien... bonsoir, milord. Passez une bonne nuit.

— Bonne nuit, mademoiselle Forbisher, fit le duc d'un ton sec.

Étonnée par sa soudaine froideur, elle lui fit la révérence.

— Bonsoir, milord, répéta-t-elle avant de s'éclipser et de regagner sa chambre.

Une fois la porte refermée, elle s'empressa d'ôter sa perruque et de la jeter sur le lit, tout en secouant ses boucles blondes.

« J'étouffe là-dessous ! Et quand je pense que je serai obligée de porter cette espèce de bonnet tous les jours... »

Elle alla jeter un coup d'œil à la place Vendôme qui, à la lueur des réverbères, paraissait magique.

« Il n'y a peut-être pas d'arbres, mais c'est un endroit superbe. »

Soudain, elle fronça ses sourcils à l'arc parfait.

« Le duc semblait de mauvaise humeur quand je l'ai quitté. Aurais-je fait ou dit quelque chose qui lui aurait déplu ? J'ai beau chercher, je ne vois pas. Peut-être s'en voulait-il de m'avoir invitée à partager son dîner ? Après tout, je ne suis que sa secrétaire. On ne traite pas les employés en égaux. »

Elle alla ouvrir en grand les robinets de la baignoire.

« Quel luxe ! J'étais loin de m'attendre à vivre de cette façon quand j'ai quitté Cavenham. Autant en profiter... le temps que cela durera. »

Une fois dans l'eau tiède, elle étira ses membres endoloris par le long voyage et, surtout, la tension de ces derniers jours.

« Un peu de répit... Cela étant je ne me fais pas d'illusions : je ne resterai pas longtemps ici. Une fois que j'aurai mis en ordre tous les documents que le duc a déjà rassemblés et qu'il aura apporté les dernières touches à son ouvrage, aura-t-il encore besoin de moi ? Probablement pas. »

Curieusement, la perspective de se retrouver sans emploi ne l'inquiétait guère. C'était celle de ne plus revoir le duc de Lymington qui la désolait.

Serait-il possible qu'elle passe le reste de sa vie sans voir son sourire, sans entendre sa voix ?

« Il ne faut pas que je tombe amoureuse de lui ! » se dit-elle avec

fermeté.

Puis elle retint sa respiration.

Elle ne voulait pas tomber amoureuse de lui ? Mais c'était déjà fait !

Gibson avait préparé le bain de son maître, mais le duc restait assis dans un fauteuil du salon. D'un air songeur, il contemplait les papiers que Mlle Forbisher avait commencé à classer avec une étonnante efficacité.

« Que signifie tout cela ? » se redemanda-t-il.

Sa colère était tombée. Il savait désormais que celle qu'il avait engagée comme secrétaire n'était pas la vieille demoiselle qu'elle prétendait être.

« C'est une jeune fille de bonne famille... qui n'a pas froid aux yeux ! Car il faut un certain aplomb pour oser se présenter devant moi par le biais d'une agence de placement. Que veut-elle ? Qui est-ce en réalité ? Que cherche-t-elle ? »

Il décida de garder pour lui sa découverte.

« Je possède un avantage : je sais qu'elle n'est pas celle qu'elle prétend être. Maintenant, je n'ai plus qu'à essayer d'en savoir un peu plus sur les motivations qui l'ont amenée à se déguiser ainsi pour m'approcher. »

Tant de débutantes - ou d'ambitieuses mères de débutantes ! - avaient essayé de lui tendre des pièges. Le duc Charles de Lymington n'était-il pas l'un des plus beaux partis de toute l'Angleterre ? Riche, puissant, titré, il possédait de superbes domaines dans le Kent, le Yorkshire et l'Écosse. Sans compter une écurie de courses qui remportait de nombreux prix.

La plupart des jeunes filles tentaient d'attirer son attention dans les salons. Bien peu savaient que les mondanités le laissaient de glace, qu'il préférerait vivre à la campagne... et qu'il s'intéressait énormément à l'art.

« Cette soi-disant Mlle Forbisher - car je suis sûr, maintenant, que ce n'est pas son vrai nom - a dû faire de nombreuses recherches pour découvrir ma passion. Je dois dire qu'elle a bien appris sa leçon. On pourrait jurer qu'elle est vraiment au fait des mouvements artistiques actuels. Tout cela n'est probablement qu'un vernis. »

Pour en savoir un peu plus, il lui suffirait de poser quelques questions adroites à cette prétendue vieille demoiselle invariablement vêtue de noir.

« Je dois dire qu'elle semble plus intelligente que les autres. »

Il laissa échapper un rire bref.

« Plus rouée aussi ! Ah, la fine guêpe ! Mais elle ne sait pas encore qu'elle a trouvé son maître. »

Assez amusé à la perspective de démasquer celle qui n'avait pas craint de le suivre jusqu'à Paris, il se leva.

— Mon bain est-il prêt, Gibson ?

Laetitia avait demandé qu'on lui monte son petit déjeuner, car elle se voyait mal descendre toute seule dans la salle à manger de ce palace.

Ce matin-là, elle avait revêtu l'une des robes de jour de sa mère. Une très jolie création en crêpe noir, coupée à la perfection, qui lui allait comme un gant. Et elle avait déjà remis sa perruque et ses lunettes...

« Encore une journée pénible sous ce casque ! pensa-t-elle sans enthousiasme. Je crains d'avoir des migraines... Hier, j'avais déjà un peu mal à la tête. »

À neuf heures précises, elle alla frapper à la porte de la suite voisine. Ce fut Gibson qui lui ouvrit.

— Milord est sorti, mademoiselle. Il a dit que vous pouviez continuer à mettre de l'ordre dans ses papiers.

Très déçue, la jeune fille se mit à l'œuvre. Elle se sentit soudain très seule. La veille, elle avait tant aimé travailler avec le duc ! Elle avait surtout aimé quand il venait près d'elle pour se pencher sur les fiches... Son cœur se mettait alors à battre follement.

« Je l'aime, oui, se dit-elle. Et c'est stupide ! »

Tout ce qu'elle espérait, c'était de voir cet amour disparaître aussi vite qu'il était né. Tout comme celui qu'elle avait éprouvé pour Hugh Forbisher.

Quelque chose lui disait cependant que les sentiments qu'elle éprouvait pour Charles de Lymington étaient infiniment plus forts que ceux qu'elle avait ressentis pour celui qui l'avait cruellement trahie - et juste au moment où elle aurait eu vraiment besoin de lui.

En fin de matinée, la porte s'ouvrit. Son cœur fit un petit bond dans sa poitrine quand elle vit entrer le duc. Il lui parut encore plus grand, plus beau, plus élégant que jamais...

« Je l'aime ! » pensa-t-elle.

Elle se leva et lui fit la révérence.

« Oh, comme je l'aime ! »

Et elle eut envie de pleurer à la pensée que rien ne serait jamais possible.

« Socialement, je suis son égale. Mais comment pourrait-il jamais me pardonner de l'avoir trompé comme je suis en train de le faire, lui pour qui la franchise est une qualité primordiale ? »

— Bonjour, mademoiselle Forbisher, fit Charles de Lymington d'un ton neutre.

— Bonjour, milord.

Il s'approcha et jeta un coup d'œil aux documents qui s'amoncelaient sur la table.

— Où en êtes-vous ?

— J'avance, milord. Vos fiches sont presque toutes classées. J'avoue cependant avoir beaucoup de mal avec les feuillets sur lesquels vous avez pris des notes rapides.

— Mon écriture est si difficile que cela à lire ?

Elle n'hésita pas à répondre franchement.

— Parfois, mais je commence à m'y habituer. Le plus compliqué, c'est que certains des petits bouts de papiers sur lesquels vous avez griffonné quelques lignes ne précisent pas toujours de quel artiste il est question. Je dois jouer les détectives !

— N'hésitez pas à me poser des questions.

— J'ai mis à part les notes sur lesquelles j'ai quelques doutes, milord. Vous les verrez toutes ensemble.

« Elle est incroyablement efficace, songea le duc. Tout cela est fort surprenant. »

Avec ironie, il déclara :

— Très bien, mademoiselle Forbisher. C'est vous qui commandez.

Laetitia devint écarlate.

— Excusez-moi, milord. Je n'ai pas voulu faire preuve d'irrespect. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie. Je suis tellement prise par ce travail passionnant que - sottement, je vous l'accorde -, j'ai tendance à le considérer un peu comme le mien.

« Quel étrange personnage que cette Mlle Forbisher ! » se dit une fois de plus le duc de Lymington.

Il sortit sa montre de gousset.

— Il est déjà plus de midi. Je vous laisse aller déjeuner.

Absurdement, elle se sentit déçue parce qu'il ne l'invitait pas.

« Je m'attends à quoi ? se demanda-t-elle. Je rêve... »

— Je ne sais pas si mon secrétaire vous a parlé des modalités pratiques de votre séjour, reprit le duc. Je doute qu'il en ait eu le temps : tout s'est passé si vite ! Vos frais sont pris totalement en charge à l'hôtel. Mais si vous choisissez de prendre vos repas dans les restaurants du quartier, vous garderez les notes et mon secrétaire vous remboursera à notre retour à Londres.

Elle hocha la tête.

— Très bien, milord. Je vous remercie.

Le duc l'examina sans mot dire.

« Elle est parfaitement à l'aise dans son rôle. Elle ne cherche pas à me séduire... Il faut dire qu'une entreprise de séduction menée par une vieille demoiselle au chignon gris serait vouée immédiatement à l'échec. Tout cela est vraiment bizarre ! Je me demande où elle veut

en venir. »

La jeune fille s'éclaircit la voix.

— Je... euh, je suppose que vous êtes allé voir l'exposition Gauguin ce matin ?

Il lui adressa un coup d'œil surpris.

— Non. J'avais rendez-vous avec mon notaire parisien au sujet d'un petit château que je possède non loin de Versailles.

— Oh, vous avez un pied-à-terre en France !

« Serait-ce une personne intéressée ? se demanda le duc qui guettait chacune des réactions de la jeune fille. Probablement, comme toutes les autres... »

— Vous avez beaucoup de chance, ajouta Laetitia.

Il haussa les épaules.

— Rien de bien grandiose. Cette demeure est inhabitable pour l'instant. Et il faut prévoir tant de travaux que je me demande si je ne vais pas la revendre.

« Ce serait dommage ! » faillit dire la jeune fille.

Elle avait retenu à temps les mots qui étaient sur ses lèvres.

« Il ne faut pas que j'oublie qui je suis ! » pensa-t-elle.

— Je vous avais dit que nous irions ensemble cet après-midi voir cette exposition, fit le duc avec une certaine froideur. Je n'ai pas oublié ma promesse.

— Oh, très bien ! Merci, milord ! s'exclama Laetitia, le visage rayonnant.

Ses grands yeux bleus étincelaient derrière les verres de ses lunettes cerclées de métal.

« Elle est absolument ravissante », se dit Charles de Lymington.

Une fois de plus, il fut tenté de lui arracher sa perruque. Il mit ses mains derrière son dos. Dans cet étrange jeu d'échecs, mieux valait attendre avant d'adopter les manières fortes.

— Je vous laisse aller déjeuner, répéta-t-il. Revenez à deux heures et demie.

— Bien, milord. À tout à l'heure, milord.

Laetitia n'osait toujours pas descendre seule dans la salle à manger de l'hôtel.

L'exercice lui manquait. Aussi décida-t-elle d'aller se promener sur les boulevards où elle se souvenait qu'il régnait toujours beaucoup d'animation.

Elle trouva dans une petite rue un « bouillon » où midinettes et garçons de bureau faisaient honneur au menu du jour : quelques tranches de saucisson, un merlan frit et une portion de tarte aux pommes. Sa présence passa complètement inaperçue dans ce restaurant où les employés du quartier avaient l'habitude de venir se

restaurer.

Puis elle se mit à marcher d'un bon pas sur les larges trottoirs des boulevards, entre la Madeleine et l'Opéra, en s'efforçant d'oublier le tumulte qui régnait dans son cœur et son esprit.

Elle poursuivit son chemin au-delà de l'Opéra avant de juger qu'il était temps de regagner l'hôtel, après avoir vérifié l'heure à la montre en or sertie de petites perles qu'elle portait en sautoir. Elle savait qu'une vieille demoiselle obligée de travailler pour vivre n'était pas censée porter un pareil bijou, mais elle n'avait pas eu le cœur de s'en séparer.

« Je ne pense pas que le duc y ait prêté attention. Au fond, il ne remarque pas grand-chose... »

Elle se dirigeait vers la place Vendôme d'un pas vif, pas mécontente, grâce à son sévère déguisement, de ne jamais se faire importuner. Ce qui aurait été bien différent si elle n'avait pas porté cette perruque grise et ces lunettes... Elle se souvenait des infatigables « marcheurs » parisiens qui cherchaient à aborder les jeunes personnes.

Lorsqu'elle sortait dans Paris, c'était toujours avec d'autres élèves ou accompagnée de l'un des chaperons de l'institution. Cependant, dès qu'elle s'éloignait quelque peu des autres pour regarder une vitrine ou mieux contempler un tableau, un homme s'arrêtait inmanquablement près d'elle pour lui faire des compliments ou des propositions plus ou moins honnêtes...

« On accuse les Parisiennes d'être volages. Mais les Parisiens ne sont pas en reste. »

De retour au Ritz, elle traversa le hall et, négligeant les ascenseurs, gravit l'escalier jusqu'au premier étage. Une voix de fausset lui parvint aux oreilles.

— J'avais demandé une suite !

— Nous vous avons répondu qu'elles étaient toutes louées, monsieur, répondit l'un des employés de la réception.

« Tiens, un Anglais ! » pensa-t-elle.

Cela n'avait rien d'étonnant, car les étrangers étaient nombreux dans ce palace tout récemment ouvert. La jeune fille eut soudain l'impression d'avoir déjà entendu cette voix.

« Oui, c'est quelqu'un que je connais. »

Elle jeta un coup d'œil par-dessus la rampe. Mais il y avait tant de monde qu'elle renonça à chercher celui qui réclamait une suite.

« Serait-ce un ami de mes parents ? » se demanda-t-elle avec angoisse.

Aussitôt, elle se rassura. Elle n'avait rien à craindre. Qui, en effet, pourrait la reconnaître sous les traits de la vieille Mlle Forbisher ?

Une fois dans sa chambre, elle se lava les mains et vérifia sa tenue. Quelques cheveux dorés dépassaient de sa perruque. Elle s'empressa de les cacher.

« Il faut que je fasse très attention, se dit-elle en remettant son chapeau. Si le duc s'apercevait de cela... quel drame ! »

A deux heures et demie, elle alla frapper à la porte voisine. Charles de Lymington lui ouvrit.

— Bravo pour votre ponctualité, mademoiselle Forbisher.

— Je sais que vous y tenez par-dessus tout, milord.

— Ainsi qu'à la franchise, dit-il d'un ton où planait un sous-entendu.

Aussitôt, elle se sentit glacée. Pourquoi la regardait-il d'un air accusateur ? Aurait-il deviné quelque chose ?

« Comment serait-ce possible ? » se demanda-t-elle, tentant de se rassurer.

— Nous allons donc voir l'exposition Gauguin, dans la galerie d'Ambroise Vollard, dit le duc.

— Je suis vraiment très heureuse que vous m'emmeniez avec vous, milord.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre dans le hall. Et en sortant de la cabine dont un petit groom ouvrait les portes, la jeune fille entendit de nouveau cette voix de fausset légèrement chevrotante.

Un valet, visiblement agacé, se trouvait à la réception, où il transmettait les instructions que lui donnait son maître.

— J'ai réservé une suite et je n'en démordrai pas ! glapissait ce dernier, assis dans un confortable fauteuil. Insistez, Brown ! Faites comprendre à ces imbéciles que je ne suis pas n'importe qui et que j'entends être traité avec égards.

Machinalement, Laetitia se tourna vers cet Anglais désagréable. Et en reconnaissant ce masque jaunâtre, un peu comme une tête de cire... ou une tête de mort, elle eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines.

« Sir Lewis Corlton ! À Paris ! Pire... au Ritz ! Oh, non, c'est trop de malchance ! »

Elle s'était immobilisée, soudain très pâle. Le duc la prit par le bras.

— Vous vous sentez bien, mademoiselle ?

— Euh... oui, oui, balbutia-t-elle. Ex... excusez-moi. Un petit étourdissement, cela va passer.

Et elle hâta le pas, pressée de fuir ce vieillard qu'elle croyait à des centaines de kilomètres de là. Ce vieillard qu'elle espérait ne jamais revoir.

Mais elle n'était pas au bout de ses peines ! Car, quelques instants

plus tard, ce fut son oncle qui arriva à ce moment-là dans le hall ! Il salua le duc d'un air moqueur.

— Tiens ! Lymington... On vous rencontre toujours dans les meilleurs endroits.

Le duc le toisa avec mépris.

— Et vous, on vous rencontre partout.

— C'est que j'ai des goûts éclectiques, mon cher ! lança Peter de Cavenham.

Sans même regarder la vieille demoiselle vêtue de noir qui accompagnait l'aristocrate, il rejoignit sir Lewis.

Laetitia tremblait de tous ses membres.

« Comment ont-ils pu deviner que j'étais à Paris ? »

Ses jambes ne la portaient plus et si Charles de Lymington ne l'avait pas soutenue, il est probable qu'elle se serait affaissée.

— Alors, Corlton ! lança son oncle avec bonne humeur. Vous êtes content d'être au Ritz ?

— Je voulais une suite et je n'en ai pas, fit le vieil homme d'un ton boudeur.

— Bah, ce n'est pas dramatique ! Vous allez oublier votre chagrin d'amour et rencontrer les plus jolies femmes de Paris. Je vous ai promis que nous allions nous amuser. Et nous nous amuserons, foi de Cavenham !

— Voilà qui promet, fit le duc entre ses dents.

Il voulut faire asseoir la jeune fille sur un fauteuil, non loin de Peter de Cavenham et de sir Lewis Corlton.

— Non, non ! fit-elle avec horreur.

— Vous tenez à peine debout.

— Ce n'est rien. Un peu d'air frais me fera du bien.

Il la guida dehors. Après avoir respiré à pleins poumons, elle s'efforça de sourire.

— Je me sens déjà mieux.

Avisant la voiture qui attendait devant l'hôtel, elle ajouta :

— Partons. Et, je vous en prie, ne vous inquiétez pas pour moi.

Ils s'installèrent sur la banquette capitonnée. Dès que le duc donna une adresse au cocher, celui-ci effleura de la pointe de son fouet les croupes des chevaux qui partirent au petit trot.

Laetitia s'efforça de se calmer. Pas plus sir Lewis que son oncle ne l'avaient reconnue. Alors, de quoi avait-elle peur ?

— Ah, vous allez mieux ! s'exclama le duc avec soulagement. Que vous est-il arrivé ?

— Un petit malaise. Vraiment, je suis désolée.

« Que signifie tout cela ? » se demanda le duc une fois de plus.

Une pensée lui vint.

« Serait-elle enceinte ? Serait-ce pour cela qu'elle a fui sa famille et

son vil suborneur ? »

Il avait pensé, au début, que la soi-disant Mlle Forbisher s'était introduite auprès de lui pour tenter de le séduire. Maintenant, il n'était plus sûr de rien.

« Elle est devenue pâle comme la mort en voyant sir Lewis Corlton, ce misérable. Le connaîtrait-elle ? Et ce n'est pas tout ! Il semblerait qu'elle connaisse aussi ce débauché de Cavenham... »

Pendant que la voiture roulait, il nota que sa secrétaire ne s'intéressait nullement au spectacle de la rue - alors que cela semblait la passionner quand ils étaient arrivés la veille.

« Elle a reçu un choc, c'est évident. »

Pour tenter d'en savoir plus, il décida de parler des deux hommes qu'ils venaient de voir.

— Avez-vous remarqué sir Lewis Corlton ?

— Euh... non, prétendit la jeune fille.

Charles de Lymington n'en crut rien.

— Mais si ! Le vieil homme qui se plaignait de ne pas avoir de suite.

Avec un rire sarcastique, il poursuivit :

— Alors, il serait venu à Paris pour se remettre d'un chagrin d'amour ?

Comme Laetitia demeurait sans réaction, il insista :

— Avez-vous entendu cela ? Un chagrin d'amour !

— Le... le ridicule ne tue pas, réussit à dire la jeune fille.

— Ce vieux débauché a une terrible réputation. Il ne se complaît que dans la compagnie de très jeunes personnes. Il paraît qu'il a eu récemment des ennuis avec la justice après avoir fait enlever deux adolescentes qui se sont retrouvées livrées bien malgré elles à ses caprices libidineux.

— Quelle... quelle horreur !

— Comme il est très riche, il a réussi à étouffer l'affaire. Il n'empêche que je trouve tout cela assez honteux !

Laetitia se remit à frissonner.

— Oui, c'est... c'est honteux...

— Peter de Cavenham ne vaut pas mieux. Débauché, joueur, buveur... pas très honnête, pour tout arranger. C'est le mouton noir d'une famille de la haute société, une famille extrêmement respectable.

Il n'avait pas oublié que Mlle Forbisher avait prétendu avoir été la gouvernante de la fille du comte de Cavenham avant de devenir sa secrétaire.

« Elle est beaucoup trop jeune pour cela. Je suis sûr qu'elle n'a jamais travaillé de sa vie. Même si elle est d'une incroyable efficacité.

»

Il se tourna vers la jeune fille.

— Mais vous avez été employée longtemps par le comte de Cavenham, dit-il, plaidant le faux pour connaître le vrai.

— C'est exact. Je crois que le frère de milord n'était pas persona grata au château.

— Cela peut se comprendre. On n'a jamais vu deux personnes aussi dissemblables. Vous n'avez donc jamais eu l'occasion de voir Peter de Cavenham, le comte actuel ?

— Jamais, répondit-elle - non sans avoir marqué une légère hésitation.

Hésitation que le duc avait immédiatement remarquée. Toutefois, il n'insista pas.

« Peu à peu, j'accumule des indices... Par exemple, je suis sûr qu'elle n'a jamais été secrétaire avant de postuler à l'emploi qu'elle occupe actuellement. Je pense cependant qu'elle a connu les Cavenham. Et aussi que, en dépit de ses dires, elle a déjà rencontré Peter de Cavenham. »

Où tout cela le menait-il ? Pas bien loin, à vrai dire. Mais Mlle Forbisher l'intriguait de plus en plus, et il ne désespérait pas de percer son secret.

— Alors, que pensez-vous de cette exposition ? demanda Charles de Lymington.

— Éblouissant ! s'exclama Laetitia.

À pas lents, ils venaient de parcourir les salles où de nombreuses œuvres de Gauguin étaient suspendues aux cimaïses. Il y avait là quelques paysages bretons de l'Ecole de Pont-Aven, mais surtout des tableaux aux somptueuses couleurs que l'artiste avait peints en Polynésie.

Les curieux étaient venus nombreux admirer - ou se moquer - de ces toiles si différentes de la peinture académique traditionnelle.

— C'est magnifique, mais je regrette qu'il y ait tant de monde, reprit la jeune fille. J'aurais aimé rêver devant chaque œuvre... Hélas, il est bien difficile de faire abstraction du brouhaha de la foule.

« Comme elle sent bien les choses, pensa le duc, saisi de se découvrir autant d'affinités avec sa secrétaire. Sa réaction correspond exactement à la mienne. »

Sans remarquer que deux jeunes gens s'étaient arrêtés à quelques pas pour l'observer, elle poursuivit :

— Superbe, oui, je ne vois pas d'autre mot. Vous devriez consacrer un chapitre très important à Gauguin.

— Croyez-vous, mademoiselle Forbisher ?

— N'est-ce pas un peintre majeur ? Cette explosion de tons fabuleux et inattendus... Tout cela me donne envie de partir très loin.

— Vous aimeriez voyager ?

— Oh, oui ! Que ne donnerais-je pas pour aller sur ces îles merveilleuses !

— Et plutôt extraordinaires. Vous avez déjà vu un chien vermillon ? demanda le duc, gentiment moqueur. Et une plage toute rose ?

— Non, bien sûr. Mais n'oubliez pas la grande théorie de Gauguin.

Charles de Lymington haussa un sourcil.

— Quelle est cette théorie ?

— Il estime que le peintre ne doit pas copier la nature, car l'art est une abstraction.

— J'ignorais cela, murmura-t-il, surpris. Vous savez beaucoup de choses, mademoiselle Forbisher. Si vous me le permettez, je noterai

cette citation en tête du chapitre consacré à Gauguin.

Elle laissa échapper un frais éclat de rire.

— Je n'en revendique pas la propriété, pour la bonne raison qu'elle n'est pas de moi, mais du grand Gauguin lui-même.

— J'aime beaucoup cette toile, dit le duc, en désignant un tableau représentant deux Tahitiennes alanguies au milieu d'un paysage tropical.

— Superbe...

— Je vais demander son prix à Ambroise Vollard, le propriétaire de la galerie.

Sur ces mots, le duc s'éloigna, la laissant seule devant le tableau en question. À ce moment-là, les deux jeunes gens qui les écoutaient, tout en feignant de ne leur prêter aucune attention, saisirent cette occasion pour s'approcher d'elle.

— Laetitia ?

La jeune fille se retourna brusquement et se trouva devant ses cousins John et James.

— Vous ! s'écria-t-elle, atterrée.

Décidément, tout le monde s'était donné rendez-vous à Paris ce jour-là ! Son oncle Peter, l'horrible sir Lewis Corlton, et maintenant ses cousins !

— Depuis quand t'appelles-tu Forbisher ? Tu aurais épousé Hugh en secret ? Première nouvelle !

— Et que fais-tu ici en compagnie du duc de Lymington et sous un déguisement pareil ?

— Co... comment avez-vous su que c'était moi ?

James éclata de rire.

— Ce n'était pas bien difficile. Mais sais-tu ce qui a tout d'abord attiré notre attention ? Ta voix. D'autant plus que pour parler de l'art avec une telle passion, il n'y a que toi.

— Malgré cet immonde chignon gris et ces vilaines lunettes, on t'a tout de suite reconnue, renchérit John.

De la même voix, ils s'exclamèrent :

— Ce n'est pas l'époque du carnaval, pourtant !

Terrifiée, la jeune fille se tourna vers le bureau dans lequel le duc avait suivi Ambroise Vollard.

— Laissez-moi, s'il vous plaît ! fit-elle d'un ton suppliant. Je ne peux pas vous expliquer... Je n'en ai pas le temps.

— Il faut quand même que tu nous racontes ce que tu fais ici, sous un atroce déguisement, en compagnie du duc de Lymington ! De notre côté, nous avons beaucoup à t'apprendre. Quand pouvons-nous te voir ? Où ?

La jeune fille réfléchit un instant.

— Retrouvons-nous demain à midi dans un restaurant proche de

l'Opéra.

Elle leur donna l'adresse du bouillon où elle avait déjeuné.

— J'espère que je pourrai me libérer. Si je ne peux pas venir demain, ce sera pour après-demain.

— Voilà bien des mystères, dit John.

— J'ai hâte d'être à demain, ajouta James.

— Maintenant, allez-vous-en, je vous en prie. Je ne veux pas avoir d'ennuis.

— Lymington ne te retient tout de même pas prisonnière ?

En dépit de son angoisse, la jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Mais non, quelle idée ! Vite, partez !

Ses cousins quittèrent l'exposition et, très ennuyée par cette rencontre inattendue, elle refit le tour des salles sans parvenir à s'intéresser à ce qu'elle voyait. Le duc vint la retrouver dix minutes plus tard.

— C'est fait ! Je me suis rendu acquéreur du Gauguin qui me plaisait.

— Oh, je suis contente pour vous ! Est-ce le tout début d'une collection d'art moderne ? Ou bien avez-vous déjà acheté quelques toiles ?

— Je possède un Renoir, deux Monet, un Cézanne... Et je compte bien me rendre acquéreur d'autres tableaux. Je ne cherche pas à faire un placement, car qui peut deviner si ces œuvres atteindront un jour une cote intéressante ou tomberont dans l'oubli ? Je choisis seulement ce que j'aime.

Il prit le bras de la jeune fille pour la guider vers la sortie.

— Quels étaient ces jeunes gens avec lesquels vous vous entreteniez ?

Ainsi, il l'avait vue en grande conversation avec James et John !

— Euh... des amateurs d'art, prétendit-elle. Nous... nous parlions de Gauguin.

Pas dupe, le duc lui adressa un coup d'œil plein de suspicion.

« Elle ment, pensa-t-il. Mais toutes les femmes ne sont-elles pas des menteuses ? »

Il devait cependant admettre que Mlle Forbisher mentait très mal.

— Vraiment ? lança-t-il. J'avais l'impression que vous connaissiez très bien ces messieurs. De jeunes aristocrates anglais, si je ne m'abuse. Des jumeaux... Je ne me souviens plus de leur nom, mais je crois les avoir aperçus dans les salons, à Londres.

— Oui, ce sont des Anglais, en effet.

D'un ton faussement naturel, la jeune fille enchaîna :

— Mais il y avait de nombreux étrangers à cette exposition. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Hum ! fit seulement le duc.

Le mystère s'épaississait autour de cette Mlle Forbisher. Il fut de nouveau tenté de lui arracher sa perruque et de lui demander des explications...

Au début, il avait cru que c'était pour le séduire qu'elle avait réussi à s'introduire auprès de lui.

« Je me trompais. Il y a autre chose. Elle a peur. Elle fuit quelque chose ou quelqu'un... »

Et il eut soudain envie de la protéger. Fâché contre lui-même, stupéfait de se découvrir cette soudaine faiblesse, lui qui s'était juré de se méfier de toutes les femmes, il déclara avec brusquerie :

— Bon ! Retournons travailler.

Le lendemain, comme le duc semblait avoir oublié l'heure, Laetitia craignit que ses cousins ne l'attendent pas. Soucieuse, elle porta machinalement la main à ses tempes.

— Vous souffrez ? s'inquiéta immédiatement Charles de Lymington.

— Un peu de migraine. Ce n'est rien.

— Il est plus de midi ! Comme le temps a passé vite ! Mais grâce à votre efficacité, nous avons bien avancé. Allez vous reposer, mademoiselle. Cela vous fera du bien.

— Je vais plutôt prendre l'air. À quelle heure voulez-vous que je revienne, milord ?

— Prenez votre après-midi. Vous êtes fatiguée, je vous en demande trop...

— Oh, non, milord ! Tout cela me passionne.

Il sourit.

— Je m'en rends compte. Jamais je n'aurais pu trouver une meilleure assistante !

— Merci, milord.

C'était la vérité. Sa secrétaire abattait un travail considérable et il avait à peine besoin de lui donner des explications : elle comprenait tout à demi-mot.

Mû par une soudaine impulsion, il déclara :

— Dînons ensemble ce soir. Et pour une fois, nous ne parlerons pas de peinture.

Le rire en cascade de Laetitia retentit.

— Cela m'étonnerait !

— Retrouvons-nous à huit heures dans le hall. Je vous emmènerai chez Maxim's. Nous aurons peut-être l'occasion d'y apercevoir des peintres et des écrivains connus...

Il observa la jeune fille tandis qu'il ajoutait :

— ... ou de célèbres cocottes.

En la voyant rougir, il se sentit étrangement attendri.

« Elle est délicieuse ! »

Laetitia avait regagné sa chambre. Après s'être lavé les mains, elle se coiffa de l'élégant chapeau de sa mère et descendit l'escalier du Ritz. Elle jeta un coup d'œil inquiet dans le hall : elle avait toujours la hantise de revoir son oncle ou sir Lewis Corlton. Mais depuis la veille, elle n'avait pas eu l'occasion de les rencontrer.

« Espérons que, furieux de ne pas avoir la suite requise, sir Lewis a décidé de changer d'hôtel », se dit-elle.

D'un bon pas, elle se dirigea vers le bouillon où elle avait déjeuné la veille. Il faisait beaucoup plus chaud ce jour-là que les jours précédents.

« Oh, cette perruque ! se dit-elle avec exaspération. Quel calvaire ! »

Sans réfléchir plus longtemps, elle se dissimula dans l'ombre d'une porte cochère pour l'ôter.

Elle n'avait pas remarqué que le duc, qui se trouvait sur le trottoir opposé, ne perdait rien de son manège. Il ne l'avait pas suivie mais, souhaitant lui aussi prendre l'air, venait tout juste de quitter l'hôtel.

Il la vit glisser sa perruque dans son sac et secouer ses boucles blondes avec soulagement avant de remettre son chapeau. Ce qui ne le surprit guère, puisqu'il avait déjà découvert que sa vieille demoiselle de secrétaire était en réalité jeune et blonde.

Tout en s'arrangeant pour rester assez loin en arrière, il lui emboîta le pas.

Sans méfiance, la jeune fille poursuivit sa route. Ses cousins l'attendaient devant le restaurant.

— Tiens, tu n'as plus de cheveux gris, fit John, moqueur.

— Ni de lunettes, rétorqua-t-elle en s'en débarrassant. Ouf !

James jeta un coup d'œil dans ce bouillon surtout fréquenté par des employés.

— Tu veux vraiment aller ici ?

Il fit la grimace.

— Ce n'est pas très luxueux.

— J'y ai déjeuné hier, j'ai trouvé que c'était très correct.

Moqueuse, elle ajouta :

— Je ne vous savais pas aussi difficiles !

— À Paris, on s'attend toujours à ce qu'il y a de mieux. Bon, allons-y !

Le duc, qui se trouvait toujours à distance, avait reconnu les deux jeunes gens avec lesquels Mlle Forbisher s'était entretenue la veille.

« Elle les connaissait, comme j'en avais eu l'impression, se dit-il. Et elle leur a donné rendez-vous ici ! »

Mais de la part de son étrange employée, plus rien désormais ne

l'étonnait. Il passa devant la brasserie et y jeta un coup d'œil rapide. Les deux hommes et la jeune fille avaient pris place à une table et discutaient avec fièvre.

« J'aimerais bien savoir ce qu'ils racontent. Dommage que je ne puisse pas aller m'installer à côté d'eux. »

— Alors, que fais-tu à Paris en compagnie du duc de Lymington ? demandait John.

— Et sous l'apparence d'une affreuse vieille demoiselle, renchérit James.

— Merci. Vous êtes charmants !

Les jumeaux éclatèrent de rire.

— Vite, explique-nous tout.

Laetitia se mit en devoir de leur raconter comment son oncle - et tuteur - avait décidé de la donner en mariage à sir Lewis Corlton.

— Il me vendait, en quelque sorte, et pour cent mille livres sterling !

— Cet homme est encore plus odieux que je ne le pensais ! s'exclama James, très choqué.

— Quant à sir Lewis, il a une triste réputation, dit son frère. Il a bien failli aller devant les tribunaux pour avoir enlevé de très jeunes filles afin de les soumettre à ses caprices. Je sais qu'il a dû payer une somme énorme pour étouffer l'affaire, sinon il serait probablement en prison.

— Après les avoir entendus me marchander, je me suis enfuie et je suis allée à Londres où j'ai cherché un emploi.

— Soit ! Mais pourquoi cette mascarade ?

— Pour éviter d'avoir des ennuis, et aussi pour avoir l'air plus sérieux, je me suis transformée en vieille demoiselle... Et j'ai pu devenir la secrétaire du duc de Lymington, qui écrit un ouvrage consacré à l'art.

— Pourquoi n'es-tu pas venue à la maison ? Mère aurait été ravie de te recevoir.

— Je n'ai pas voulu lui imposer ma présence pendant des mois, peut-être des années. J'ai pensé que je devais faire face seule à l'adversité.

— Il est vrai que tu n'as jamais manqué de courage ni d'imagination. N'empêche que tu joues un jeu dangereux, déclara John.

— Imagine que le duc s'aperçoive que tu t'es moquée de lui ? renchérit James.

— Oh, il n'a aucun soupçon !

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— L'ennui, c'est que sir Lewis se trouve en ce moment à Paris en

compagnie de mon oncle. Je les ai vus hier dans le hall du Ritz.

— Tu n'as rien à craindre, assura John. Ils ne te reconnaîtront jamais ainsi transformée.

D'un ton grave, il poursuivit :

— Mais si l'on apprend que tu te trouves en compagnie du duc de Lymington - dont la réputation de séducteur n'est plus à faire - ta réputation est perdue.

— Il n'a jamais eu un geste déplacé.

James éclata de rire.

— Tu crois qu'il va s'amuser à faire des avances à une quinquagénaire à lunettes !

Sans perdre son ton grave, John déclara :

— Il faut que tu retournes en Angleterre. Tu ne peux pas rester à Paris avec cet homme.

Retourner en Angleterre ? Quitter le duc ? Risquer de ne plus jamais le revoir ? Ces perspectives parurent désespérantes à la jeune fille.

— Je n'ai pas d'argent, il faut bien que je travaille.

— Comment peux-tu parler ainsi ? Tu es riche.

— Vous voulez rire ?

Elle haussa les épaules.

— Vous étiez là le jour de l'ouverture du testament, vous savez que mes parents étaient ruinés.

— Mais... tu n'as pas reçu la lettre que t'a envoyée le notaire ?

— Non... D'ailleurs, où aurait-il pu m'écrire ? J'ai disparu du jour au lendemain.

— La femme de charge du château a retrouvé le brouillon du testament rédigé de la main de ton père. Un testament parfaitement valable, selon le notaire. Dans ce document, ton père déshéritait son frère Peter.

— En avait-il la possibilité ?

— Oui. Car Peter de Cavenham, après avoir fait quelques jours de prison pour une affaire de meurtre mal éclaircie, a été déchu de certains droits.

— Le château ne lui appartient donc plus ?

John secoua négativement la tête.

— C'est à notre frère aîné George qu'il revient.

— Oh, comme je suis heureuse !

Laetitia joignit les mains.

— George va baisser les fermages que mon oncle avait doublés ? Reprendre les domestiques qu'il avait renvoyés ?

— Bien sûr. Car notre aîné ne manque pas d'argent : sa marraine lui a légué une énorme fortune.

— Comme je suis heureuse ! répéta Laetitia.

Après un silence, elle ajouta :

— Mon oncle doit être furieux.

— C'est certain. Mais la loi, c'est la loi, déclara John. Ton oncle garde toujours le titre, bien sûr. Cela, personne ne peut le lui enlever. Mais il n'a droit à rien d'autre.

— Tu peux donc retourner à Cavenham, dit James. George te trouvera un chaperon et pour toi, tout sera comme avant.

« Je ne veux pas retourner à Cavenham. Je veux rester auprès du duc de Lymington », pensa la jeune fille, soudain au bord des larmes.

— Et tu as de l'argent, redit John.

— Comment est-ce possible ?

— Ta dot... Ton père n'avait pas touché à ces capitaux, qu'il avait su très bien placer. C'est pour cela que le notaire cherchait à te joindre. Certes, tu ne peux pas disposer de cette somme avant de te marier, mais tu pourras en toucher les revenus régulièrement.

— Vraiment ? murmura la jeune fille sans le moindre enthousiasme.

— Par ailleurs, notre grand-tante Harriett, apprenant tes malheurs, a décidé de te léguer une partie de sa fortune. Voilà, tu n'as plus besoin de t'inquiéter pour ton avenir ! Tu vas pouvoir revenir en Angleterre avec nous.

— Non !

La réponse avait jailli avant même qu'elle prenne le temps de réfléchir.

— Non ? répéta James avec stupeur. Mais puisque tout est arrangé...

Elle ne pouvait pas leur dire, bien entendu, qu'elle aimait le duc de Lymington et qu'elle souhaitait seulement vivre dans son ombre.

— J'ai commencé un travail, je veux le terminer, déclara-t-elle avec fermeté.

— Bah, le duc trouvera une autre secrétaire !

— Non. Je veux rester ici.

De nouveau, elle joignit les mains.

— Surtout, ne racontez à personne que vous avez découvert où je suis... et avec qui !

En voyant les jumeaux échanger un regard gêné, elle s'inquiéta.

— Vous en avez déjà parlé ! devina-t-elle.

— Oui. À Henry de Leystone et à Hugh Forbisher, avoua John avec confusion.

— Ils sont venus avec nous à Paris, ajouta son frère.

— C'est trop bête ! Le Tout-Londres va être au courant.

— Mais non, nous leur demanderons de garder le secret.

Laetitia haussa les épaules.

— Autant demander à un perroquet de ne pas répéter ce qu'on

vient de lui dire. S'ils sont à Paris, pourquoi n'étaient-ils pas avec vous hier à l'exposition Gauguin ?

— Parce qu'ils ne s'intéressent pas du tout à l'art. Ils préfèrent les salles de jeu, les spectacles un peu olé olé, le french-cancan...

— Quand je pense qu'ils sont là aussi ! C'est incroyable, tout le monde se retrouve à Paris !

— Au printemps, les gens ont envie de voyager. Ils se rendent à Paris, à Rome, à Naples ou à Athènes.

— Je regrette terriblement que vous ayez mis Henry de Leystone et Hugh Forbisher au courant.

James pouffa.

— Cela t'ennuie, vraiment ? Tu m'étonnes... D'autant plus que j'ai entendu Lymington t'appeler Mlle Forbisher !

Laetitia rougit.

— Je ne pouvais pas me présenter sous ma véritable identité. C'est le premier nom qui m'est venu à l'esprit.

Soucieuse, elle insista :

— Oui, je regrette que vous ayez raconté tout cela à...

— Pourquoi ? coupa John. Tu semblais bien t'entendre avec Hugh. Nous pensions même que vous alliez vous marier.

— Il ne s'intéressait qu'à mon argent, fit la jeune fille avec amertume. Il me prenait pour une riche héritière, mais dès qu'il a su que j'étais ruinée, il a disparu.

James ne parut pas autrement surpris.

— Cela ne m'étonne pas. Lui et Henry ne sont pas des gens très recommandables.

— Dans ce cas, pourquoi restez-vous leurs amis ? s'écria la jeune fille, choquée.

D'un ton accusateur, elle poursuivit :

— Pourquoi les aviez-vous amenés à Cavenham pour mon anniversaire ?

— Ta mère voulait organiser quelques petites sauteries et nous avait demandé de venir avec d'autres jeunes gens.

— Pourquoi ceux-là ? insista Laetitia.

— Écoute, nous les connaissons pratiquement depuis le berceau. Nous avons joué ensemble au cerceau et aux soldats de plomb... Dans ces conditions, il est difficile de rompre les relations.

La jeune fille soupira.

— De toute façon, à quoi bon revenir sur le passé ? Cela ne peut rien changer.

— Tu as raison, admit John. Mieux vaut parler de l'avenir. Il faut que tu voies ton notaire dans les plus brefs délais.

Il répéta ce qu'il avait déjà dit un peu plus tôt, avec peut-être encore plus de gravité :

— Et tu vas revenir avec nous, mère sera très heureuse de te recevoir, et...

— J'ai entrepris une tâche, je la terminerai, déclara la jeune fille d'un ton sans réplique.

— Tu ne peux pas rester à Paris sous un déguisement ridicule. Surtout en compagnie d'un homme comme le duc de Lymington.

— Ma décision est prise.

— Tu es folle !

« Folle d'amour... »

— Nous nous sentons responsables de toi. Nous devons...

— Si le hasard n'avait pas voulu que nous nous rencontrions chez Ambroise Vollard, à l'exposition Gauguin, vous ignoreriez toujours que je me trouve à Paris.

— Et dans quelles conditions ! Non, ce n'est pas possible ! Tu vas...

La jeune fille se boucha les oreilles.

— Taisez-vous ! Laissez-moi mener ma vie à ma guise !

Craignant que ses cousins n'utilisent la force pour l'obliger à les suivre, elle se leva d'un bond et s'enfuit à toutes jambes.

— Laetitia !

Déjà, elle était loin.

« De quoi se mêlent-ils ? se demanda-t-elle, furieuse. Ils sont à peine plus âgés que moi, comment osent-ils me traiter comme une enfant ? »

Elle savait bien, au fond d'elle-même, que les jumeaux ne voulaient que son bien.

« Mais comment pourraient-ils deviner que je suis désespérément amoureuse du duc de Lymington et que je suis prête à tout pour rester près de lui ? »

Il ne lui restait plus qu'à espérer que ses cousins n'aient pas l'idée saugrenue d'aller trouver le duc pour lui expliquer que sa soi-disant secrétaire ne pouvait pas travailler pour lui une seconde de plus.

« Ils en seraient tout à fait capables, car ils se croient dans leur bon droit. »

Les joues enfiévrées, elle continuait à courir.

« Mon Dieu, que va-t-il se passer ? se demanda-t-elle avec consternation. Si je devais cesser de travailler pour le duc, si je ne pouvais plus le voir... j'en mourrais ! »

Un sanglot la secoua.

« Oui, j'en mourrais ! »

Elle arrivait place Vendôme quand elle se souvint qu'elle avait oublié de remettre sa perruque et ses lunettes. Du regard, elle était en train de chercher un abri sous une porte pour changer son apparence quand une main s'abattit brutalement sur son épaule.

Pensant que ses cousins l'avaient rattrapée, elle laissa échapper un

cri :

— Lâchez-moi !

— Mademoiselle Forbisher ! Si vous me disiez ce que tout cela signifie ? lança Charles de Lymington d'un ton dur.

Le désespoir la submergea.

« Tout est perdu... » se dit-elle.

— Suivez-moi, ordonna-t-il.

Elle se mit à pleurer. Sans se laisser attendrir, il la prit par le bras et l'entraîna vers le Ritz.

— J'estime que vous me devez des explications.

« Oui, tout est perdu. Jamais il ne comprendra que je lui ai menti, lui qui tient la franchise pour une qualité primordiale. Il va me mépriser, il ne voudra plus jamais me voir... »

Cette perspective lui parut intolérable.

Déjà, ils arrivaient dans le grand hall de l'hôtel. Les yeux brouillés de larmes, Laetitia ne remarqua pas sir Lewis Corlton, assis dans un fauteuil... Mais lui ne manqua pas de la voir. Et comme elle n'avait plus son chignon gris ni ses lunettes, il la reconnut immédiatement.

Il pointa un index tremblant en direction de la jeune fille.

— Oh ! Ah ! Ca... Cavenham ! Vite ! Arrêtez-la !

« Lui, maintenant ! » pensa Laetitia, horrifiée.

Son désespoir ne connaissait plus de bornes. Elle avait l'impression que tous les malheurs de la terre s'abattaient sur elle à la fois.

Le vieillard se mit à trépanner.

— Elle ! Elle ! C'est elle ! reprit-il de sa voix chevrotante. Je... je l'ai retrouvée ! Ca... Cavenham ! Venez donc, mon ami ! Mais où... où est-il passé ?

Le duc lui adressa un coup d'œil dédaigneux avant de pousser Laetitia dans l'ascenseur.

Ils arrivèrent dans la suite. Sur la table du salon, les papiers et les fiches s'empilaient en bon ordre.

« Tout cela est fini, pensa Laetitia. Je ne travaillerai plus jamais avec lui. »

Ses sanglots redoublèrent.

— Asseyez-vous, dit le duc en lui indiquant un fauteuil.

Elle obéit, en crispant les doigts sur son petit mouchoir déjà trempé de larmes.

— Ôtez votre chapeau.

La mort dans l'âme, elle s'exécuta. Pendant qu'il l'examinait, les bras croisés, elle ne vit pas le mince sourire qui se dessinait sur ses lèvres.

« Elle est encore plus jolie que je ne l'imaginais. »

À voix haute, il déclara :

— Vous pensez peut-être me surprendre, ce n'est pas le cas.

Stupéfaite, elle leva vers lui de grands yeux interrogateurs.

— Je savais que vous étiez une jeune personne. Vous ne mettiez pas toujours votre vilaine perruque d'aplomb, et il arrivait que quelques mèches dépassent, fit-il avec une pointe d'amusement.

Sa voix redevint très sèche.

— Maintenant, j'attends que vous m'expliquiez les raisons de cette mascarade.

Elle baissa la tête.

— C'est tellement compliqué ! Je... je ne sais par où commencer.

— Par le commencement, tout simplement.

Sans oser le regarder, elle déclara :

— Je m'appelle Laetitia de Cavenham, je suis la fille du comte et de la comtesse de Cavenham.

— Et vous avez perdu tout récemment vos parents.

— Oui. Le titre et le château sont revenus à mon oncle Peter...

— Peter de Cavenham ! fit le duc avec dégoût.

— Je ne le connaissais même pas car mes parents étaient en froid avec lui. Il est arrivé le jour des obsèques, avec deux femmes ayant un très mauvais genre et... et sir Lewis Corlton.

— Que nous venons de voir en bas.

— Oui, fit-elle d'une voix presque inaudible. Puis le notaire nous a appris que mon père, après avoir fait confiance à un escroc, était ruiné. Et que mon oncle Peter était désormais mon tuteur.

Elle raconta comment sir Lewis était tombé amoureux d'elle, et le vil marché que son oncle avait conclu avec lui.

— Cent mille livres sterling pour vous vendre à ce débauché ! s'exclama Charles de Lymington avec horreur. Vous vendre, oui, car il n'y a pas d'autre mot, même si ce vieillard était disposé à faire de vous sa femme.

— J'ai alors compris que je ne pouvais pas rester au château un jour de plus : mon oncle et cet horrible sir Lewis auraient été capables de me droguer ou de me battre pour me conduire à l'autel. Il ne me restait qu'une solution : fuir et chercher du travail.

Le duc haussa les sourcils.

— Vous êtes courageuse.

— Du courage ? Ou l'instinct de conservation ?

Après une brève pause, elle poursuivit :

— Avec la complicité du responsable des écuries, j'ai pris le train pour Londres, je me suis présentée à l'agence de placement tenue par Mme Greasby... et vous connaissez la suite.

Il hocha la tête.

— Je dois dire que vous étiez une secrétaire parfaite.

La jeune fille ne manqua pas de remarquer qu'il avait parlé au passé.

« Oui, tout est fini, pensa-t-elle, plus désespérée que jamais. Comment pourrait-il me pardonner de lui avoir menti ? »

— Qui sont les deux jeunes gens que vous avez retrouvés à la galerie d'Ambroise Vollard ? Ceux avec lesquels vous êtes allée déjeuner ?

Seigneur ! Il savait donc cela aussi !

— Mes cousins John et James de Cavenham, des jumeaux. Je les aime beaucoup. Ils sont venus passer quelques jours à Paris avec deux de leurs amis que je n'apprécie guère, Henry de Leystone et Hugh Forbisher.

— Forbisher ! Pourquoi avoir choisi de vous appeler ainsi ? demanda le duc avec suspicion.

— Je ne pouvais pas donner ma réelle identité. Quand j'ai dû donner un nom en hâte, celui-ci est le premier qui m'est venu à l'esprit.

Cela lui déplaisait de parler de Hugh Forbisher, aussi s'empressa-t-elle de changer de sujet de conversation.

— Mes cousins m'ont appris que je n'étais pas ruinée, car mon père n'avait pas touché à l'argent de ma dot, qui était placé à part. Ils m'ont dit que les revenus de cette somme devraient me permettre de vivre. Par ailleurs, apprenant mes malheurs, l'une de mes grand-tantes a décidé de me léguer une partie de sa fortune.

— Donc, tout s'arrange ? fit le duc d'un ton léger. Mais pourquoi avez-vous quitté ce restaurant comme si vous aviez le diable aux trousses ?

— John et James insistaient pour que je rentre avec eux en Angleterre. Ils prétendent que ma réputation sera perdue si l'on apprend que je suis allée seule avec vous à Paris.

Avec fièvre elle enchaîna :

— Mais je me moque de ma réputation. Le travail que nous réalisons me passionne, je voudrais vous aider à finir ce livre.

— Si vous êtes la fille du comte de Cavenham, il est certain que vous ne pouvez plus être ma secrétaire. Ce n'est pas correct.

Elle lui adressa un coup d'œil implorant.

— Je vous en supplie, permettez-moi de continuer à travailler avec vous !

— Il faudrait trouver une solution... Je crois avoir une idée.

— Oui ? fit-elle avec espoir.

— Nous discuterons de tout cela ce soir. Pour le moment, vous êtes bouleversée. Allez vous reposer, cela vous fera du bien après toutes ces émotions. De toute façon, vous n'avez pas oublié que nous devons dîner chez Maxim's ? Retrouvons-nous à huit heures dans le hall.

— Oh ! L'invitation tient toujours ? s'écria-t-elle avec surprise. Malgré tout ?

— Je suis un homme de parole.

— Et moi une menteuse...

— Vous n'aviez pas vraiment le choix, fit-il avec un léger sourire.

Ce fut le cœur un peu moins lourd que la jeune fille regagna sa chambre.

« C'est curieux, il n'a pas l'air aussi fâché que cela », se dit-elle avec étonnement.

Un peu plus tard, tout en se préparant pour la soirée, elle se dit que l'attitude du duc cachait peut-être d'autres motivations. Quand il la prenait pour une vieille demoiselle, elle ne courait aucun risque. Mais maintenant que la vieille demoiselle s'était transformée en ravissante jeune fille...

« Tant de gens m'ont parlé de sa terrible réputation de séducteur. Même son propre majordome ! Sans parler de Mme Brookfield, la propriétaire de la pension de famille, et aujourd'hui mes cousins... »

Elle aimait celui qu'elle appelait Charles dans le secret de son cœur. Elle l'aimait de toute son âme.

Était-il possible que, même en sachant qui elle était, il cherche à faire d'elle sa maîtresse ?

Elle n'avait pas oublié les dires de Mme Brookfield :

— Il multiplie les aventures avec de jolies femmes. Celles-ci croient avoir trouvé le grand amour, mais cela ne dure jamais, et une fois qu'il leur a signifié la rupture, elles n'ont plus que leurs yeux pour pleurer.

« Comme les autres, j'ai cru avoir trouvé le grand amour », pensa-t-elle avec amertume.

Ce fut cependant anxieuse et pleine d'espoir qu'elle prit un bain interminable avant de revêtir la seule robe de soirée qu'elle avait apportée. Une délicieuse création en soie noire, ornée de broderies de jais, qui avait appartenu à sa mère.

D'un œil critique, elle contempla son reflet dans le miroir.

« Des bijoux ? se demanda-t-elle. Non... Je suis en grand deuil, et de toute manière, ceux de ma mère ne conviennent pas à une jeune fille. »

Elle posa sur ses épaules une légère étole et, à huit heures moins cinq, quitta sa chambre.

Avant de descendre le grand escalier, elle jeta un coup d'œil en bas. Il y avait beaucoup de monde dans le hall : élégantes en robes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, messieurs en habit du soir ou voyageurs suivis de porteurs chargés de valises. Mais grâce au ciel, pas son oncle que sir Lewis Corlton ne se trouvaient là.

En revanche, le duc l'attendait en bas de l'escalier, et son cœur se mit à battre la chamade quand elle le vit, plus beau, plus élégant que

jamais dans son habit à la coupe parfaite.

Il lui sourit en lui tendant la main pour l'aider à descendre les dernières marches.

— La voiture nous attend, lui dit-il.

— Pour aller chez Maxim's ? s'étonna-t-elle. Ce n'est pas bien loin. Nous aurions pu marcher jusque-là.

— Il fait encore très doux. Et si nous allions faire quelques pas sur les berges de la Seine avant d'aller dîner ?

Marcher au bord de l'eau, sous les grands arbres, en compagnie de celui qu'elle aimait ? Laetitia n'hésita pas.

— Oh, quelle bonne idée ! s'exclama-t-elle.

Ils traversaient le hall quand deux jeunes gens s'approchèrent d'eux.

« James et John ! se dit Laetitia, atterrée. Que font-ils ici ? De quoi se mêlent-ils ? »

— Monsieur le duc de Lymington ? demanda John.

— C'est moi, répondit le duc, qui avait reconnu ceux avec lesquels la jeune fille s'entretenait dans la galerie d'Ambroise Vollard. Que me voulez-vous, messieurs ?

Laetitia ne put s'empêcher de comparer ses jeunes cousins au duc de Lymington. John et James avaient encore l'air d'adolescents peu sûrs d'eux, tandis que la prestance et l'autorité naturelle du duc s'imposaient.

— Pouvons-nous aller un peu à l'écart ? suggéra James. Là-bas, il y a moins de monde.

Laetitia aperçut alors, à distance, Henry de Leystone et Hugh Forbisher.

« Ils sont venus prêter main-forte à mes cousins ? Décidément, ces derniers sont impossibles, pensa-t-elle, furieuse. Je les avais priés de ne pas parler de moi à Hugh Forbisher, je leur avais demandé de me laisser tranquille, et les voilà tous ici ! Oui, de quoi se mêlent-ils ? »

Ils ne tardèrent pas à se trouver un peu à l'écart de la foule qui allait et venait entre l'entrée, les bureaux de la réception, les restaurants et les ascenseurs.

Avec une dignité qui seyait mal à son jeune âge, une dignité à la limite du ridicule, John déclara :

— Milord, nous sommes les cousins de Mlle Laetitia de Cavenham.

— Oui ?

— Vous ne pouvez pas garder notre cousine à Paris. À cause de vous, elle risque de devenir le sujet des commérages à Londres. Avant que le mal ne soit fait, nous allons la ramener avec nous en Angleterre, où nous la confierons à notre mère.

Le duc haussa un sourcil.

— Mlle de Cavenham souhaite-t-elle vous suivre ? interrogea-t-il

avec hauteur.

— Non ! s'écria Laetitia.

— Dans ce cas, messieurs, je crains que votre démarche ne soit vaine.

John parut quelque peu déconcerté.

— Mais... si l'on sait qu'elle se trouve seule avec vous à Paris, sa réputation sera irrémédiablement perdue. C'est ce que vous souhaitez ?

— Certainement pas.

— Dans ce cas, milord...

Le duc l'interrompit.

— Messieurs, vos intentions sont très louables. Je suis sûr que Mlle de Cavenham vous sait gré de vous soucier à ce point de sa réputation.

D'un ton sans réplique, il termina :

— Je crois cependant que cette affaire ne vous regarde en rien.

Il les salua.

— Au revoir, messieurs.

James et John échangèrent un regard penaud.

— Mais...

Le duc prit la jeune fille par le bras et l'entraîna. À ce moment-là, Hugh Forbisher, suivi par Henry de Leystone, courut vers eux.

— Ma fiancée, ma chère Laetitia !

La jeune fille eut un haut-le-corps.

— Vous !

Sa colère, qu'elle avait réussi à contrôler pendant que ses cousins tentaient de faire la leçon au duc, ne connaissait maintenant plus de bornes.

Elle explosa.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? s'écria-t-elle. Ma mère vous jugeait très mal. Ah, comme elle avait raison ! Vous avez disparu le jour où vous avez appris que j'étais ruinée. Je suppose que mes cousins vous ont appris que la situation avait changé ? Et maintenant, vous vous intéressez de nouveau à moi ? Heureusement, je ne suis pas dupe. Monsieur, je vous prierai de ne plus m'importuner. Et j'espère bien ne plus jamais avoir le malheur de vous revoir.

Sans lâcher le bras de la jeune fille, le duc eut un rire sarcastique.

— Voilà qui est bien dit.

Laetitia eut, elle aussi, envie de s'esclaffer en voyant l'expression de Hugh Forbisher, qui ne s'attendait certainement pas à être rabroué de la sorte. Quand le duc la tenait ainsi par le bras, elle avait envie d'affronter le monde entier, elle se sentait des ailes, elle...

Son euphorie fut de courte durée, car maintenant, c'était au tour du nouveau comte de Cavenham et de sir Lewis Corlton de s'approcher d'eux.

« Rien ne me sera donc épargné ? » se demanda-t-elle avec effroi.

Car si elle ne craignait pas plus ses cousins que Hugh Forbisher, elle avait peur de son tuteur, auquel elle était censée obéir tant qu'elle n'aurait pas atteint sa majorité.

— Eh bien, ce n'est pas encore fini ! chuchota le duc. Faites-moi confiance, tout va bien se passer.

— Mais c'est mon oncle, mon tuteur ! Et...

— Je le sais. Ne vous inquiétez pas, je suis là.

Sir Lewis Corlton se précipita en tendant les mains vers la jeune fille.

— Ma... ma fiancée ! balbutia-t-il en bavant. Ma jolie Laetitia ! Je l'ai retrouvée !

Plusieurs personnes s'étaient arrêtées pour voir cette scène ridicule. Peter de Cavenham repoussa le vieil homme.

— Vous allez tout faire rater. Laissez-moi m'occuper de cette affaire.

Et, s'adressant directement au duc :

— Lymington, je ne sais pourquoi vous êtes en compagnie de ma nièce - et sans chaperon, qui plus est ! - mais je passerai sur ce grave manquement aux bonnes manières.

— Par exemple ! s'exclama le duc, sidéré.

Il toisa son interlocuteur.

— C'est vous qui osez parler de bonnes manières ?

Feignant de ne pas avoir entendu, Peter de Cavenham déclara avec importance :

— Je suis le tuteur de cette demoiselle, je vais la ramener en Angleterre et m'occuper d'elle.

— Ah, oui !

Avec dégoût, le duc poursuivit :

— Vous occuper d'elle ? Vraiment ? En la vendant pour cent mille livres sterling à un vieillard débauché ? Savez-vous que certains sont allés en prison pour moins que cela ?

Peter de Cavenham pâlit.

— Je ne la vendais pas, je la mariais !

Sir Lewis Corlton tendit de nouveau ses mains tremblantes vers la jeune fille.

— Ma douce Laetitia, ma fiancée...

Le duc se redressa de toute sa taille, dominant Peter de Cavenham, sir Lewis et les quatre jeunes gens.

— Sachez, messieurs, que Mlle de Cavenham est *ma* fiancée.

Il se tourna vers elle.

— N'est-ce pas, Laetitia ?

Comprenant qu'il lui tendait une planche de salut grâce à laquelle elle échapperait à la fois à son oncle et à ses cousins, elle assura d'une

voix ferme :

— C'est exact.

— Sur ce, bonsoir, messieurs, dit le duc en entraînant la jeune fille. Peter de Cavenham tenta le tout pour le tout.

— Elle ne peut pas se marier sans mon autorisation ! Je suis son tuteur ! Je vais faire appel aux tribunaux ! Je...

Le duc se tourna vers lui.

— Un tuteur comme vous, Cavenham ? lança-t-il avec mépris. Ah, vous voulez porter l'affaire devant les tribunaux ? Vous ? Sachez qu'aucun juge, connaissant vos antécédents, ne vous laisserait la responsabilité de votre nièce.

La voiture avait déposé le duc et Laetitia non loin de Notre-Dame, et maintenant ils marchaient à pas lents le long de l'eau.

Ils n'avaient pas échangé un mot depuis qu'ils avaient quitté le Ritz, laissant les cousins de la jeune fille, leurs amis, Peter de Cavenham et sir Lewis Corlton pantois.

Laetitia s'éclaircit la voix.

— Je dois vous remercier.

Il lui adressa un bref sourire.

— Je n'allais pas vous laisser repartir avec vos cousins. J'ai besoin de ma secrétaire pour terminer *Les Artistes de la Lumière*.

— J'aurais été tellement déçue de ne pas pouvoir vous aider jusqu'au bout !

Avec effort, la jeune fille déclara :

— Mes cousins... ne me voulaient pas de mal. Ils ont des principes et voulaient simplement me conduire auprès de leur mère.

Elle frissonna.

— Mais quand je pense que j'aurais pu tomber entre les griffes de mon oncle et de ce... cet odieux vieillard...

Le duc lui prit les mains.

— J'ai annoncé que nous étions fiancés.

— Oui...

Une infinie tristesse envahit Laetitia à la pensée de ce qui aurait pu être possible et ne serait jamais.

— Oui, reprit-elle en s'efforçant de cacher son désespoir. C'était une bonne idée, cela les a laissés sans voix.

— Laetitia, je parlais sérieusement, fit le duc avec gravité. J'ai appris à vous connaître, à vous aimer... Vous êtes la femme de ma vie, celle que j'avais toujours souhaité rencontrer, tout en me demandant si elle existait vraiment.

La jeune fille eut l'impression de monter très haut dans le ciel et de planer sur un nuage rose.

— Vous... vous êtes sérieux ? demanda-t-elle d'une voix mal

assurée.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie. Je vous aime, Laetitia, acceptez-vous de m'épouser ? Afin de couper court aux commérages, nous pourrions nous marier à Paris. La cérémonie - une cérémonie très discrète car vous êtes en grand deuil - pourrait être célébrée dans les jours à venir. Comme l'ambassadeur britannique en France est l'un de mes amis, toutes les formalités devraient être facilitées.

Quand il l'attira contre lui, elle se laissa aller contre sa solide poitrine.

— Moi aussi, je vous aime, s'entendit-elle déclarer. Vous épouser ? C'est mon plus cher désir.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. Un baiser d'abord très doux qui se fit de plus en plus passionné. Un baiser qui n'avait rien à voir avec celui que lui avait donné Hugh Forbisher - une éternité auparavant, lui semblait-il. Elle avait l'impression de planer très haut dans le ciel, ou encore de voguer vers des rivages inconnus, tandis que les derniers rayons du soleil couchant illuminaient Notre-Dame, cet immense vaisseau de pierre restauré par Viollet-le-Duc.

— Je vous aime, murmura Charles de Lymington.

Elle leva vers lui des yeux éblouis.

— Je vous aime, fit-elle en écho.

Fin